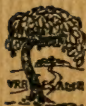
L. DUMONT-WILDEN

L'Esprit Européen

ESSAIS





EUGÈNE FIG
7, R
Bruxelles, 72, Rue Van Artevelde
Londres, 17-18, Green street, Leicester square

JUL 28 1969

L'ESPRIT EUROPÉEN

DU MÊME AUTEUR :

CONTES ET NOUVELLES

Visages de décadence (Bruxelles, Lamertin, édit.).

Coins de Bruxelles (Bruxelles, Association des Écrivains belges).

Le Coffre aux souvenirs (Bruxelles, Librairie Moderne).

ESSAIS, VOYAGES

La Belgique illustrée (Paris, Larousse, édit.).

Les Soucis des derniers soirs, dialogues (Bruxelles, édition de la *Belgique Artistique et Littéraire*). Prix Edmond Picard.

La Victoire des Vaincus, en collaboration avec Léon Souguenet (Paris, Fayard, édit.).

ART, HISTOIRE

Le portrait en France (Bibliothèque de l'Art du XVIIIe siècle. Bruxelles, Van Oest, édit.).

Fernand Khnopff (Bruxelles, Van Oest, édit.).

Amsterdam et Harlem (collection des villes d'art, Paris, Laurens, édit.).

Profils historiques (Bruxelles, Mertens, édit.).

L. DUMONT-WILDEN

L'Esprit Européen

ESSAIS



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE & Cie, ÉDITEURS
7, Rue Corneille, VIme
Bruxelles, 72, Rue Van Artevelde — Berlin : W. 9. Der Sturm, Potsdamer str., 134a
Londres, 17-18, Green street, Leicester square

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 100 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE LUXE, NUMÉROTÉS DE 1 A 100

A mon ami Georges Ducrocq

La Place Saint-Marc, à Venise, est le salon de l'Europe. Tous ceux qui, l'âme ornée par les lettres, se sont lassés de l'horizon natal, viennent chercher dans cette ville glorieuse et qui meurt une certaine volupté fine qu'ils ne trouveraient pas ailleurs. Exaltation solitaire et mélancolique que donnent certains lieux illustres dans l'histoire des sentiments humains? Non pas. Sans doute, Venise est l'asile légendaire des amours passionnées et des méditations sur la mort, et le soir, sur la lagune, tandis que des musiciens, groupés dans un bachot, ressassent langoureusement les plus banales des mélodies, — mais qui s'ennoblissent en montant dans l'air marin, — on peut se gonfler le cœur de ces sentiments confus et délicieux que Musset exprima — doux instants dont il ne faut pas dédaigner le souvenir —; mais la vingt-cinquième année dépassée, l'exaltation à vide, et la passion sans but paraissent les choses les plus vaines du monde, et bientôt le pèlerin de Venise, ayant fait une visite attendrie et presque expiatoire à tout ce joli romantisme, cherche d'autres plaisirs. Il les trouve dans l'animation polie de la Place Saint-

Marc, à l'heure où l'on prend le thé ou, pour se conformer aux usages locaux, des glaces. Nulle part, on ne sent plus profondément l'agrément d'une certaine sociabilité réservée, prudente, et comme avertie de ses limites par l'expérience des siècles. Entre ces palais de marbre, magnifiques et trop réguliers pour distraire longtemps l'attention, devant cette église étrange, orientale, et somptueusement déraisonnable, il semble, à certaines heures, que tous les flâneurs de l'Europe, c'est-à-dire tous ceux qui se sont conquis, ou à qui l'on a légué le loisir de vivre, aient pris rendez-vous. C'est un salon ouvert à tout venant, mais où il y a cependant un air de bonne compagnie. Certes, les rufians y ont accès et ne s'en privent point, mais un rufian vénitien sait se tenir à sa place dans le plus noble palais du monde. Et sous ce ciel transparent, dans l'air léger, l'homme le plus grossier sent ce qu'il doit à l'atmosphère galante et délicate qui règne en ce beau lieu. Point de ville, du reste, à la fois plus égalitaire et plus aristocratique que Venise; Stendhal le remarquait: « La richesse ne saurait y être insolente et la pauvreté y paraît plus supportable qu'ailleurs. » Tous ceux qui savent jouir de la beauté du ciel, du silence animé des rues et des places, du sourire des femmes et du frôlement d'un châle noir, y sont grands seigneurs. Le seul luxe apparent est d'avoir sa gondole et ses rameurs; à peine se distinguent-ils

de ceux dont on loue les services, et dans cette noble cité d'ancienne opulence, rien n'est plus déplacé que l'éclat des toilettes, hormis dans le monde, ou au théâtre. Malheureusement, l'invention des billets circulaires, et tout ce qu'il y a d'immédiat, de facile dans la beauté de Venise en ont fait, aujourd'hui, le but le plus ordinaire du tourisme à prix réduit, et en certaines saisons, cette atmosphère d'élégance et de sociabilité s'altère profondément ; l'Américain, conquérant au grand pied et que rien n'étonne, fait sonner ses talons dans Saint-Marc, et des caravanes d'Allemands, économes, pratiques et terriblement sérieux, y accomplissent en conscience des voyages « post-scolaires ». La jeune Italie leur fait accueil et, pour plaire à ces barbares, alourdit la beauté mélancolique de Venise d'un funeste souci de confort : on trouve des brasseries dans cette ville qui, si longtemps, n'eut que deux cafés.

Et le pis, c'est que ces étrangers sans finesse finiront par rendre insupportable le cosmopolitisme discret et élégant qui régnait naguère au pied du Campanile. Hélas ! Le salon de l'Europe ne sera bientôt plus qu'un salon d'hôtel. Jadis on n'y entendait que l'italien et le français, un peu d'anglais quelquefois ; aujourd'hui, tous les jargons du monde y entrechoquent leurs syllabes.

Mais quelle joie quand, dans un paysage si bien approprié aux plaisirs du monde, on rencontre l'image

de cette société, à la fois civilisée et passionnée dont rêva Stendhal! On en goûte d'autant plus l'agrément qu'il paraît plus éphémère, de même qu'on sent d'autant plus vivement la beauté de Venise qu'elle semble plus près de s'évanouir.

Pour préciser un sentiment ou une idée, il faut lui donner un visage que l'on puisse chérir. Pour moi, cette volupté civilisée d'une Venise européenne s'est fixée dans le souvenir d'une jeune femme dont j'aurais voulu placer le portrait en frontispice à ce livre. Je l'ai rencontrée jadis, au cours de ce premier voyage en Italie qui, pour un jeune homme un peu sensible, est la révélation du plaisir de vivre. Elle fréquentait parmi ces cosmopolites d'une opulente vulgarité qui, en certaines saisons, gâtent l'atmosphère vénitienne. Mais on sentait que le hasard seul, et cette basse fraternité du luxe, qui s'impose bon gré mal gré à certaines âmes délicates, l'avaient placée dans cette société où détonnait sa sûre et discrète élégance.

Je crois bien que si, alors, j'avais connu les détails de sa vie passée, je n'aurais trouvé en elle que le produit d'une excellente éducation, des préjugés éprouvés, un certain goût de la propreté morale, et peut-être d'obscures curiosités. Sans doute si dans un état d'esprit moins exceptionnel je l'avais rencontrée à Paris, dans son milieu naturel, elle n'eut

été pour moi qu'une de ces aimables femmes qu'on a plaisir à voir dans le monde parce qu'elles savent causer, mais devant ce décor vénitien envahi par les barbares, elle m'apparut ce soir-là, un beau soir de mai d'une douceur exaltante, comme le seul être qui fût parfaitement à sa place, étrangère et pourtant chez elle, telle une reine en visite.

Depuis cette première rencontre, toujours cheminant par les routes d'Italie, je l'ai retrouvée plusieurs fois dans les musées, dans les églises qu'on va voir. Je ne sais plus quel hasard heureux nous rapprocha : nous nous sommes connus comme on se connaît en voyage, charmantes liaisons auxquelles on se donne avec discrétion, mais auxquelles on peut se donner tout entier, puisqu'on ne se reverra plus. Le cœur, sans doute, eut pu y avoir sa part, nous étions, l'ami qui m'accompagnait, — l'indispensable ami — et moi, à l'âge où tout semble prétexte aux aventures romanesques. Mais elle sut demeurer distante et légèrement mystérieuse. Notre amour-propre en souffrit un peu, mais il nous fallut en convenir : elle ne cherchait dans notre compagnie que le plaisir de causer, la distraction de ces heures moroses qu'on passe à l'hôtel, même dans les plus beaux pays du monde. L'ardeur qu'elle mettait à sentir la beauté des paysages et toute cette grâce voluptueuse et facile qu'on ne trouve qu'en Italie ne nous faisait pas pénétrer fort avant dans son cœur.

Nous ne sûmes jamais d'elle que bien peu de chose. Veuve d'un diplomate beaucoup plus âgé qu'elle, elle avait des relations dans toute l'Europe, et voyageait par désœuvrement, ou plutôt pour satisfaire une sorte d'inquiétude, un étrange besoin de nouveauté, un vague désir de confronter certains sentiments essentiels et permanents avec le flux incertain des impressions nouvelles ; peut-être aussi pour oublier ce qu'elle n'avait pas connu du bonheur.

Elle se dissipait avec une sorte de fièvre, et parfois nous nous demandions s'il y avait en elle autre chose que le désir de s'amuser ; mais promptement, elle se reprenait et, silencieuse, mélancolique, on eût dit qu'elle rentrait chez elle et condamnait sa porte.

Tout indiquait donc qu'elle ne serait pour nous qu'une de ces apparitions fugitives qui sont, dans l'harmonie grise d'une vie, l'ornement inutile et délicieux. Fut-elle autre chose?...

Je l'ai revue plus tard à Rome, la ville la plus cosmopolite du monde, la ville qui n'ayant produit aucun artiste, a utilisé les artistes de toutes les nations, et leur a imprimé sa marque, la ville où convergent avec l'automatisme de l'habitude, toutes les forces morales de l'univers. Elle s'épanouissait, semblait s'y trouver vraiment chez elle, et sa piété s'émerveillait de ce qu'à Saint-Pierre on confessât dans toutes les langues de l'Europe. « Il semble,

disait-elle, que tous les soupirs et tous les repentirs de l'univers, viennent se fondre ici dans un hymne catholique.» Puis elle courait prendre le thé chez une grande dame roumaine, anarchiste et spirite...

Elle fréquentait à Rome la société la plus mêlée qui soit, une de ces sociétés cosmopolites, brillantes et interlopes qu'on dirait faites pour servir de modèles à ces auteurs de comédies qui recherchent la collaboration des grands couturiers. On y rencontrait des artistes célèbres, et généralement médiocres, des financiers en vacances, d'aimables femmes aux maris lointains, des professeurs juifs merveilleusement intelligents qui affectaient de considérer l'univers uniquement comme un problème, des dilettantes de profession, qui voulaient n'y voir qu'un spectacle, beaucoup de ces hommes sans métier défini et sans fortune connue, gentilshommes d'affaires et brocanteurs mondains. Dans ce cercle, on affectait la plus aimable liberté d'esprit. Un grand seigneur allemand y proclamait avec passion la supériorité essentielle de l'art français; un prince russe, disciple de M. Georges Sorel, annonçait l'avènement du syndicalisme intégral; un peintre espagnol jouait au don Juan; un prélat français y soutenait la doctrine ultramontaine contre un monsignor, vaguement épris de modernisme: monde étrange, paradoxal et charmant, où rien n'est vrai, où tout est permis, et qui empoisonne les nations. Françoise de C... y était

fort recherchée et semblait s'y plaire. Plusieurs de ces cosmopolites lui faisaient la cour : elle n'en favorisait aucun et ne décourageait personne, s'amusant de ces hommages.

Je n'avais aucun droit sentimental sur elle ; une sympathie d'esprit à peine contrôlée ne suffit pas à faire une amitié. Pourtant, je souffrais de la voir vivre si aisément dans un monde dont l'impudente et foncière vulgarité apparaissait bien vite sous la politesse banale. Le comprit-elle ? Il m'avait plusieurs fois semblé qu'il y avait entre nous un sentiment assez délicat qui n'était ni de l'amour ni de l'amitié, mais une sorte d'affinité confuse, qui aurait pu devenir l'un ou l'autre.

Un soir, elle eut la bonté de s'expliquer, et elle le fit avec cette grâce aisée qui n'appartenait qu'à elle.

Elle m'avait proposé une promenade sur la voie Appienne ; la voiture avait longtemps cheminé entre les murs piteux et à demi ruinés qui, au sortir de la ville bordent l'ancienne route triomphale. Notre conversation d'abord indifférente et assez enjouée, s'était peu à peu ralentie et un silence presque pénible était tombé entre nous quand nous arrivâmes au tombeau de Cecilla Metella, d'où l'on découvre la ville et toute la campagne romaine. Nous laissâmes notre fiacre, dont le cheval se mit à brouter l'herbe maigre qui borde le chemin, et toujours sans parler comme si

nous étions pris par le charme de l'heure, nous fîmes quelques pas le long des mausolées. Le jour finissait, le soleil au-dessus de la ligne sombre des Monts Sabins se colorait de rose et de violet; les aqueducs, fuyant dans la campagne, prenaient de si étranges formes dans le soir tombant qu'ils faisaient songer aux chameaux d'une caravane maudite pétrifiés par la colère céleste.

Et la campagne était grise et nue comme un désert. A deux pas de la route, une rosse efflanquée tournait mélancoliquement autour de son piquet; mais par delà les tombes, le long d'un chemin de terre, des bœufs magnifiques, traînant un chariot rustique, agitaient d'un rythme régulier leur tête massive et leurs cornes démesurées: poignant mélange de grandeur et de misère que présente presque toujours le paysage romain.

Nous nous retournâmes vers la ville, masse confuse de maçonneries de diverses époques, grise et rose, sous le ciel clair, avec d'étranges éclats d'or bruni accrochés à certaines tours, comme si un reflet d'Orient était demeuré par endroits sur l'éternelle capitale du monde latin. D'abord on ne voyait que le dôme de Saint-Pierre, triomphe de la raison catholique, dominant les ruines du Palatin; mais dans cette masse de pierres et de verdure sombre, un ordre se dessinait, et l'on y distinguait les assises successives d'une magnifique

civilisation, où même la colonnade ostentatoire du monument Victor-Emmanuel trouve sa place...

Nos conversations, commencées dans les musées, prenaient parfois un tour un peu grave. Françoise de C... aimait le commerce des idées, se nuançât-il d'un peu de pédantisme. Pénétré par l'harmonie du spectacle, je lui dis :

— Comme toutes nos sensations, toutes nos idées, se classent aisément ici ! L'ordre latin, l'ordre classique s'impose naturellement à l'esprit avec tout ce qu'il comporte de liberté et de subordination. On dirait que nos pensées s'agrandissent, et prennent rang dans l'universel. Ne trouvez-vous pas?

— C'est vrai, dit-elle. Ici, tout se classe, mais il me semble aussi que tout se dessèche. Ce qui harmonise les choses, c'est une poussière grise, une poussière de momie. Remarquez, mon ami, que vous ne trouverez cet équilibre que sur la voie des tombeaux. Chez moi, dans mon pays, je le découvre sans peine le long d'une belle route bordée de peupliers qui conduit de la maison paternelle, — une vieille maison carrée et toute simple, mais dont une glycine habille la pierre blanche, — vers le village où j'ai mes protégés, ceux à qui je puis être utile. S'il ne m'était possible d'y revenir quand la fantaisie m'en prend, je ne quitterais jamais ce pays-là. Ceux-ci, voyez-vous, les gens de ce monde au milieu duquel je vis, ne me connaissent pas. J'ai beaucoup

voyagé, parce que je ne sais qui m'a mis dans le cœur un peu de poison, mais je ne suis heureuse que quand je rentre chez moi...

Je vais y rentrer pour toujours. Je me remarie, j'épouse un ami d'enfance.

Je m'étonnai...

— Que voulez-vous? Je vieillis... Je vieillis, mais je suis encore assez jeune pour reprendre ma place, celle qu'occupait ma mère, et avant elle, ma grand' mère. Je suis au fond une femme très raisonnable et bientôt sans regret, je vivrai au milieu de l'horizon natal, et n'aurai plus comme livre familier que La Maison rustique des Dames...

Ce fut ma dernière conversation avec Mme de C... Il y a des années de cela, et je ne l'ai jamais revue. Mais, plus j'avance en âge, plus je comprends ce qu'il y eut de sagesse dans son exemple. C'est pauvreté que de se contenter de l'horizon natal, quand on n'en a pas connu d'autres, et je n'augure pas grand chose de ceux qui, à vingt ans, n'ont pas rêvé de posséder le monde; l'antique sagesse est morte, qui voulait que chacun se tînt à sa place, et la connût d'avance. Notre place! Il est vrai qu'elle est presque toujours là où le destin nous a posé. Mais, pour la bien garder, pour la bien défendre, pour y bien vivre, il faut l'avoir retrouvée. Cette aimable femme avait eu l'heureuse fortune de voir le jour dans un de

ces beaux lieux de l'Ile-de-France, où s'est formée la civilisation la plus perfectionnée. Mais un ennui qui n'est d'ailleurs pas sans charme, finit par tomber de ces coteaux modérés que couronnent des forêts royales, et le clocher qui déchire un tendre azur voilé, se lasse d'élever la main vers d'inaccessibles étoiles. Elle avait compris que pour aimer pleinement ce vieux pays français, centre de gravité, cœur et pivot de la France entière, il fallait l'avoir confronté avec d'autres pays d'une beauté plus éclatante et plus passionnée, il fallait y revenir.

Est-ce à cause de cette sagesse qu'elle est toujours pour moi la brillante et vivante image, la Muse à la fois lointaine et familière de la seule civilisation qui, à mes yeux, sache donner du prix à vie?

Peut-être bien. Muse française vraiment, dont un regard adoucit les jeunes barbares.

Et pourtant qu'elle était européenne! Comme elle était partout chez elle dans notre vieux monde, si divers, mais, dès qu'on s'élève un peu au-dessus du pittoresque populaire, — si semblable à lui-même en tous lieux.

Qu'elle était européenne! Peut-être cela tenait-il à ce que par toute l'Europe, elle était restée si discrètement et si purement elle-même, si française! Car ce qui fait le ciment de ce vieil édifice ébranlé qu'est l'Europe, c'est l'esprit français, et ce ne peut être que l'esprit français.

Périodiquement dans le monde cosmopolite qui est l'écume et la fleur de la société contemporaine on pose le problème de l'esprit européen. Qu'est-ce que l'esprit européen? Tous ceux qui ont quelque peu cheminé sur les grand' routes du monde le sentent : cela existe, c'est une réalité psychologique, mais comme elle est malaisée à définir! Serait-ce cette fameuse « culture moyenne » dont quelques professeurs allemands nous rebattent les oreilles et qui n'étant ni française, ni anglaise, ni allemande, vaguement suisse a mérité le beau nom de culture de l'Europe centrale, ou, d'un seul mot, mais caractéristique, Centraleuropathum! *Il faut bien se résigner à en voir là un aspect. Au reste, cette culture aussi s'exprime en français. Mais pour qui a quelque peu fréquenté ces vrais Européens d'autrefois, proprement les inventeurs de l'esprit européen : Voltaire et le prince de Ligne, l'abbé Galiani et lord Chesterfield, Benjamin Constant, Madame de Stael, Châteaubriand, Stendhal, le grand Gœthe, tous ces errants qui d'un pied ferme et le nez au vent, parcoururent leur Europe, partout se sentant chez eux, il n'y a pas moyen de s'y tromper. Cette « culture de l'Europe centrale » est à l'esprit européen ce qu'un salon d'hôtel peut être à un salon véritable. L'esprit européen, s'il existe, ne peut être que l'esprit français, parce que la culture française avec son caractère humaniste, sa générosité accueillante et sa finesse réservée est la seule culture qu'un*

peuple puisse adopter sans renier sa nationalité, la seule qui, dans l'Europe pacifiée, unie, fédérée, dont rêvent parfois les utopistes, puisse se superposer aux diverses cultures nationales. L'esprit européen, c'est l'esprit français, l'esprit français en voyage, l'esprit français tel que peuvent se l'assimiler des étrangers très cultivés. Mais comme cette Française de Venise et de Rome, il doit perpétuellement se défendre contre ceux-là mêmes qui l'adoptent ; il doit, de temps en temps, se replier sur ses réserves. Les Européens, si intelligents soient-ils, n'en sentent pas toutes les profondeurs ; une certaine musique intime et grave, souvent religieuse, qui est tout aussi française que la chanson de Voltaire, leur échappe. Mais dans leur infatuation de civilisés, ils n'en croient pas moins le posséder tout entier, et si on les laissait faire, ils ne tarderaient pas à le corrompre. Retour au classicisme, accès de nationalisme, ce sont des réactions instinctives et nécessaires même à l'Europe. Car si, par aventure, l'esprit français en venait à perdre cette fermeté courtoise, cette loyauté désintéressée, cette harmonie intérieure d'un accent si simple et si noble, toutes ses qualités foncières enfin, dont seul un Français de la meilleure race peut être juge, mais dont un étranger de culture française sent peut-être mieux que certains Français l'inestimable valeur humaine, il cesserait de mériter le rôle européen qu'on s'accorde à lui reconnaître.

J'ai réuni ici des notes, des documents, des remarques sur quelques phénomènes récents et anciens que présentent les variations de l'esprit français et de l'esprit européen : croquis et portraits, réflexions que j'inscrivis à différentes époques en marge de mes livres. On y chercherait vainement un plan méthodique, une thèse : ce ne sont que des « notes pour servir à l'histoire de l'esprit européen ».

On y trouvera peut-être quelques contradictions et quelques répétitions. Je n'ai pas cherché à les cacher. Elles témoignent du scrupule de mes recherches, et de la sincérité de mes inquiétudes, qui furent celles de toute ma génération. Ces inquiétudes, une génération nouvelle, qui monte et se pousse au premier plan semble les dédaigner. La jeunesse d'aujourd'hui — je parle des hommes qui n'ont pas trente ans — n'a que du mépris pour des scrupules et des complications qui nous semblaient admirables. Les antimonies de la pensée et de l'action : enfantillages ! L'immoralisme : niaiserie. L'art pour l'art : conception de mandarins. L'anarchie sentimentale, le tourment de l'idéale justice : chimère ! A tous les problèmes, la vie se charge de donner une solution immédiate, qui est la bonne. Ne regardons pas plus avant.

Heureuse jeunesse, qui semble avoir retrouvé la confiance, la certitude, le goût de l'action et même la foi par un simple effort de volonté ! Il faut aimer

son ingratitude. Mais ceux qui n'échappèrent pas complètement aux vains tourments de la génération précédente sont assez enclins à croire que tant d'inquiétudes n'ont pas été inutiles.

Et pourtant...

En relisant ces notes, dont quelques-unes remontent à près de dix ans, je jette un regard en arrière, et j'en viens à me demander si nous n'avons pas reculé devant des fantômes. La France cultivée d'il y a dix ans ne savait où elle allait ; le cœur serré, les yeux hagards, elle avançait à tâtons dans un chemin obscur. La jeunesse d'aujourd'hui ne sait pas non plus où elle va, mais elle y va d'un pas allègre, en chantant la Marseillaise, *et elle estime justement sans doute que c'est la meilleure manière de retrouver la bonne route. La France ne croit plus à sa décadence ; pourquoi rappeler qu'elle y a cru ?*

Mais l'Europe ?...

L'Europe n'y croit-elle pas encore ? Et cette culture française, où je vois la forme nécessaire de l'esprit européen, reprend-elle ses positions ?

On n'en est pas assuré. L'Europe cultivée toujours sans direction, sans boussole, ne sait pas plus aujourd'hui qu'hier à quelle doctrine accorder sa confiance. Elle n'a cessé d'avoir, pour la culture française, une tendresse secrète, mais elle n'ose plus s'y abandonner. Son amour de la paix, comme son

amour d'une confuse justice internationale l'en éloignent.

Examinées à ce point de vue, ces notes inquiètes et contradictoires ne sont peut-être pas tout à fait vaines. A défaut d'une doctrine précise, un grand sentiment les anime : l'amour de la culture qui m'a formé tout entier. C'est pourquoi je les mets sous l'invocation de cette Française imaginaire et pourtant réelle qui, jadis, sur les routes d'Italie, me révéla, par sa seule grâce, ce qu'il y a d'inimitable, de permanent, de parfait dans la civilisation française, synthèse fleurie de la civilisation européenne.

Qu'est-ce que l'Esprit Européen ?

Un peu d'histoire

Ce serait une tâche admirable mais pleine de difficultés que de rechercher l'origine la plus lointaine, le développement et les variations de cette notion de l'Europe encore obscure assurément, mais qui, à certains moments de l'histoire, s'impose avec force aux politiques et aux philosophes. Je n'ai pas dessein de l'entreprendre dans ce petit livre qui n'est rien moins qu'un traité méthodique et complet. Tout au plus chercherai-je à en marquer à grands traits les étapes, afin d'éclairer des tranquilles lumières du passé certains problèmes contemporains d'autant plus confus, d'autant plus obscurs, qu'ils sont plus passionnants.

L'Europe! c'est-à-dire l'idée vivante d'une patrie plus vaste que la patrie, et plus importante mais plus indécise, non pas confuse et tout abstraite comme cette notion de l'humanité qui sert à dissoudre le sentiment de la patrie, mais infiniment moins agissante que l'amour instinctif ou raisonné du sol natal : qu'est-ce que l'Europe, qu'est-ce que l'esprit européen ?

L'amour de la petite patrie, de l'étroit territoire où l'homme a ses origines, sa parenté, ses alliances, ses habitudes, est instinctif et immémorial. Il n'est pas d'animal humain si perdu dans l'abstraction, ou si violemment déraciné par la vie errante, qui ne songe avec une obscure tendresse à quelque coin de terre ou, n'ayant pas de coin de terre à quoi songer, n'en sente le regret.

La petite patrie, ce sont des souvenirs d'enfance, des images qu'on retrouve au fond de sa mémoire, d'obscures musiques qui bercent la rêverie quand on regarde en soi-même. Il n'est rien de plus positif.

Le sentiment national est plus artificiel et plus récent : pour certains peuples européens il est encore embryonnaire. « Une nation, dit Renan, c'est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs, l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. » Fort bien. Il n'est pas de définition plus émouvante et plus précise, mais pour que ce principe spirituel prenne la valeur d'une force morale, capable de commander à notre volonté et à nos sentiments, il faut que nous sachions ce que c'est que cet héritage, que nous nous imaginions cet avenir commun dont nous

sommes les obscurs ouvriers. Cela n'est arrivé aux peuples de l'Europe, tels qu'ils sont constitués aujourd'hui — la France et l'Angleterre exceptées — que depuis environ cent ans. Sauf la France et l'Angleterre, les patries sont d'hier, car le sentiment de la patrie, ce n'est exactement ni l'obscur instinct de la race, ni le loyalisme du gentilhomme et du soldat.

En réalité ce qui enseigne la patrie aux peuples, c'est la contradiction. A l'aube de tout sentiment national, il y a une invasion ou une tyrannie étrangère. C'est Renan encore qui dit fort justement : « En fait de souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes, ils imposent des devoirs, ils commandent l'effort en commun. » Sans doute, le sentiment européen apparaîtrait-il sous une forme populaire le jour où l'Europe serait menacée par les races jaunes, par l'Islam ou par les nations nouvelles qu'elle a créées elle-même au-delà des mers. C'est sous le coup de fouet de la conquête française que les peuples de l'Europe se sont réveillés.

Quoi qu'il en soit, l'idée de nation et tous les sentiments que cette idée détermine et provoque, ne se sont précisés qu'au cours du XIXe siècle. La politique des nationalités n'est pas sortie tout entière du cerveau fumeux de Napoléon III. Elle répondait à une nécessité; elle faisait partie de l'héritage de la Révolution. Dans la tourmente qui secoua l'Europe, de 1789 à 1815, des peuples qui s'ignoraient se

reconnurent, et l'on vit naître des patries là où il n'y avait que des domaines. Le grand phénomène historique de l'âge qui précède immédiatement le nôtre, ce fut l'organisation de ces patries, et le malaise politique qui pèse aujourd'hui sur le monde a peut-être pour unique origine les erreurs que l'ambition des races et des princes ont fait commettre dans cette organisation.

Mais en dépit de ses erreurs, les contradictions mêmes qu'il rencontre chez certaines minorités actives et bruyantes montrent ce que le sentiment national a de puissant aujourd'hui, surtout dans les grands peuples où l'attachement au sol natal, l'orgueil d'une culture brillante ou solide, l'obscur sentiment de la race, ou des intérêts économiques d'ordre très positif, sont réunis sous un même vocable. Mais à côté de ce sentiment précis, et que les Etats s'appliquent à développer et même à surexciter, à côté de cette notion d'une patrie qui donne des droits et qui exige des devoirs, les peuples européens n'ont-ils pas le sentiment d'une certaine solidarité supérieure à leurs rivalités et à leurs querelles, et qui se maintient à côté, un peu au-dessous peut-être, du sentiment national? A côté de l'esprit national, de la culture nationale, n'y a-t-il pas un esprit européen?

Une vue un peu lointaine de l'histoire nous apprend que cet esprit européen, que ce patriotisme européen existèrent jadis. Dans quelle mesure a-t-il résisté

à la fondation des nationalités organisées sous une forme plus ou moins démocratique ?

Il est trop facile de répondre à ces questions par un discours de congrès ou par une homélie sur l'humeur pacifique des nations représentées à la conférence de La Haye. Pour préciser les données du problème, il n'est que de l'examiner à la lueur du passé.

*
* *

Obscure conscience d'une lointaine parenté d'origine, d'une plus récente unité de croyance, d'une certaine communauté de civilisation, notion plus ou moins précise de certains intérêts parallèles, il y a de tout cela dans le sentiment que nous avons de l'Europe. Peut-être pourrait-il se comparer au sentiment que les peuples grecs avaient de l'hellénisme. Ces petites nations irritables, et qui se combattirent avec férocité ne s'unirent jamais par aucun lien politique, si ce n'est très éphémère, contre un ennemi commun. Mais au plus fort de leurs discordes elles gardèrent toujours le sentiment très net de la supériorité que leur donnait sur les Barbares la beauté de leur sang, la limpidité de leur langue, la grâce de leurs mœurs et la splendeur de leurs dieux. N'est-ce pas là ce qu'éprouve l'Européen à l'égard de la masse confuse des autres hommes ? Peut-être même pourrait-on se demander si notre notion de l'Europe n'est pas un

lointain héritage de l'hellénisme. Dans l'ensemble des phénomènes psychologiques qui font de cet assemblage disparate qu'est le monde romain, — première réalisation de l'Europe, — un tout organique, on trouve, en effet, cette idée, tout hellénique, qu'une certaine culture divise les hommes en barbares et en civilisés. Il est vrai que le lien juridique qui, lui, est tout romain, est autrement puissant. Bien avant l'époque où Caracalla eut consacré par un édit une situation de fait beaucoup plus ancienne, il y avait des citoyens romains parmi tous les peuples de l'Empire, et ce titre leur conférait de tels avantages et une telle fierté qu'ils ne pouvaient concevoir d'autre monde organisé que le monde romain. Italiens, Gaulois, Espagnols, tous n'avaient pour patrie que la patrie romaine. Et le souvenir en subsista, par-delà plusieurs siècles de désordre : les rois barbares n'ambitionnèrent-ils pas les titres romains où ils voyaient un brevet de civilisation ?

Mais déjà un lien plus sûr encore s'était établi entre les nations européennes : le lien religieux. La plus forte unité morale que nos peuples aient connue fut celle que leur imposa la religion catholique. Au moyen âge, la chrétienté, la catholicité, c'est toute l'Europe dont le pape est le chef incontesté, et le sentiment européen, confondu avec le sentiment catholiue est alors vraiment populaire. Les croisades, auxquelles toute l'Europe prend part, ne sont que les épisodes les plus romanesques de la vieille querelle

de l'Occident et de l'Asie. Sous les murs de Jérusalem et de Saint-Jean-d'Acre, les chevaliers de toutes les nations chrétiennes sentent qu'ils appartiennent tous à une même grande race, à une même civilisation, civilisation qui a une langue universelle : le latin de l'Eglise. Le Christ n'est-il pas le souverain éternel qu'ils se sont donné ? Et ils lui ont mis sur la tête la couronne impériale, aux épaules le manteau du patrice romain, et dans les mains la lourde épée de Charlemagne.

Il n'est du reste pas, dans l'histoire des idées, de construction intellectuelle plus harmonieuse que celle du XIIIe siècle que domine la Somme de Saint Thomas. Mais cet idéal social et religieux, merveilleusement souple tout d'abord, où toutes les variétés européennes trouvent les règles nécessaires de leur développement, se raidit, s'immobilise en une théocratie de plus en plus étroite et de plus en plus décadente. Aussitôt, voilà qu'il s'effrite et craque de toutes parts. Au XVIe siècle, l'unité est détruite ; avec la Réforme, la notion de la chrétienté disparaît ; l'Europe n'est plus qu'un assemblage confus d'Etats rivaux qui, fort indifférents à l'unité morale perdue, cherchent à y établir à leur profit, une unité de fait. Dans leur rêve de domination universelle, tous échouent les uns après les autres. Pendant tout le XVIe siècle et la première partie du XVIIe nous nous retrouvons dans l'anarchie des IXe

et Xe siècles, l'anarchie-mère d'où sortira l'ordre nouveau. Mais quel est l'idéal qui lui servira de ciment, puisque la religion est ce qui divise le plus cruellement les hommes? Des artistes, des rhéteurs vont le retrouver dans la poussière des bibliothèques, dans les souvenirs de la civilisation gréco-romaine : c'est l'humanisme, qui sera le nouvel esprit européen. La religion s'est nationalisée : l'humanisme est international.

Or, par la supériorité de son organisation politique autant que par la supériorité de son génie, la France, qui est *la* France, alors qu'il n'existe que *des* Allemagnes et *des* Espagnes, en prend la direction, et l'on sent si bien qu'elle seule pouvait le faire que tous les peuples acceptent cette hégémonie. A l'heure même où l'Europe coalisée l'oblige à renoncer au rêve de la suprématie politique, la France lui enseigne son unité intellectuelle

De 1635 environ aux premières années du XIXe siècle, l'empire des esprits, l'empire du goût n'appartient-il pas sans conteste à la civilisation française? La culture française n'est-elle pas l'unique culture supérieure? Ne sont-ce pas les Français qui enseignent aux autres peuples ce qui est noble, ce qui est raisonnable, ce qui est policé?

Et aucune des fautes politiques de la monarchie, aucune de ses défaites ne nuit à ce prestige incomparable. Les nations les plus neuves s'y soumettent

comme les plus anciennes; la culture est française en Italie comme en Russie, et plus la civilisation européenne s'étend, plus cette hégémonie française s'affermit.

« Le temps semble être venu, écrit Rivarol en 1783, de dire « le monde français » comme autrefois « le monde romain » et la philosophie lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir d'un bout de la terre à l'autre se former en République sous la domination d'une même langue. Spectacle digne d'elle que cet uniforme et paisible empire des Lettres, qui s'étend sur la variété des peuples, et qui, plus durable et plus fort que l'empire des armes, s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre. »

*
* *

Cette fin du XVIIIe siècle fut en effet l'apogée de la domination intellectuelle de la France en Europe. Partout, la culture française se superpose à la culture nationale et populaire, elle est l'expression unique de toutes les élites; le français est la langue de la science, la langue de la société; il est la langue de l'aristocratie de la naissance, comme de l'aristocratie de l'esprit. Aussi, la Révolution, avec ses fureurs égalitaires et démocratiques parut-elle d'abord ruiner

à jamais son prestige. L'Europe avait subi de son plein gré l'ascendant de l'aristocratie française, elle n'a pas encore accepté l'ascendant de la démocratie française et depuis la Révolution, elle s'est toujours efforcée de s'affranchir de l'hégémonie spirituelle de la France.

Dans les années qui subirent la défaite de 70, elle parut bien près d'y réussir. Mais elle n'y a pas réussi, et ces efforts, tour à tour insinuants ou brutaux n'ont eu d'autre résultat que de montrer l'impuissance où se trouvent les cultures rivales à saisir le sceptre qu'on voulut arracher à la France; ils ont montré que l'esprit européen ne peut se passer de la synthèse française, et que si, par malheur, l'esprit français échappait à l'esprit français, il n'y aurait plus d'esprit européen, c'est-à-dire qu'il n'y aurait plus une seule culture qui puisse se superposer aux diverses cultures nationales et qui soit la forme nécessaire de certaines attitudes de l'esprit, de certaines aspirations supérieures, communes à tous les Européens.

Certes, parmi les Européens de la nouvelle Europe, dans ce monde international des grandes affaires, qui joue un rôle de plus en plus important dans la vie des nations, on répète avec insistance : « Pourquoi reconnaître à l'esprit et à la langue française une importance prépondérante? La puissance économique de l'Angleterre et de l'Allemagne ne sont-elles pas

supérieures à celles de la France? L'industrie allemande a envahi l'univers, le commerce anglais gouverne le monde, l'Italie, réveillée de son long sommeil, est devenue une grande puissance; la nouvelle Europe doit être polyglotte.

C'est là une conception d'homme d'affaires. Mais l'Internationale des affaires, avec son utilitarisme grossier, son indifférence de plus en plus avouée pour les choses de l'esprit, son caractère de plus en plus instable, son dédain de ce qui dure, pourrait-elle créer une culture, un esprit européen? Une culture est toujours l'œuvre d'une élite et l'Internationale des affaires, qui ne doit son influence et sa puissance qu'à la possession de cette force insaisissable et anonyme, l'Or, n'est pas une élite. L'homme d'affaires ne pense pas, il n'a pas le temps de penser et s'il infecte de son errante grossièreté quelques-unes de ces villes fameuses où l'on cherche traditionnellement les points névralgiques de l'Europe, il n'y exerce en réalité qu'une assez minime influence. En réalité, ce qui crée le nouvel esprit européen, c'est une société analogue à celle qui le représentait au XVIIIe siècle, une élite cosmopolite composée d'oisifs, de dilettantes, d'artistes, de grands seigneurs et d'aventuriers, monde brillant, inquiet, un peu interlope qui, certes, en comparaison de la société européenne du XVIIIe siècle, paraît vulgaire, mais qui, tout de même, représente une élite, par ses curiosités, ses hardiesses et ses

inquiétudes d'esprit. Les Juifs y ont apporté un élément nouveau qu'il serait bien curieux, mais bien délicat d'étudier de près. Les Slaves et les Allemands y sont plus nombreux que les Français. Mais ce monde ne s'en exprime pas moins presque toujours en français; sa vraie culture n'en est pas moins la culture française.

C'est là pour elle une source de puissance, un honneur, mais qui ne voit que c'est aussi un danger? La culture française est un équilibre extrêmement délicat; et les mains maladroites, quelquefois perfides, de ces étrangers pourraient le fausser. Mais quoi! Sa force d'assimilation a-t-elle diminué? Un esprit aussi riche, aussi varié que l'esprit français d'aujourd'hui, un esprit qui s'exprime par des voix aussi contradictoires que celles d'un Barrès, d'un Maurras, d'un France, d'un Gide, d'un Claudel, aurait-il perdu cette force d'assimilation qui lui permit jadis d'exprimer tous les rêves, tous les espoirs de la vieille Europe?

Nous autres, bons Européens...

C'était un des mots favoris de Nietzsche, le grand Allemand qui, seul ou presque seul, protesta contre les directions de l'Allemagne nouvelle, sacrifiant à la force, à l'impérialisme industriel, sa civilisation la plus fine, sa culture, ou, pour employer un bien plus beau mot que « culture », un mot qui est nôtre, son « humanité » au sens latin du mot, son *humanitas*.

Nous autres, bons Européens! Il disait cela avec une fierté un peu naïve et, malgré toute cette rudesse germanique qui est en lui, c'était vraiment un bon Européen. Séduit par la chanson de la Méditerranée, subissant plus que quiconque l'éternelle attraction de l'homme du Nord vers le Sud, tout imprégné de culture française, et las jusqu'à la nausée de l'Allemagne impérialiste, il prévoyait et il saluait la lente apparition d'une espèce d'homme « essentiellement *surnationale* qui, comme signe distinctif, posséderait, physiologiquement parlant, un maximum de facultés et de force d'assimilation ».

Et tout semblait lui donner raison. Il est évident que, depuis la Révolution, depuis l'époque climatérique où l'Emigration volatilisa, si l'on peut dire, la

culture française, il s'est formé une classe de plus en plus nombreuse de cosmopolites, de nomades, d'errants appartenant, par leurs origines, leurs alliances de famille, leurs curiosités, leur culture et leurs intérêts, non plus à une patrie, mais à plusieurs patries, véritablement Européens, plutôt qu'Allemands, Français ou Anglais. Telle est, depuis longtemps, la haute aristocratie titrée. La bourgeoisie riche a suivi son exemple, et vraiment, quand Nietzsche écrivait, la culture de l'élite semblait sur le point de se dénationaliser. Mais il prévoyait de grands retours en arrière, des réactions violentes du sentiment national. C'est à une de ces réactions que nous assistons.

Pas un pays de l'Europe qui n'ait, ces dernières années, donné le spectacle du nationalisme le plus accentué, l'Angleterre, l'Italie, la Turquie, la Russie, jusqu'aux petits pays jusqu'alors trop humbles de cœur, comme la Hollande, la Belgique, le Danemark. Et, en France, on assiste, depuis quelque temps, à une sorte de reconstitution du sentiment national, dont la brusque explosion frappe aujourd'hui l'Europe entière. Que nous voilà loin du cosmopolitisme d'il y a quinze ans! Que nous voilà loin de l'esprit européen qui exaltait le penseur allemand! Vraiment, peut-on parler d'un esprit européen, quand tous les peuples de l'Europe exaltent l'impérialisme?...

Dans un de ces salons internationaux qui ont l'air

d'un caravansérail de l'intelligence, on faisait ces remarques. Un certain M. de R..., qui fut consul en Chine, en Asie-Mineure, en Amérique, protesta :

— Et pourtant, vous savez, dit-il, cela existe, l'*Europe!* Vous ne la sentez pas; ce n'est pour vous qu'une expression géographique, un mot vide. Il faut avoir vécu longtemps parmi les jaunes ou les noirs, il faut avoir vécu presque seul parmi des hommes qui ne pensent jamais comme vous, pour sentir tout ce qu'il y a dans le mot de Nietzsche : nous autres, bons Européens. Vous connaissez votre patrie, à quoi vous êtes liés par un devoir accepté, par un sentiment profond et aussi par des habitudes. Vous savez qu'elle vit en vous, et nous aussi, nous les coloniaux, nous savons qu'elle vit en nous. Mais nous connaissons également la réalité aussi haute, aussi profonde, aussi émouvante de cette grande patrie : l'Europe. L'Europe, c'est-à-dire le pays où les arbres sont verts et les saisons variées; le pays où chaque village a son clocher, qui dresse vers le ciel un antique idéal; l'Europe, c'est-à-dire un pays où il y a des devoirs que nous connaissons, un honneur qui est à peu près le même pour tous, des rêves peut-être contradictoires, mais que, tous, nous comprenons; l'Europe, c'est-à-dire ce que nos pères appelaient la chrétienté. Je vous assure que, là-bas, nous voudrions bien encore dire : la chrétienté, avec l'assurance des vieux âges, tant nous avons besoin de

sentir ce qui nous unit, nous autres Européens. Nous ne le pouvons plus, puisque ce n'est plus le sentiment chrétien qui nous unit; mais nous disons l'*Europe* avec une nuance de religion. L'Europe, c'est pour nous Rome et la Grèce, la France et la Germanie, et la vieille Angleterre. Et nous l'aimons telle qu'elle est, avec ses querelles séculaires, éternelles, mais intelligibles; avec ses mœurs un peu rudes au regard des mœurs orientales, mais loyales, claires et *nôtres*.

— Cependant, repartit quelqu'un, voyez dans tous les pays de cette Europe, où vous distinguez une grande patrie, cette fureur de rivaliser, ce besoin de se combattre, de se haïr. L'Italie en proie à une véritable crise impérialiste, l'Allemagne envahissante et brutale, renforçant ses armements et toujours prête à la guerre; la France...

— La France, depuis quelques années, est considérée par tout le monde comme le champion de l'esprit européen, du droit européen...

— Elle mérita ce titre, mais...

— Mais...

— Mais le mouvement patriotique qui s'accentue de jour en jour, et qui s'exagère; cette sorte de fièvre guerrière qui s'est emparée de toute la nation, commencent à donner au monde quelque inquiétude. On reparle, à l'étranger, du « chauvinisme français ».

— Oui, le patriotisme étant à l'ordre du jour,

tous les partis tiennent à le monopoliser, depuis les radicaux du gouvernement jusqu'aux bruyants conspirateurs de l'*Action française*. Chacun fait de la surenchère, cherche à crier plus haut que le voisin, à se faire remarquer par son enthousiasme et sa germanophobie.

Rien de plus dangereux qu'un tel état d'esprit.

Pourquoi, puisque vous reconnaissez que la France représente le droit des peuples, le respect de la justice politique? Ce patriotisme ardent et même un peu bruyant est un élément capital de la force française, garantie du maintien en Europe d'une civilisation paisible et progressive.

— Nous n'en sommes pas certains, parce que si la France, la France éternelle, a le sentiment de la justice et du droit, elle a aussi la passion de la guerre.

— Elle ne l'a plus!

— Nous l'avons cru, nous autres bons Européens, qu'elle ne l'avait plus, mais la fièvre actuelle nous a fait réfléchir. Tant de fois, au cours de l'histoire, votre vanité française, ou, si vous voulez, votre amour de la gloire, votre humeur batailleuse est venue troubler notre paix, que nous avons bien le droit de nous méfier. La France rêve de la paix générale, de la fraternité universelle. C'est entendu, et c'est pour cela que nous l'aimons. Mais

elle n'a pas renoncé à imposer ces belles choses au monde par la force de ses armes, et quand elle s'enivre de la force de ses armes, elle a vite oublié le but qu'elle s'est proposé; l'amour de la gloire emporte tout. C'est pourquoi, nous autres bons Européens, nous aimons la France tout en la craignant.

— Vous aimez la France, « vous autres bons Européens! » Oui, peut-être, mais une certaine France, une France affaiblie, humiliée, honteuse d'elle-même et de ses gloires, une France décadente et résignée à sa décadence, la France de 1874, la France au lendemain de l'affaire Dreyfus. Vous aimez le Français à condition qu'il soit le *grœculus* de l'Europe moderne. Mais, de cet amour-là, la jeune génération française ne veut plus. Elle préfère la haine de l'Europe à son amour méprisant. Elle commence à savoir qu'elle ne peut compter que sur elle-même. Elle veut bien vous offrir l'hospitalité, à vous autres, bons Européens, mais non le gouvernement de la maison. Eh! oui, cela existe, l'Europe, et tous ceux qui se sont élevés à une culture supérieure savent que l'Europe, qui a inventé la civilisation moderne, et qui exploite le monde sous prétexte de maintenir et de développer cette civilisation, a ses droits et ses devoirs. Mais la vie de l'Europe est faite de la rivalité des peuples qui la composent. C'est un équilibre instable, et plus la France se voudra française avec frénésie, plus elle rendra de services à l'Europe.

Vous autres, bons Européens! Très bien, mais nous autres, Français!...

— Vous voyez bien que vous êtes toujours notre danger, notre cher danger!...

Ainsi parlaient des étrangers : ainsi répondait un Français.

Ces cosmopolites causaient...

Ces cosmopolites causaient...

On avait jugé sévèrement les diatribes antifrançaises d'un journal allemand à propos de je ne sais quel sot incident de frontière.

— Avouez cependant que les Français sont souvent insupportables, dit le comte K., Allemand à Paris, Français à Berlin, Russe à Rome. Ils piquent jusqu'au sang le taureau pangermaniste, et ils ont gardé malgré tout leur vieille prétention à régenter le monde; ils se croient toujours *la* grande nation.

— Convenez du moins, répondit le professeur Blondel, que depuis quelque vingt ans, nous sommes devenus beaucoup plus raisonnables. Les Français d'aujourd'hui ne se croient plus seuls au monde.

— Non, mais ils sont intimement convaincus que les autres peuples sont à demi barbares.

— Ils ont conservé le sceptre des Grâces, dit Mme Carillo, qui emploie en zézayant un langage fleuri et incorrect. Je ne suis heureuse qu'à Paris.

— Soit, fit le docteur Erner, médecin suisse. Mais pourquoi reconnaître à la France un rôle prépondérant dans la formation du nouvel esprit européen?

Son centre n'est pas à Paris, qui demeure, malgré tout, très nationaliste, mais à Genève, ou à Lausanne, ou à Bruxelles, les villes internationales de l'avenir. Dans l'Europe pacifiée, dans l'Europe cosmopolite de demain, tous les grands peuples doivent avoir leur part : celle de l'Allemagne, celle de l'Angleterre valent bien celle de la France. Pourquoi l'esprit européen s'exprimerait-il en français?

Le Hardy, qui, jusque-là, avait paru absorbé par ses pensées, très loin de la conversation, y entra brusquement.

— Pourquoi, entre vous, parlez-vous le français?

— Vieille habitude, dit le comte K.

— Une habitude à laquelle vous n'échapperez point. Le français est la seule langue de l'Europe qui ait un caractère, non pas international, mais surnational, parce que l'esprit français est le seul qui puisse avoir un caractère surnational. Tout le monde aujourd'hui parle de culture : la culture allemande, la culture française, la culture slave : le mot ne sonne pas encore bien en français.

— C'est un mot allemand.

— Evidemment. Nous n'avons parlé de culture française que parce qu'en Allemagne, on avait inventé la culture allemande. Avant cette belle trouvaille, on considérait la civilisation supérieure dans son unité. Elle s'était exprimée en latin, en italien, en français, en anglais; avec Gœthe, elle avait trouvé son expres-

sion allemande. Mais pas plus Gœthe que Voltaire n'avait imaginé qu'on pût parler une langue plutôt qu'une autre par patriotisme. Gœthe se demanda s'il n'écrirait pas en français, parce que le français de son temps était la langue des gens d'esprit. Mais personne ne s'imaginait qu'en parlant le français, on pût préparer les voies à la domination politique de la France.

Ce sont les Allemands qui ont inventé de confondre l'influence morale et l'influence politique. On ne peut adopter la culture allemande aujourd'hui sans travailler à l'extension de l'Empire allemand et malheureusement, les Russes commencent à avoir la même conception : le panslavisme dans l'avenir sera peut-être aussi dangereux pour l'Europe que le pangermanisme l'est aujourd'hui. La civilisation française seule, à cause de ses origines aristocratiques, à cause de l'ancienneté de son pouvoir, est demeurée presque indifférente à la politique française, c'est pourquoi seule, elle est vraiment européenne. De même qu'autrefois, les pires ennemis du royaume de France, un Frédéric II, une Catherine de Russie, pouvaient avoir une cour toute française, de même aujourd'hui, des nations qui combattent notre politique peuvent continuer à parler notre langue. La science allemande, la littérature allemande, l'art allemand, la civilisation allemande tout entière sont des instruments de la politique allemande.

La civilisation française, au contraire, est indépendante de la politique, et rien ne le montre mieux que nos divisions même. C'est en France que l'idéal catholique a pris sa forme la plus noble et la plus élevée, de même que c'est en France que la liberté d'esprit s'est affirmée avec le plus de hardiesse, et que la propagande anticatholique a pris le plus de force. C'est la France qui a réalisé le régime monarchique dans sa perfection, et c'est la France qui a détruit le principe monarchique; c'est la France dont la structure sociale paraît posée sur les plus fermes assises, et c'est en France que les doctrines antisociales paraissent les plus menaçantes. Tout un passé de querelles qu'ils eurent sur le juste et l'injuste, sur les fins dernières de l'homme, sur le beau et le laid, vit dans le cœur de tous les Français.

Aux jeunes esprits qui cherchent leur loi, certains conseillèrent d'écouter la voix des morts. Mais en France, les morts se contredisent avec une âpreté sans égale : qui faut-il entendre, du chouan ou du jacobin, du proudhonien ou du disciple de Bonald, de Bossuet ou de Voltaire? Chacun de ces fantômes murmure ou crie : « C'est moi seul qui représente la pensée de la France! » Et les ennemis de la France à l'étranger tirent un merveilleux parti de ces contradictions :

Oui, évidemment, disent les conservateurs belges, par exemple, nous admirons la France de Bossuet,

la France d'autrefois, familiale, héroïque et croyante. Mais cette France-là n'est plus. « La France d'aujourd'hui, abêtie, corrompue, anarchique, est un pays perdu dont l'influence nous est funeste ».

Et les socialistes, tout imprégnés de Marx et des méthodes de la Social Démokratie :

« Quels fonds peut-on faire sur les Français, grands excitateurs, grands remueurs d'idées, mais incapables de réaliser quoi que ce soit? Radicaux, socialistes, syndicalistes, tous les démocrates français usent leurs forces les uns contre les autres, et la réaction, toujours active, toujours renaissante, profite de leurs divisions. »

Et remarquez que les uns et les autres, antifrançais de droite et de gauche, trouvent toujours leurs meilleurs arguments contre la France dans les écrits et dans les journaux français. D'ailleurs beaucoup de choses semblent donner raison aux uns comme aux autres. Mais c'est précisément parce que la France, la civilisation française est supérieure à ces divisions.

Les morts, chez nous, parlent en sens divers, mais pour peu qu'on sache écouter, on entend monter de la terre française un chant unanime. Pour bien l'entendre, les Français eux-mêmes doivent *revenir* en France. Au retour d'un voyage au loin, ou d'un séjour au delà de la frontière, quel est le Français « internationaliste » qui n'ait senti malgré tout, quelque fierté d'être Français? Quel est l'homme de l'Est

ou du Nord, indigné d'ordinaire de la prépotence des Méridionaux, qui ne se soit tout de même senti chez lui dans une de ces villes de Provence qui sommeillent sous le ciel bleu, — vision de la plus douce sociabilité — et où l'on sait l'art de vivre entre humains, tout comme dans ces villages du Valois, ou dans ces petites villes lorraines qui montent la garde devant l'ennemi. L'étranger, surtout l'étranger de culture française, éprouve la même impression dès qu'il met le pied sur le sol français. D'un bout à l'autre de la France, dans la lande bretonne comme sur le plateau lorrain, sous le pommier normand comme dans le vignoble bourguignon, dans les forêts et les clairières de l'Ile-de-France comme dans les campagnes grillées du Languedoc, il sent la douceur de vivre dans un vieux pays civilisé que, depuis très longtemps, les hommes ont aménagé pour leurs travaux et leurs plaisirs, où l'on sait d'instinct l'art de vivre en société, et où cette antique sociabilité permet depuis des siècles les jeux de la plus noble liberté d'esprit. Il est vrai qu'en France, les morts comme les vivants, parlent en sens divers, mais dans les autres pays, si l'on n'entend qu'une seule voix, c'est que cette voix a étouffé toutes les autres, et des profondeurs du passé, s'impose rudement au présent.

— Vous avez peut-être raison, répondit le comte K., mais d'où vient alors l'impérialisme de votre jeunesse ? Car vous avez une jeunesse impérialiste.

— Du sentiment très net de l'urgence qu'il y a, pour elle, à défendre cette liberté d'esprit, cette humanité. Le meilleur moyen de se défendre, pour la race gauloise, c'est toujours de prendre l'offensive. Quand la France se défend, elle défend l'Europe!

Ainsi parlaient des cosmopolites. Ainsi répondait un Français.

Le plus grand Sacrifice

Pour les peuples comme pour les individus, la bonne fortune est plus difficile à supporter que la mauvaise. Une grande victoire est souvent un grand danger et cette invincible tendance qui pousse les hommes à épuiser leur succès porte en elle la revanche des vaincus, et le châtiment des forts. L'histoire intellectuelle de l'Allemagne en ces trente-cinq dernières années le montre avec une netteté cruelle à qui sait regarder autour de soi. Au premier aspect, rien que de splendide dans le développement de cette nation : une puissance militaire formidable, une industrie prospère, un commerce universel, de grandes richesses récentes, un prestige politique sans précédent, la discipline nationale la plus ferme et la plus solide. Qui n'admirerait un tel spectacle, qui ne jugerait d'abord légitime l'hégémonie qu'un tel peuple ambitionne, dans la civilisation européenne? Et pourtant, cette hégémonie, il ne l'exerce pas. Il ne peut l'exercer, parce qu'il a sacrifié sa civilisation, sa culture, son rôle séculaire dans l'esprit européen à cette puissance, à cette richesse dont il jouit aujourd'hui avec une superbe satisfaction de soi, et parce qu'en notre Europe, quel que soit son

respect de la force, la supériorité seule de la culture assure le rôle directeur de la pensée et de la civilisation.

*
* *

Certes, en sa masse, le peuple allemand ne se rend pas compte de ce sacrifice.

« Nous avons les meilleurs canons du monde; notre commerce envahit la planète; nos villes sont opulentes et splendides, disent les jeunes Germains positifs de la dernière génération. Enfin, nous sommes le peuple le plus instruit de l'univers. Que nous manquerait-il donc pour être à la tête de la civilisation, à la tête de la culture? »

Les hommes d'avant 1870 ne se seraient même pas posé cette question à quoi se mesure le recul de l'intellectualité allemande. Ils savaient du moins ce que c'est que la culture : ils ne la confondaient ni avec la science, ni avec l'instruction primaire.

« Nous autres Allemands, nous sommes d'hier, disait un jour Gœthe à Eckermann; c'est vrai que depuis un siècle nous avons solidement cultivé notre esprit. Mais il se peut bien qu'il se passe encore quelques siècles avant que nos compatriotes se pénètrent assez d'esprit et de culture supérieure pour que l'on puisse dire d'eux qu'il y a très longtemps qu'ils ont été des barbares. »

Lumineuse parole, qui éclaire du jour le plus vif

l'attitude de la vieille Allemagne vis-à-vis de la culture.

Elle avait inventé le mot, et du fond de son honnête barbarie, elle aspirait de toute sa force vers cette fleur d'une civilisation ancienne et centralisée. Elle savait qu'un peuple ne peut parler de *sa* culture, de *sa* civilisation, quand il n'a pas mis dans toutes les manifestations de son activité ce sens esthétique particulier, cette notion d'un honneur ou d'une morale qu'il a inventés, que nulle éducation scolaire ne peut donner, et que le temps, seul, confère à quelques nations privilégiées. C'est vers ce but qu'elle bandait tous ses efforts, et certes, elle semblait destinée à l'atteindre. A voir le retentissement des idées hégéliennes en France, et leur influence sur toute la pensée française, à constater l'empire de la musique allemande sur toute la sensibilité européenne, on aurait pu se demander si Gœthe n'avait pas manqué de confiance en sa race, et si vraiment une culture allemande jeune, vivace et cependant riche d'un immense passé, n'allait pas enlever à l'intelligence française la direction de l'esprit européen.

Au lendemain de la guerre, personne n'en douta. Le triomphe militaire et politique ne semblait alors en effet que la consécration des méthodes et de l'éducation germaniques. Qui donc ne le répéta : le véritable vainqueur de Sedan, c'était l'instituteur allemand qui avait fait le soldat plus instruit; c'était le pro-

fesseur allemand qui avait fait l'officier plus savant; c'était donc la culture allemande tout entière, — car c'est alors qu'on commença de confondre la culture et l'érudition, la civilisation et la science. — Les grands politiques réalistes, depuis Stein et Hardenberg jusqu'à Bismarck, n'avaient-ils pas été les serviteurs admirables des hauts et précieux esprits qui avaient fait rayonner l'âme germanique au delà du Rhin et au delà de la mer? La science allemande, la métaphysique allemande, la musique allemande, ne semblaient-elles pas imposer au monde leur splendeur bienfaisante? Quelque meurtris qu'ils eussent été par les brutalités de la conquête, les Français eux-mêmes ne s'inclinaient-ils pas devant les qualités de leurs vainqueurs?

Et peut-être, en ce moment précis, l'équivoque s'accentuant, l'Allemagne aurait-elle pu prendre vraiment le rôle directeur et modérateur que la culture française exerce en Europe depuis trois siècles, mais pour cela, elle eût dû demeurer gœthienne. Or soit que le dur génie du grand politicien prussien l'eût déjà subjuguée tout entière, soit qu'un instinct secret la guidât vers des chemins que Gœthe n'avait pas soupçonnés, elle renonça tout à coup à cette science désintéressée, à cette philosophie, à ce culte de la « connaissance » qui avaient été ses moyens de s'élever à la civilisation supérieure. La science devint un instrument de l'Empire, comme l'Université et le

Gymnase, et l'on assista à ce brusque et singulier phénomène : une nation tout entière rompant avec toutes ses traditions et façonnant son esprit, tout imprégné encore d'idéalisme humanitaire, aux conceptions politiques les plus étroitement positives. « L'Empire, par-dessus tout », devint le mot d'ordre universel.

Il l'est demeuré. Or, l'Empire, au temps où nous sommes, n'a que faire de la culture. Peut-être même la considère-t-il comme une ennemie. La culture! La culture au sens où l'entendait Gœthe (car ils auraient aussi une culture, mais ce qu'ils nomment ainsi est tout autre chose) c'est pour lui l'intellectualisme vain, l'esprit critique, l'inquiétude, l'indiscipline, la culture, c'est « l'Esprit français ».

Aussi bien les Allemands pénétrés de ce nouvel esprit ne comprennent-ils plus bien leurs aînés. « C'est singulier, disait naguère un professeur belge, qui fit aux universités allemandes ses études : entre la génération de 1870 et la génération nouvelle il y a une cassure. Les vieux Allemands, ceux qui grandirent et se développèrent avant la guerre sont encore tout pleins de Gœthe, de Fichte, de Hegel, de Schelling, de Schopenhauer ou de Humboldt. Les autres les connaissent à peine d'une façon scolaire et dans le fond les méprisent. Les premiers sont des Germains certes, mais aussi des Européens et des Européens civilisés; les autres sont d'excellents com-

mis, de parfaits sous-officiers, de bons citoyens du nouvel empire. » — « L'Europe! l'esprit européen, murmurent-ils en souriant, que nous importe, nous sommes Allemands; le monde c'est pour nous l'Allemagne, c'est l'Empire, l'Empire par-dessus tout. Si ce que vous appelez la culture doit entraver en quoi que ce soit le développement de la patrie allemande nous constaterons sans regret que nous n'en avons que faire. » Et ce dédain au premier aspect rallie l'unanimité de la nation.

*
* *

Qu'on ne croie pas en effet que cet état d'esprit règne uniquement dans les bureaux, les banques et les casernes. C'est dans les universités qu'il domine. Ce sont les plus fortes têtes de la science allemande qui l'ont formulé : un Virchow, un Strauss, un Mommsen. Alors que dans d'autres pays, et particulièrement en France, le monde intellectuel trouve dans la science désintéressée la fin dernière de son activité, les universitaires d'Allemagne ne voient dans l'histoire, dans la philosophie, dans la spéculation scientifique, quelles qu'elles soient, qu'un instrument de la grandeur du pays. Ils n'estiment pas une pensée pour ce qu'elle contient de vérité, mais pour ce qu'elle contient d'utilité, d'utilité allemande, et si, d'aventure, au cours de leurs investigations ils rencontrent

une idée dangereuse pour cet ordre allemand où ils se sont laissé encadrer, ils la repoussent avec une mauvaise foi qui est peut-être tout ce qui leur reste de leur passé métaphysique. L'Allemagne d'aujourd'hui est le pays du monde où l'instinct vital, dont l'instinct social est une forme, s'est le plus complètement subordonné à l'instinct de la connaissance. Nietzsche le constate, dans le même temps qu'il fixe avec force l'antinomie qui oppose ces deux formes de notre activité. L'évolution de Kant, du nihilisme où aboutit la critique de la raison pure, vers l'affirmation volontairement illusoire que nous fournit la critique de la raison pratique, a la valeur d'un symbole. Cette hypocrisie qui, pour une bonne conscience de savant a quelque chose d'héroïque, est l'attitude générale de toute la pensée allemande depuis un siècle et plus.

En vérité c'est une curieuse histoire. Dans son désir de doter la nation d'une culture véritable, la pensée allemande s'était abandonnée d'abord avec ivresse à l'instinct de la connaissance, à la volonté de la vérité. Avec une ardeur purement philosophique, elle a voulu mériter le titre de conscience de l'humanité. Mais dans cette course à la gloire la plus fine, elle a rencontré le problème redoutable qui s'est toujours dressé devant l'intelligence humaine, elle a connu le danger qu'il y a pour la vie à « déchirer le voile de l'illusion », à pousser jusqu'au

bout la volonté du vrai. Il faut une âme bien lasse ou bien héroïque pour triompher dans une telle aventure. Les directeurs de l'esprit allemand n'y étaient pas préparés : la majorité a reculé d'horreur, et tous ceux qui ont passé outre, les Schopenhauer, les Stirner, les Nietzsche, tous les enfants perdus de la gauche hégélienne ont subi une manière d'excommunication. Encore aujourd'hui, ils n'ont trouvé leur vrai public qu'à l'étranger.

Ce recul apeuré devant les exigences d'une pensée qui n'a d'autre fin qu'elle-même ne fut d'abord que la manifestation d'un instinct obscur. La volonté de vivre chez ce peuple ingénu était plus forte que tout, et sacrifiait inconsciemment tout ce qui pouvait nuire à son développement, c'est-à-dire à sa puissance. Mais cet instinct bientôt a trouvé sa formule dans une politique. Il est aujourd'hui le support psychologique de l'Empire, et dans l'effroi que la pensée germanique avait conçu d'elle-même, elle s'est si complètement soumise à cette politique qu'elle n'en est plus que l'humble, la très humble servante. En Allemagne, ce n'est pas seulement la presse qui, exception faite pour quelques journaux révoltés, d'ailleurs peu lus, obéit au mot d'ordre impérial (1). Ce sont

(1) Les récents événements de Saverne ont montré qu'il y a quelque chose de changé dans la vieille Allemagne, et qu'une révolte contre l'esprit d'empire couve secrètement. Mais il ne faut pas s'illusionner : l'édifice impérial et les bases psychologiques qu'on a su lui donner sont encore solides.

les Universités, les écrivains, les cercles littéraires. Tout subit une discipline uniforme et qu'on dirait librement consentie.

Le résultat n'a pas tardé à se faire voir. Quand le *Mercure de France,* qui n'est certes pas une revue nationaliste et qui met toute sa coquetterie à représenter l'internationalisme intellectuel, ouvrit une enquête sur la valeur de la culture allemande, il y eut presque unanimité.

« Un fait frappe tous les observateurs, dit M. Alfred Fouillée : c'est la décadence des études philosophiques en Allemagne et son retentissement fâcheux sur toutes les parties du travail universitaire. La philosophie, cette science universelle, la philosophie sur laquelle doit se reposer de plus en plus la morale chez les peuples où s'afaiblissent les croyances religieuses, la philosophie qu'avaient illustrée en Allemagne les Leibnitz, les Kant, les Hegel, la philosophie est descendue là-bas à l'état de spécialité, et n'a plus aujourd'hui de nouveau représentant illustre. En même temps baissaient toutes les hautes recherches spéculatives, soit dans les sciences morales, soit même dans les sciences naturelles. »

M. Ribot n'est pas moins affirmatif :

« La génération actuelle, dit-il, recrutée dans les universités, bien qu'elle compte quelques Epigones fort estimables, paraît vivre surtout de reliefs, et abandonner les hautes spéculations personnelles. »

C'est bien là l'avis général : le pays qui a le plus ardemment cultivé la pensée pour elle-même s'en tient de plus en plus à l'utile spécialité, et la prédiction que faisait Nietzsche en 1875, dans ses *Considérations inactuelles*, s'est pleinement réalisée ; la victoire de 1870, qui a été l'affirmation décisive de la politique impérialiste a été aussi « la cause déterminante de la défaite et même de l'extirpation de l'esprit allemand, au profit de l'empire allemand ».

En vain le bluff le plus savamment organisé essaierait-il de donner le change. Il n'y a plus de science allemande, il n'y a plus de culture allemande, il n'y a plus d'esprit allemand ; il n'y a plus qu'un esprit d'empire, et comme il faut bien utiliser les rares facultés de travail de l'intelligence germanique, les professeurs d'histoire justifient l'expropriation des Polonais et les revendications pangermanistes tandis que les physiologistes construisent des sanatoriums.

*
* *

Au premier abord, dans cette attitude de la nouvelle Allemagne, il n'y a rien que d'allègre : le professeur d'université fait sonner sa culture d'empire comme le uhlan ses éperons. L'Allemagne, pour lui, c'est toujours la conscience morale du monde, le sérieux de l'univers, et dans le même temps qu'il met sur

son livre cette épigraphe qui est un aveu : « L'Empire par-dessus tout! » il affirme son inébranlable foi dans la supériorité de sa méthode, et la valeur éternelle de sa spécialité. Pour cette timidité devant l'observation, pour ce désir de vérité mathématique, qui fait dire à un savant français : « Est-ce qu'il y a des Français? », il n'a que du mépris, cela lui rappelle Byzance. La grâce fine, l'esthétique morale dont la France a encore le privilège malgré ses années de démagogie, et qui est la manifestation la plus claire de la culture, ne sont pour lui que légèreté et corruption. Il y a confusion de termes. « Si notre vie publique et privée ne porte évidemment pas l'empreinte d'une culture productive et pleine de caractère, dit Nietzsche, dans sa *Considération inactuelle* sur David Strauss, si nos grands artistes, avec une sérieuse insistance et une franchise qui est le propre de la grandeur, ont avoué et avouent encore ce fait monstrueux et profondément humiliant pour un peuple doué, comment est-il possible que parmi les gens instruits de l'Allemagne règne quand même cette grande satisfaction, une satisfaction qui, depuis la dernière guerre, se montre sans cesse prête à faire explosion, pour se changer en joie pétulante, en cris de triomphe? En tous les cas, l'on s'imagine que l'on possède une véritable culture et un petit nombre seulement qui forme l'élite semble s'apercevoir de l'énorme disparate qu'il y a entre cette crédulité

satisfaite et même triomphante, et une infériorité qui est notoire. Car tout ce qui pense comme pense l'opinion publique s'est bandé les yeux et bouché les oreilles. On ne veut à aucun prix que ce contraste existe. D'où cela vient-il? Quelle est la force assez dominante pour prescrire cette non-existence? Quelle espèce d'hommes est devenue assez puissante en Allemagne pour interdire les sentiments aussi vifs et aussi simples ou pour empêcher, du moins, que ces sentiments puissent s'exprimer? Cette puissance, cette espèce d'hommes, je veux l'appeler par son nom — je veux parler des *philistins cultivés.* »

Le philistin cultivé, c'est-à-dire le professeur, le pédant chargé de documents, l'universitaire qui s'imagine qu'un diplôme suffit à donner cette finesse de l'esprit, cet art de l'esprit, cette inquiétude et cette curiosité de l'esprit, qui est la fleur la plus fine de la culture! Ce fut le grand ennemi de Nietzsche, parce que ce fut le grand ennemi de cette civilisation libre, joyeuse, aristocratique et méditerranéenne qu'il rêvait de donner à sa nation. Or, c'est le philistin cultivé qui est le maître de l'Allemagne moderne, et l'Allemagne moderne s'en réjouit, ou du moins semble s'en réjouir.

* * *

A regarder de plus près, cependant, on commence

à distinguer tout ce que cette soumission de l'élite allemande à l'universitaire impérial comporte de sacrifice. Tandis que le prince Clovis de Hohenlohe écrivait sur ses manchettes ces notes vengeresses où il jetait à l'Allemagne nouvelle l'ironie délicate et cruelle de la vieille Allemagne idéaliste et princière, que de soupirs, que de regrets chez les artistes et les philosophes qui tenaient du grand souvenir de Gœthe la notion précise de ce qu'est la culture? Il est cruel, quand on a entrevu les magnifiques inquiétudes de l'esprit européen, de se réduire à n'être qu'un bon Allemand discipliné, confiant, positif et orgueilleux. Ils s'y résignèrent. L'exemple du prince Clovis est caractéristique. S'il était trop vieil Allemand et trop prince pour ne pas sentir à quel sacrifice la culture et l'idéal germaniques allaient être entraînés par l'œuvre prussienne, il était trop bon Allemand pour ne pas étouffer dans l'intimité de sa pensée tout ce qui pouvait nuire à un effort qui avait fait de son peuple si longtemps amorphe et impuissant, un des premiers de l'Europe et du monde.

Telle est exactement depuis quarante-trois ans l'attitude de l'élite en Allemagne. Elle sacrifie à la grandeur de la race son instinct profond, ses goûts d'aristocratie intellectuelle, et tout cet immense effort qu'elle avait fait avec Gœthe et depuis Gœthe pour s'élever à la culture. Elle n'est plus que l'état-major d'une armée de barbares disciplinés : elle le sait,

elle l'accepte et elle en souffre, et dans le même temps que nous détestons de toutes nos forces l'esprit de lourdeur que cette armée de barbares communique à notre Europe, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer un sacrifice qui, dans l'histoire, n'a pas d'exemples.

La vieille et la nouvelle Europe

PROFILS DE NAGUÈRE ET D'AUJOURD'HUI

Le Prince de Ligne

Il y a une jolie lettre de l'abbé Galiani à Mme Necker où il évoque les soirées du vendredi dont il avait le regret d'être privé, depuis que sa mauvaise fortune l'avait ramené dans sa patrie. « Il n'y a pas de vendredi, dit-il, que je n'aille chez vous en esprit. J'arrive, je vous trouve, tantôt achevant votre parure, tantôt prolongée sur cette duchesse. Je m'assieds à vos pieds : Thomas en souffre tout bas; Morellet en enrage tout haut; Grimm, Suard en rient de bon cœur et mon cher comte de Creutz ne s'en aperçoit pas; Marmontel trouve l'exemple digne d'être imité. Et vous, Madame, vous faites combattre deux de vos plus belles vertus : la pudeur et la politesse, et dans cette souffrance, vous trouvez que je suis un petit monstre, plus embarrassant qu'odieux.

« On annonce qu'on a servi. Nous sortons, les autres font gras, moi je fais maigre, je mange beaucoup de cette morue verte d'Ecosse que j'aime fort, je me donne une indigestion tout en admirant l'adresse de l'abbé Morellet à couper un dindonneau. On sort de table, on est au café, tous parlent à la fois. L'abbé Raynal convient avec moi que Boston et

l'Amérique anglaise sont à jamais séparés d'avec l'Angleterre; et, dans le même moment, Creutz et Marmontel conviennent que Grétry est le Pergolèse de la France; M. Necker trouve tout cela bon, baisse la tête, et s'en va. »

Ce n'est là qu'un croquis, mais il suffit à évoquer l'aimable facilité de mœurs, le naturel et l'aisance de cette ancienne société qui avait inventé les plaisirs de la société et qui les épuisa. Et pourtant le salon Necker passait pour grave et un peu ennuyeux. La philosophie y était imprégnée d'un rien de calvinisme génevois, et déjà l'esprit y affectait volontiers de dédaigner l'esprit. Mais les étrangers y apprenaient à prendre la France au sérieux.

Ils y venaient en grand nombre, et peut-être s'y trouvaient-ils plus chez eux que partout ailleurs. Mais n'y avait-il pas longtemps qu'ils étaient chez eux dans tous les salons de Paris? La France, en ce temps-là, ne craignait pas les métèques et acceptait bonnement que des Allemands, des Russes ou des Polonais vinssent se mêler de ses affaires, parce qu'elle considérait qu'exerçant une sorte de tutelle intellectuelle sur le reste de l'Europe, elle se devait d'admettre à la direction de l'esprit français tous ceux qui en Europe avaient quelque titre à ce grand rôle.

Et de fait, Paris était alors très réellement la capitale de l'Europe; aucune ville ne lui disputait

ce rang. Depuis longtemps, les maisons les plus françaises étaient cosmopolites sans cesser pour cela d'être françaises, puisque le cosmopolitisme était français. Chez Mme Geoffrin, chez Mme du Deffand déjà, que d'étrangers s'étaient trouvés chez eux ! Des Anglais, comme Walpole, lord Chesterfield, l'historien Gibbon et le philosophe Hume; des Suédois, comme le roi Gustave III et le comte de Stedingk; des Polonais, comme Stanislas-Auguste; des Italiens, comme l'abbé Galiani et le père Pacciaudi; des Belges, alors Autrichiens de nation, comme le comte de la Marck et le prince de Ligne. A la vérité, ce dernier est le plus français de tous. Rien ne le distingue, ni dans sa manière, ni dans son esprit, ni dans son style, d'un grand seigneur né en plein Versailles, rien, si ce n'est qu'il a plus vu le monde que la plupart d'entre eux; rien si ce n'est qu'ayant toutes les grâces françaises, il échappe à quelques préjugés français. Ce fut vraiment le type de l'*Européen* à l'époque où ce mot signifiait quelque chose de précis; c'était le Français d'Europe, et il n'est personne mieux que lui avec qui l'on puisse pénétrer les grâces, les agréments et la valeur humaine de cette culture européenne et française dont nous avons gardé la nostalgie confuse.

A la vérité, s'il était Autrichien de nation, il était d'une province dont la population est toute française de race, de mœurs et de langue. Il descendait d'une

des plus nobles familles de cet antique comté de Hainaut, jadis fief de l'Empire, mais qui n'en fut pas moins toujours, comme la Lorraine, une des marches avancées de la civilisation française. Sujets loyaux de leurs souverains, les princes de Ligne les avaient souvent servi, ducs de Bourgogne, rois d'Espagne, empereurs d'Autriche, contre le roi de France, mais ils n'en étaient pas moins tout français de mœurs et d'esprit, et Charles-Joseph, qui fut feld-maréchal, n'a vraiment rien d'un de ces nobles seigneurs autrichiens ou allemands, tout empêtrés de morgue, d'étiquette et de servilité. Il a toutes les qualités et quelques-uns des défauts de l'ancienne noblesse française, généreuse, guerrière, passionnée et ingouvernable. A bien l'examiner, le fond de son caractère est celui d'un gentilhomme de la Fronde. Il connaît du reste cette époque à merveille, en lit les mémoires et en parle d'une façon fort juste. Un de ses héros favoris, c'est ce fou charmant de Bonneval, qui finit sous le turban d'un pacha, après avoir passé successivement au service de tous les princes d'Europe, dans l'impossibilité où il était de se plier à aucune discipline. Qu'on ne se trompe pas à ses mines égalitaires, et presque respectueuses quand il va voir Voltaire et Rousseau; elles comportent une bonne dose d'ironie. Au fond il a l'humeur hautaine d'un Saint-Simon et s'il ne la montre pas, c'est qu'il a assez d'esprit pour se rendre compte

qu'elle n'est plus de mode. Il est brave, brave à la française, non pas froidement, raisonnablement, par nécessité, mais par plaisir, parce qu'il aime le jeu, le risque, la guerre. Il assiste à une bataille comme à une fête, et quand son grade et son âge commencent à l'empêcher de trop s'exposer aux balles dans la fureur d'un assaut, son admiration émue va aux jeunes hommes en qui il se retrouve tel qu'il était à vingt ans : « François Ier, le grand Condé et le maréchal de Saxe auraient voulu avoir un fils comme lui, écrit-il d'un volontaire français, le comte Roger de Damas, qui combattait sous ses ordres au siège d'Oczakov. Il est étourdi comme un hanneton au milieu des canonnades les plus vives et les plus fréquentes, bruyant, chanteur impitoyable, me glapissant les plus beaux airs d'Opéra, fertile en citations les plus folles au milieu des coups de fusil, et jugeant néanmoins de tout à merveille. La guerre ne l'enivre pas, mais il y est ardent d'une jolie ardeur, comme on l'est à la fin d'un souper. »

Sainte-Beuve, qui cite cette lettre, ajoute : « Voilà le dernier bouquet, si je puis dire, de l'ancienne chevalerie française, de ces aimables et preux courtisans, civilisés et raffinés, dont les épées étaient valeureuses et brillantes, mais avaient des fourreaux de soie. »

Le prince de Ligne était bien de cette race, un peu vaine, un peu frivole, mais qui a appris aux

hommes à traiter la vie avec légèreté, philosophie qui en vaut bien une autre, surtout quand ceux qui la pratiquent comptent parmi les heureux du monde.

« Je voyais, écrit-il à son ami Ségur au moment de la prise de Belgrade, avec un grand plaisir militaire et une grande peine philosophique, s'élever dans l'air douze mille bombes que j'ai fait lancer sur ces pauvres infidèles. » Et après l'entrée dans la place : « On sentait à la fois le mort, le brûlé et l'essence de rose, car il est extraordinaire d'unir à ce point les goûts voluptueux à la barbarie. »

Le goût du risque pour le risque, de la légèreté, de l'ironie, le sens de la volupté et la passion de l'esprit, il y a de tout cela dans le prince de Ligne. En vérité, ce feld-maréchal autrichien n'avait rien de germanique.

Au fond, il n'était heureux qu'à la guerre ou à Paris. Il y fréquenta les meilleures maisons, celles des gens de lettres comme celles des gens du monde. Il était des soupers de Mme Geoffrin et de ceux de Mme du Deffand; il fut reçu avec éclat par Voltaire à Ferney, et avec quelque considération par Rousseau dans son humble logis de la rue Plâtrière. En homme à la mode, pour un souper, pour une représentation à l'Opéra, il venait en poste de son château de Belœil ou de Bruxelles, où, à la vérité, il résida peu, et y retournait le lendemain, brûlant les étapes et crevant ses chevaux. Ainsi, entre les salons de

Paris et les délicieux jardins dessinés par Lenôtre qu'il avait hérités de son père, mais qu'il avait su embellir au goût du jour, la vie du prince de Ligne était celle d'un épicurien spirituel. Il était en correspondance avec tout ce qu'il y avait de distingué en Europe en fait de princes, de gens de lettres, de femmes aimables et de philosophes, écrivant pour se distraire des fragments de mémoires, des considérations sur l'art militaire ou sur l'art des jardins, observant les hommes avec indulgence en grand seigneur fastueux et en philosophe optimiste, tendre, humain, généreux, un peu affecté, le type accompli du parisien de 1780.

Pourtant certains traits le distinguent et font qu'on reconnaît en lui non pas l'étranger mais l'Européen. Et cela tient peut-être moins à sa nationalité, lui qui se disait « Autrichien en France, Français en Autriche, l'un ou l'autre en Russie », qu'à l'heureuse destinée qui lui fit promener sa fantaisie jusqu'aux confins de l'Europe.

Il semble que ce fut seulement au contact d'un monde très différent de « l'Europe française » qu'il apprit à quel point il en était.

L'avènement de Joseph II fut pour lui une bonne fortune. Il fut l'ami et l'un des conseillers favoris de ce souverain dont il avait les goûts et à peu près l'âge. Joseph II l'envoya en mission auprès de Catherine II, et les impressions qu'il reçut de cette Cour

de Russie, brillante et barbare, où l'on faisait de la philosophie rationaliste et de la politique réaliste, où les mœurs de Versailles couvraient comme d'un vernis superficiel un fond encore à demi tartare, ajoutent je ne sais quel parfum d'exotisme à la physionomie de ce Parisien de Vienne et de Belœil.

Il plut extrêmement à la Grande Catherine. Aussi fut-il de ce fameux voyage de Crimée (1787), où l'impératrice de Russie reçut à la fois comme femme et comme souveraine les hommages de l'empereur d'Autriche et du roi de Pologne.

Cette promenade qui, dans le fond, avait pour objet de préparer la guerre contre le Turc et d'y entraîner l'Autriche a l'air d'une féerie organisée de concert par un philosophe et un maître de ballet. Entre deux feux d'artifice, deux bals ou deux soupers, on y agitait les grands problèmes de politique, de morale et de philosophie. Au commandement du prince Potemkine qui, pour la joie et l'illusion de l'impératrice et de ses hôtes, avait planté le long du Dniéper désert un décor de jardins, de châteaux et de villages provisoires, les khans de Tartarie, somptueusement et bizarrement vêtus à l'orientale, venaient à la tête de leurs tribus porter leur hommage à la souveraine. On passait la revue, on distribuait des faveurs et des provinces, puis on repartait pour la ville prochaine. Le prince de Ligne eut sa part de ces libéralités. Catherine II lui donna des terres en

Crimée, dans les environs de Parthénizza, près des ruines du temple de Diane taurique, en plein pays de Mithridate. Les souvenirs mythologiques qu'évoquait à l'esprit du prince son nouveau domaine, nous ont valu une des plus jolies lettres de la délicieuse correspondance qu'il eut de Crimée avec Mme de Coigny : la correspondance qui donne le plus exactement le ton de la conversation dans l'Europe française.

Ce qui en fait le charme rare, c'est le mélange de fantaisie exotique et de badinage mondain, de politique européenne et d'imagination voyageuse qu'on y trouve d'un bout à l'autre. Le prince de Ligne a trop d'esprit et trop de goût pour s'abandonner au lyrisme solennel ou aux effusions archéologiques où serait nécessairement tombé un homme de notre temps. Mais tout de même, ce voyage le renouvelle. D'avoir pris contact avec le monde musulman, d'avoir passé des charmilles françaises, des parcs anglais, à ces grandioses paysages de la Crimée, tout peuplés des souvenirs de l'histoire et de la légende antique; d'avoir entendu sur le champ de bataille la clameur des janissaires, d'avoir assisté au spectacle sanglant des villes prises, d'avoir passé de la conversation de Mme de Coigny à celle de Catherine-la-Grande, de celle de Frédéric II à celle de Potemkine, voilà qui, dans ce XVIIIe siècle galant, spirituel et raisonnable, donne à l'auteur des *Mélanges militaires*,

littéraires et sentimentaires une physionomie singulièrement originale.

Partout il est chez lui; aux confins de l'Asie il va du même pas allègre qu'à Belœil, à Versailles ou à Vienne, partout il apporte cette humeur française, curieuse et batailleuse, avec ce nuage de sentiment, ce rien d'exotisme et d'inquiétude qui font le charme de la société française à la veille de la révolution.

Mais ce qui le distingue de ses amis de France, ce qui en fait vraiment l'*Européen,* c'est peut-être qu'il a le coup d'œil plus lointain et plus juste quand il parle des choses de France. Jamais il ne se fit d'illusion sur la Révolution et comme son ami Ségur avait un moment semblé y incliner il lui écrit des choses assez vives. « Je suppose un cas horrible, imprévoyable, dit-il, et possible pourtant, à des *tigres-singes* comme vous a appelés M. de Voltaire; on peut culbuter un roi mais jamais le trône... Etes-vous faits pour être des hommes, mes enfants, les plus jolis enfants du monde!... Je sais que votre nation peut s'aguerrir et qu'elle est capable des plus grandes choses par la supériorité de talent en toutes choses. Mais on ne sera pas assez maladroit j'espère pour vous laisser faire. »

Ici le prince se souvenait qu'il était autrichien. Il voulait bien de l'hégémonie intellectuelle de la France puisqu'il se sentait de la France intellectuelle. Mais, fidèle sujet de l'empereur d'Autriche et bon

Européen avant tout, il repoussait de tous ses vœux l'hégémonie politique de la France, surtout de cette France nouvelle où il ne reconnaissait plus *sa* France. A propos de Talleyrand, il écrivit en 1807, à son ami le comte de La Marck, l'ancien ami de Mirabeau : « Jugez de son plaisir d'être reçu par moi, car il n'y a plus de Français au monde que lui et vous et moi qui ne le sommes point. » Pour lui, la France ce n'était pas un territoire, des champs, des arbres, des paysages modérés sous un ciel changeant, des paysans, des bourgeois et des nobles fils de la même terre, c'était un certain esprit, de certaines mœurs fines et galantes, c'était une langue policée, une littérature aristocratique et amenuisée, une politesse incomparable, un art de vivre auquel il s'était accommodé. C'était une culture, française assurément, mais aussi européenne que française. Et il ne comprenait pas ce que les émigrés sentirent confusément lorsqu'ils faisaient le coup de feu contre les Républicains d'une rive du Rhin à l'autre : les racines profondes qui relient cette culture aristocratique au peuple d'où elle était issue. Il ne sentait pas que malgré tout il y avait un lien plus fort que toutes les haines entre la vieille et la nouvelle France. Il ne le sentait pas, mais à la fin de sa vie, ayant vu la république, le consulat, l'empire et la débacle, comme il regrettait son Europe française! Il y a du chagrin, du chagrin qui se contient, sourit et dédaigne

dans la lettre à Sénac de Meilhan où il dit que la Révolution sera fatale à l'universalité de la langue française, et que Paris ne sera plus, comme auparavant, la capitale intellectuelle et littéraire de l'Europe, les autres nations voulant se venger d'avoir si longtemps obéi à l'esprit venu de Paris. Peut-être se rendait-il compte de l'impuissance où seraient les autres nations à ramasser ce sceptre tombé, peut-être prévoyait-il que le jour où il n'y aurait plus de société française en Europe on n'y trouverait plus de société du tout, et qu'au moment où tous les peuples en seraient venus à contester à la France son rôle séculaire à la tête de la civilisation, revendiquant pour leur culture, une ambitieuse et illusoire égalité, il n'y aurait plus dans l'empire des esprits qu'inquiétude, anarchie et grossièreté utilitaire.

Sa dernière heure de gloire fut le Congrès de Vienne, pendant lequel il mourut. Les diplomates européens réunis en 1814 rêvaient de reconstituer l'ancien régime; le prince de Ligne était peut-être le seul homme du monde qui en avait conservé parfaitement le bon ton. L'Europe, bien qu'elle tâchât à se refaire contre la France, regrettait le temps où elle avait subi l'ascendant de l'ancienne France. Le prince de Ligne était pour elle le représentant de cette ancienne France d'autant plus qu'il n'était pas Français. On l'admirait, on lui faisait honneur, on répétait ses mots : « Le Congrès ne marche pas,

il danse! » On le consultait, mais en ne le consultait que sur des questions d'élégance, de bon ton; il sentait bien que pour l'Europe de la Sainte-Alliance qui se prenait si fort au sérieux et qui ne se montrait si entichée d'aristocratie que parce qu'elle était terriblement vulgarisée, il n'était plus qu'un aimable maître à danser. « Mon temps est passé, disait-il, mon monde est mort.» Et comme Talleyrand: « Rien n'est remplacé; ce qui finit, finit tout à fait. On ne voit clairement que ce que l'on a perdu. »

Le prince de Ligne est la fleur la plus brillante de l'Europe française, mais c'est la dernière fleur, une fleur déjà à demi fanée.

Talleyrand

A Jean Adrian.

Vers la fin de l'année 1833, un vieil homme, retiré dans un des plus beaux châteaux qui soient au monde, un vrai château des fées, se relevait chaque nuit parce qu'il ne pouvait dormir et jetait sur le papier ces pensées qui hantaient sa songerie nocturne :

« Que deviendra le monde ? Je n'en sais rien. Ce que je vois, c'est que rien n'est remplacé. Ce qui finit. finit tout à fait. On ne voit clairement que ce qu'on a perdu. »

« Le monde a cessé de s'intéresser à lui-même. Qu'arrivera-t-il ? C'est impossible à prévoir, parce que chacun, dans quelque position qu'il soit, laisse faire sans y mettre du sien. »

« Pourquoi l'avenir paraît-il si incertain ? C'est que le présent n'a aucune confiance en lui-même. »

« J'arrange ma vie pour être monotone. Je veux me claquemurer dans des habitudes casanières. Je ne suis pas heureux ; je ne suis pas malheureux ; ma santé n'est pas bonne, elle n'est pas mauvaise. Je m'affaiblis tout doucement, et si cet état de lan-

gueur ne s'arrête pas, je sais bien comment tout cela pourra finir. Je ne m'en afflige ni ne m'en effraye. Mon affaire est finie. J'ai planté des arbres, j'ai bâti une maison, j'ai fait bien d'autres sottises encore : n'est-il pas temps d'en finir ? »

L'homme qui écrivait ces phrases mélancoliques et fines avait été prince de l'Eglise, ambassadeur, plusieurs fois ministre, il était duc et pair de France ; il avait incarné la politique de trois ou quatre régimes successifs, il avait fortement contribué à remanier la carte de l'Europe. Il s'appelait Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, duc de Valençay, prince de Bénévent. M. Bernard de Lacombe qui a raconté les dernières années du grand diplomate et publié ces notes griffonnées pendant les années de retraite à Valençay, a tracé, d'une plume spirituelle et fine, un croquis de ce Talleyrand vieilli et déguisé en sage désabusé.

Le charmant vieillard ! Il n'interrompt ses promenades que pour causer par lettres avec ses vieux amis, en reçoit de temps en temps quelques-uns, voisine avec l'austère Royer-Collard, joue au whist avec sa nièce, Mme de Dino. Tout en lui n'est que bienveillance, sourire, résignation, respect des préjugés qu'il ne partage point. Tout n'est que bon ton et bonne compagnie.

N'est-ce pas là le splendide déclin d'un sage, d'un sage tout aimable et bienveillant jusqu'à la bonté ?

« Mais il faut toujours se méfier de l'impression que font les vieillards, comme dit Sainte-Beuve, surtout s'ils sont gens bien élevés et polis. En vieillissant, quand les passions sont amorties ou impuissantes, on redevient bon, ou on a l'air de l'être. On a même l'air de l'avoir toujours été. » Les jeunes gens les moins respectueux s'y laissent prendre. Mais comment s'est-on laissé prendre à la bonté, à la sagesse de Talleyrand? Talleyrand, mauvais prêtre, mauvais patriote, traître à tous les maîtres qui l'employèrent, à tous les régimes qu'il voulut servir, Talleyrand, le plus vénal des ministres et des ambassadeurs, « de la m... dans un bas de soie » comme lui dit un jour en plein visage, Napoléon justement irrité. La société s'y laissa prendre tout entière pourtant, ou feignit de s'y laisser prendre. Elle ne voulut pas se montrer plus sévère que le bon Dieu qui, par l'entremise de l'abbé Dupanloup, accepta sans faire difficulté, le repentir in-extremis de cet évêque marié. Le prince de Talleyrand, comme on disait hier, sut mourir en beauté.

Au vrai la société lui devait cette indulgence. Elle pouvait laisser aux simples, qui sont simplistes, aux purs, qui sont puristes, le soin de juger, avec la sévérité de l'honnête homme, ce maître diplomate qui fut un maître fourbe. Que n'avait-il pas fait pour elle et pour ce qui restait en France et en Europe de la civilisation polie? Si ce politique eut de

plus grands desseins que de conquérir des places et des pensions, des influences, et, les ayant conquises, de les conserver, ces desseins n'eurent d'autre objet que d'assurer le maintien et l'avenir, sans trop y croire, de cette haute culture européenne dont la France du XVIIIe siècle avait été l'institutrice.

Ces grands desseins, Talleyrand certes, n'eut garde de les formuler; il n'était guère homme de lettres et n'aimait pas beaucoup les écrits qui restent et compromettent. Mais à regarder sous un certain angle son action politique et diplomatique, on a vite fait de les découvrir, du moins dans la seconde partie de sa vie. Peut-être même les distinguerait-on, encore obscurs et mal définis, dès les débuts de sa carrière, merveilleusement diverse et mouvementée.

*
* *

« Qui n'a pas vécu en France dans les années qui précédèrent la Révolution, a-t-il écrit, ne saura jamais ce que c'est que le plaisir de vivre. » Et en effet nul ne goûta plus profondément peut-être que le galant abbé de Périgord le charme de l'ancienne société en ces dernières années du XVIIIe siècle qui sont mélancoliques et brillantes comme une fête qui doit mal finir. Au fond, outre les jeux de l'intrigue qui bien souvent s'y confondent, il n'aima jamais que les plaisirs du monde. Il était né en 1754 et il regretta toujour l'époque de sa jeunesse où l'on savait vivre.

C'était un produit de ce qu'on appelait de son temps la civilisation perfectionnée et le souci plus ou moins inconscient de maintenir dans le monde nouveau ce qui pouvait se maintenir de la civilisation perfectionnée paraît l'avoir gouverné dans les débuts.

Pourtant, par la part qu'il prit dans la constitution civile du clergé, par le rôle capital qu'il joua pendant la Constituante, n'a-t-il pas contribué à détruire cette ancienne société dont plus que tout autre, il avait goûté les charmes? Que c'est mal examiner la première partie de sa vie publique! On y voit apparaître avec une parfaite netteté les traits qui ont si vivement frappé un des premiers biographes de Talleyrand, Sir Henry Lytton Bulwer, « ce qu'il y avait de sérieux et de sensé dans cet homme du XVIIIe siècle sous l'apparente frivolité », le sens politique le plus fin et le plus sûr, et le souci, sinon l'amour passionné, du bien public.

Sur la qualité d'âme de Talleyrand, personne, pas même ses meilleurs amis ni ses plus obstinés défenseurs, ne s'est jamais trompé. « Comment ne pas l'aimer, disait son vieux complice, ce scapin de Montrond, il est si vicieux! » Sa vénalité ne fait aucun doute. Il est à peu près certain qu'il approuva, peut-être qu'il conseilla l'exécution du duc d'Enghien, dont il devait ensuite si obstinément rejeter la responsabilité sur Napoléon; sa vie est pleine de menues trahisons, de petites habiletés, où le prince apparaît

comme un valet fripon; nul ne fut moins honnête homme au sens ordinaire et vrai du mot et l'intérêt personnel, pour lui, passa toujours avant tous les autres. Mais ses intérêts sauvegardés, comme il a trop d'esprit pour avoir des rancunes et même pour avoir des passions, il n'est plus qu'un politique, et qu'est-ce qu'un politique qui ne cherche pas le bien public, ou ce qu'il croit être le bien public? Le plus vil, le plus vénal, une fois comblé par la fortune, veut remplir son office, ne fût-ce que par dilettantisme. Peut-être l'intérêt des nations est-il mieux livré aux mains d'un politique même vénal que d'un honnête homme qui poursuit sa chimère.

L'histoire de Talleyrand tendrait à le faire croire. Rien de plus raisonnable, de plus utile, de plus sage, que tous ses actes politiques durant la Constituante. Son rapport sur l'instruction est le premier plan d'ensemble d'un enseignement sécularisé; sa proposition sur les poids et mesures prépare l'œuvre de la Convention. Dans presque toutes les questions qu'il étudie, il voit clair, et tout en servant la Révolution tâche à conserver ce qu'on pouvait conserver de l'ancien régime. Mais à partir de 1792, les politiques n'ont plus que faire en France. Le peuple et ses passions occupent toute la scène : Talleyrand s'éclipse, songe à lui, tire son épingle du jeu. Ce sont des heures troubles. Sa mission à Londres est sans dignité et même sans habileté; pendant son séjour en Amérique

il fait des affaires, de l'agiotage. Durant le Directoire, il cherche encore sa voie, tâche à satisfaire son ambition, sa soif de richesses. Ayant deviné Napoléon des premiers, il est des premiers à chercher à lui plaire. Ses premières lettres, ses premières flatteries sont des chefs-d'œuvre de finesse, de mesure et de psychologie; si malgré les heurts nécessaires de deux caractères très différents, il devait si longtemps conserver son influence sur Napoléon, c'est que dès le premier jour il le connut merveilleusement.

*
* *

Pourtant d'abord il semble ébloui par le grand homme. Celui-ci n'a-t-il pas rétabli l'ordre en France, n'est-il pas le restaurateur de la société polie, ne va-t-il pas réaliser le rêve de Rivarol : une Europe française? Vaine apparence: malgré son désir, malgré sa cour brillante, ses princes, ses rois vassaux, ses chambellans et ses maréchaux, Napoléon n'échappe pas à la fatalité de ses origines : il est l'homme de la Révolution, l'homme du peuple en armes; il est l'incarnation de ce magnifique impérialisme populaire qu'est l'impérialisme français. Or, la société polie, la civilisation perfectionnée, l'esprit européen sont à l'opposé de l'impérialisme. L'esprit européen, c'est un équilibre. Peut-être même pourrait-on dire que l'humeur conquérante des Français n'a pas d'adversaire plus décidé que l'esprit européen né de l'esprit

français. Ce qui, de l'esprit français, a passé dans l'esprit européen, c'est son humanisme, ou même son humanitarisme, c'est sa curiosité insatiable, son désintéressement intellectuel, son culte de l'intelligence, son élégance et sa distinction. Mais à ces vertus extérieures de l'esprit français, s'opposent en France même, certaines qualités intérieures, irréductibles et inassimilables aux étrangers, nuances particulières du sens religieux et de l'humeur dominatrice, mélange inimitable de mysticisme national et d'insouciance chevaleresque. Car il y a toujours quelque chose de religieux dans les « tumultes » français : c'est le seul peuple qui, aux heures de détresse, ait cru pouvoir compter sur le miracle; c'est le seul peuple qui ait dans son histoire, une Jeanne d'Arc, un Napoléon. Mais quand une de ces fièvres nationales saisit la France, c'est qu'elle a oublié cette élégance d'esprit, cette intelligence désintéressée, ce dilettantisme que l'Europe reçoit d'elle et qu'elle aime en elle. Elle a oublié tout cela ou elle paraît l'oublier — car, n'ayez crainte, le danger passé, elle retombe bien vite à ses vieux et charmants péchés — elle paraît l'oublier parce qu'un obscur instinct l'a averti que l'oubli de tout cela était nécessaire à sa sûreté.

Mais où la nécessité de sa fierté finit-elle? Où commence son humeur dominatrice? L'Europe a trop de fois appris ce que peut lui coûter la force expansive d'un tumulte français pour qu'à chacune de ces

fièvres, elle ne se mette pas à trembler pour son repos, et du jour où cette crainte la prend, elle s'arrache du mieux qu'elle peut à la séduction de l'esprit français.

Talleyrand fut peut-être le premier à comprendre cette antinomie entre l'hégémonie intellectuelle de la France, et son goût des conquêtes. Ministre, ambassadeur français, il défendit l'Europe contre son propre pays. Fut-ce une trahison? Il a toujours prétendu qu'en trahissant Napoléon, il servait à la fois l'intérêt supérieur de la France et l'intérêt de l'Europe, et quelque louches que furent ses intrigues, sa thèse n'est pas insoutenable.

Qu'il ait trahi Napoléon à Erfurt, cela n'est pas contesté, et ne peut se contester. L'Empereur arrivait au devant d'Alexandre de Russie avec de grands desseins : le partage de l'empire turc, cette marche vers l'Orient qui l'avait toujours tenté. C'était l'Empire et l'Europe engagés dans de nouvelles aventures et Talleyrand, qui avait vu que la France commençait à se lasser de la guerre et des conquêtes, avait mille fois raison tant au point de vue national qu'au point de vue européen de vouloir arrêter l'essor du rêve impérial. Mais l'issue de l'aventure sembla montrer qu'on ne réalise pas de grands desseins quand on n'y met pas du désintéressement, de la générosité, un peu d'idéalisme. Le tzar, fort refroidi depuis Tilsitt, mais imaginatif, impressionnable au possible,

pouvait se laisser reprendre à la séduction que Napoléon avait exercée sur lui. L'Empereur n'avait rien négligé pour l'éblouir. Toutes les grâces, toutes les magnificences de la France, de l'ancienne aussi bien que de la nouvelle, avaient été mobilisées. On avait pris garde qu'autour de la personne impériale les plus beaux noms figurassent, avec ceux en qui s'incarnait la grandeur aventurière du régime nouveau. C'est alors que Talleyrand court au devant du Tsar et lui dit : « Sire, que venez-vous faire ici? C'est à vous de sauver l'Europe et vous n'y parviendrez qu'en tenant tête à Napoléon. Le peuple français est civilisé, son souverain ne l'est pas. Le souverain de Russie est civilisé et son peuple ne l'est pas. C'est donc au souverain de Russie d'être l'allié du peuple français. »

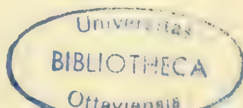
On ne pouvait être plus net et il faut avouer que Talleyrand, en faveur de ce qu'il considérait comme le bien de l'Europe et le bien de la France, s'aventurait gravement. Il se confiait à l'homme dont il avait dû deviner la duplicité. Quelle partie il est vrai ne lui offrait-il pas? Grâce à lui, Alexandre avait désormais à choisir entre la politique orientale de Napoléon qui pouvait le servir mais le gêner aussi, et celle de ses ministres qui, au nom de la nation française, lui offraient un profitable rôle d'arbitre entre la France, l'Europe et le conquérant trahi par son entourage. Sacrifier l'Autriche ou tout au moins

la menacer pour ouvrir à Napoléon le chemin de l'Orient ; s'allier aux Habsbourg et à Talleyrand pour le lui fermer : entre les deux diplomaties françaises, qui le sollicitèrent à Erfurt, le Tsar avait un rôle admirable à jouer, et il le joua supérieurement.

On sait par quels atermoiements il répondit aux avances de Napoléon et les avantages positifs qu'il obtint en échange de vagues promesses. Il fit ainsi de l'excellente politique russe. Fit-il la politique européenne que Talleyrand lui soufflait ? Peut-être le crut-il ? Quant à ce dernier, s'il se prépare alors au grand rôle européen qu'il allait jouer quelques années plus tard, il semble du moins qu'il ait desservi la France plutôt qu'il ne l'ait servie.

A-t-il procuré à la nation dont il contrefit la voix devant l'étranger ce bienfait de la paix qu'elle eût en effet apprécié ? Quelques mois après Erfurt, à la guerre difficile que le réveil de la nation espagnole et les menaces des Anglais obligèrent la France à soutenir, s'ajouta le conflit entre Napoléon, l'Autriche et la Turquie qui faillit être le signal d'une grande prise d'armes des nations européennes. « Cette lutte, dit un des plus savants historiens de la diplomatie française (1), ruineuse pour la France, dangereuse par la diversion qu'elle procura aux

(1) *Manuel historique de politique étrangère*, par E. Bourgeois.



Anglais et les excès où elle entraîna Napoléon, c'est Talleyrand qui la provoqua. Ses confidences perfides au cabinet autrichien, avant et après Erfurt, l'illusion qu'elles donnèrent à Metternich et à François II d'une revanche facile avec le concours de la Russie, des nations européennes et des Français eux-mêmes, déterminèrent l'Autriche à combattre Napoléon une quatrième fois. Talleyrand s'en allait, répétant aux étrangers que la cause de la France n'était plus celle de Napoléon : elle n'en fit pas moins les frais, jusqu'à la catastrophe finale, de cette guerre et de toutes celles plus redoutables encore, qui en sortirent fatalement. »

Rien, assurément, ne montre mieux que l'histoire de cette intrigue, le danger des subtilités politiques excessives. Il est évident que l'ambition de Talleyrand fit plus de mal à la France que sa clairvoyance ne lui rendit de service. Mais, il n'en est pas moins vrai qu'en opposant aux ambitions de Napoléon les traditions de Vergennes, il inaugurait, alors dans une certaine mesure une politique nationale. Quand il lui arriva de donner à Napoléon de timides conseils de sagesse pacifique, Napoléon pouvait bien lui dire : « Il n'est pas question de cela. » La réponse qu'il fait dans ses mémoires est assez topique :

« Ce qui est, dit-il, est presque toujours fort peu de chose, toutes les fois que l'on ne pense pas que ce qui est, produit ce qui sera. Dans les affaires de

ce monde, il ne faut pas s'arrêter seulement au moment présent. On accepte le pouvoir, non pour servir des hommes ou des choses qui plaisent, mais pour les faire servir au profit de l'avenir. »

L'avenir! Quel avenir? Non pas assurément, — toute l'histoire de Talleyrand le démontre — l'avenir de l'impérialisme français qui s'incarnait en Napoléon et que Talleyrand avait le tort de séparer complètement de la France, mais l'avenir d'un certain internationalisme français, qui était pour lui l'esprit européen.

*
* *

En 1814, du moins, ce souci européen de Talleyrand servit la France. Quelle petite mine il faisait, les premiers jours, à Vienne, dans son hôtel délaissé, représentant modeste d'une grande puissance résignée! Mais bientôt, entre ces affamés de conquête, les représentants de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse, comme il sait confondre l'intérêt de la France et celui des petites puissances sacrifiées — l'intérêt de la France et l'intérêt de l'Europe! — Comme il parle de la légitimité, masque du droit des peuples! De quel air il répond à Humboldt, l'envoyé de la Prusse, disant : « Que fait ici le droit public? » — « Il fait que vous y êtes! » Utile rappel à ce vainqueur des souvenirs d'Iéna et de Tilsitt. En somme, c'est lui, le vrai triomphateur du Congrès : c'est lui... et l'esprit européen.

Mais c'est dans la dernière œuvre diplomatique de Talleyrand : la conférence de Londres et l'indépendance de la Belgique, que son système précisé en prenant de l'âge apparaît le plus nettement. Il ne se souciait des Belges en aucune manière, cela va de soi. Il ne les connaissait pas et son premier mouvement en apprenant la révolution de Bruxelles dut être de colère contre ce petit peuple dont les exigences et les ambitions menaçaient la paix de l'Europe. Mais il avait toujours été de ces hommes qui ne s'insurgent jamais contre le fait accompli, il avait toujours déployé à un haut degré, « le génie propre à se faire honneur de la nécessité », qui est une des qualités les plus indispensables à un ministre, selon le cardinal de Retz, lequel s'y connaissait. D'autre part la Révolution belge était née du même état d'esprit qui avait provoqué à Paris la Révolution de juillet génératrice de cette monarchie constitutionnelle dont le prince de Bénévent était le serviteur enfin sincèrement dévoué. Elle était aussi une insurrection contre le traité de Vienne et les violations de ce droit des peuples dont il s'était fait le champion. Il finit donc par regarder le mouvement patriotique belge avec une certaine bienveillance. Mais ne voilà-t-il pas qu'un grand nombre de patriotes belges réclament l'annexion de leur pays à la France, répondant ainsi aux vœux des patriotes, des impérialistes français pour qui la Belgique était une partie de la France républicaine. Toute la jeu-

nesse, alors, tout le parti populaire acclament les insurgés belges et exige que, les secourant, on les fasse rentrer dans la « grande famille française ».

C'était là un rêve traditionnel de l'impérialisme français. Mais il est évident qu'aucune des grandes puissances signataires du traité de Vienne, n'eut voulu consentir à cette annexion. Elles avaient déjà vu d'un fort mauvais œil une partie de leur œuvre détruite par la séparation de la Belgique et de la Hollande, et le vœu formel de la Prusse du moins, eût été que l'Europe aidât le roi Guillaume à rentrer en maître à Bruxelles. Cette solution, sans doute, n'eut pas été plus désagréable qu'une autre à Talleyrand pourvu que la paix européenne ne fût pas rompue, et que la nouvelle dynastie dont il s'était fait le serviteur n'eût pas à souffrir d'un conflit international où sa fortune eût pu sombrer. Mais cette politique réactionnaire, la France de 1830 ne l'eût point soufferte : le peuple, la jeune bourgeoisie, qui avaient fait les journées de juillet, voyaient dans les patriotes belges des frères qui, comme eux, avaient obéi à « l'appel de la liberté », qui, comme eux, retrouvaient dans la haine de la Sainte-Alliance, l'idéal de 1792 : « l'émancipation des peuples et la chute des tyrans ».

De cette double nécessité : contenter le parti français de la propagande démocratique, qu'on ne pouvait heurter de front, — puisque, somme toute, Louis-Philippe lui devait la couronne, — et ménager les puissances, naquit la Belgique indépendante et neutre.

Cette idée ne rencontra pas tout d'abord en Belgique même l'accueil qu'on aurait pu attendre, puisque le Congrès, en élisant le duc de Nemours comme roi affirma son désir de placer le pays dans la dépendance de la France. Mais la sagesse de Talleyrand, de Louis-Philippe et de quelques Belges éclairés finit par l'emporter, et cette fois l'événement prouva que le vieil homme d'Etat avait vu clair. Cette œuvre de paix, œuvre modeste, devait assurer le repos et le bonheur d'un peuple de l'Europe.

Talleyrand put mourir tranquille, la maison qu'il avait bâtie semblait aussi solide que peut l'être une maison bâtie par les hommes; la société européenne paraissait reconstituée. Mais il n'avait pas confiance. « Que deviendra le monde? écrivait-il, je n'en sais rien. Ce que je vois, c'est que rien n'est remplacé. Ce qui finit, finit tout à fait. On ne voit clairement que ce qu'on a perdu. » Et en effet, la société européenne qu'il avait aimée ne s'est pas retrouvée. Elle semble de plus en plus lointaine.

Chateaubriand

Ce n'est pas sans raison que notre époque, d'autant plus curieuse du passé qu'elle est plus anxieuse de l'avenir, s'intéresse particulièrement aux premières années du XIX[e] siècle. Plein de trouble, d'inquiétudes, de regrets et d'espoir, c'est un âge climatérique dans l'histoire des idées. Jamais l'Europe ne sembla plus près d'échapper à l'hégémonie spirituelle de la France qu'elle avait jusque là acceptée. Il fallut le génie inconscient ou divinatoire de quelques grands Français pour entraîner le funeste effort d'émancipation. Chateaubriand est de ceux-là.

L'Europe avait subi l'hégémonie du génie français, parce que le génie français lui avait appris ce qui est noble, ce qui est élégant, ce qui est civilisé. Or, la France de la Révolution, la France nouvelle, avait renié bruyamment ce qui est noble, ce qui est élégant; elle semblait confondre la civilisation avec une sorte de barbarie égalitaire; elle jetait sa couronne : n'était-ce pas à l'Europe, encore à demi-féodale, à la ramasser? Le mérite de Chateaubriand fut de s'en saisir à temps, d'en orner à nouveau le front de sa patrie et de montrer que la nouvelle France ne pou-

vait pas renier l'ancienne. Peut-être se montra-t-il ainsi aussi bon Européen que bon Français.

On a fait de ce grand homme multiple et singulier le type caractéristique du désordre romantique; et certes, il en fut imprégné, et certes, il le répandit. Mais comme on le réduit à ne voir que cela dans son œuvre! Il est le trait d'union entre deux époques, entre deux Frances. Il les enferme toutes deux dans sa puissante nature; cet individualiste forcené, ce rêveur, cet éternel insatisfait qui, mieux encore que Rousseau peut-être, a donné leurs principaux thèmes à nos inquiétudes modernes, a le réalisme des grandes races : il aime, il connaît la politique, il comprend le commerce, les finances, la diplomatie, il sait ce que valent les hommes, et il est propre à toutes les grandes affaires. « Le caractère de sa conversation, dit Sainte-Beuve, était le bon sens », et on le voit très bien à une autre époque passant de la guerre à l'administration, de la diplomatie aux bâtiments, comme ces grands serviteurs de la monarchie française qui, appartenant à une race politique, étaient habiles à toutes les variétés de la politique. Chateaubriand romantique! Evidemment, mais qui ne voit ce qu'il y a dans son esprit de fermement classique? nul mieux que lui ne justifie les paroles que Moréas, à son lit de mort, disait à Maurice Barrès : « Il n'y a pas de classiques et de romantiques : c'est des bêtises.

Je regrette de n'être pas mieux portant pour t'expliquer. » Barrès, rapportant le propos, ajoute : « Nous ne saurons jamais quels arguments se réservait de me donner Moréas. Je crois qu'un sentiment dit romantique, s'il est mené à un degré supérieur de culture, prend un caractère classique. »

C'est l'impression ample et forte que donne l'œuvre de Chateaubriand : romantique et classique, inquiet, mais fermement assis sur sa destinée, pénétré de la vanité des devoirs, mais résolu à les accomplir, Français de la qualité la plus fine et la plus forte, mais Européen, presque cosmopolite ; héritier à la fois de Rousseau et de Rivarol, émigré, soldat, diplomate, il devait collaborer puissamment à la formation de ce nouvel esprit européen qui prit naissance au lendemain de la Révolution et qui gouverne encore aujourd'hui les milieux les plus cultivés de notre vieux monde. Il règne dans ce demi-jour dont était baignée l'Europe, suivant Nietzsche, « lorsqu'elle avait rêvé avec Rousseau, lorsqu'elle avait dansé autour de l'arbre de la Liberté, lorsqu'enfin elle s'était presque mise à genoux aux pieds de Napoléon. » Il règne dans cette espèce de préromantisme à la fois douloureux et gonflé d'espoirs qui est le sentiment dominant dans les premières années du XIXe siècle toutes trempées de sentimentalité allemande ; il y règne, mais il y apporte l'élément français.

Remarquez comme à côté de lui ils ont l'air suisse,

Mme de Stael et Benjamin Constant, muse et héros de cette même Europe préromantique. Il est romantique le grand vicomte! Oui, mais à talon rouge. Il ne croit plus à l'aristocratie, ni à la monarchie; mais il sait ce que valaient l'aristocratie et la monarchie françaises au temps de leur splendeur, et, dans son pessimisme, il y a toujours la fière honnêteté d'un La Rochefoucauld. Il est bien de l'Europe nouvelle, parce qu'il a trop de bon sens pour ne pas savoir que le passé ne se refait pas; mais il n'a pas oublié l'ancienne Europe, l'Europe où dominait la civilisation française, et il apporte à la nouvelle Europe quelques-unes des vertus et des grâces de la vieille civilisation française.

C'est là un immense service qu'il a rendu, non seulement à la culture française, mais aussi à la culture européenne, car il n'y avait alors aucune nation capable de reprendre l'hégémonie spirituelle de la France contre laquelle l'Europe semblait vouloir s'insurger. Après 1815, les Cosaques et les Kaiserlicks songent bien un moment à refaire l'ancien régime et lui imprimer la marque de leur esprit féodal, mais ils sentent bien ce que cette restauration a d'éphémère. Peut-être, parfois, le sentent-ils mieux que certains Français. Car ce n'est que depuis peu que l'on a distingué ce qu'il y a d'anti-français dans le premier romantisme. Les émigrés qui en sont imprégnés sont tous engoués de l'Allemagne, de la

vertueuse, de le douce, de la rêveuse Allemagne. Oh la profondeur et la douceur des brumes germaniques! Oh les forêts, les rochers, les burgs, les lieds! C'est à ce moment que l'on a commencé à opposer la pureté allemande au dévergondage français, et ce sont des Français qui ont inventé le parallèle. Mais Gœthe, le grand Allemand, savait à quoi s'en tenir. « Il se passera encore bien des années et des générations, disait-il, avant que nous autres, Allemands, nous puissions oublier le temps où nous avons été des Barbares. »

Il fallait donc que cette Europe nouvelle reprît l'accent français ou qu'elle n'eût pas d'accent du tout. Châteaubriand le lui donna. Il montra, mieux que par les théories, par l'exemple et par le ton, que c'est la France qui a déterminé pour jamais ce qui est noble, et qu'une civilisation aristocratique ne peut être que française. Il montra que, seul, l'esprit français est assez universel, assez humain pour se superposer à l'esprit national et pour servir d'expression à l'élite européenne. Il apprit aux siens autant qu'aux étrangers que la France nouvelle n'avait aucune raison d'abdiquer l'hégémonie mentale exercée par la vieille France. C'est pourquoi il doit être rangé malgré tout parmi ces grandes figures françaises qu'on respecte par-delà la plus subtile analyse.

Stendhal

A l'autre pôle de la littérature, un écrivain très différent rendit à l'esprit français et à l'esprit européen le même service que Chateaubriand : c'est Stendhal. Rien de plus opposé, de plus contradictoire, en apparence, que ces deux hommes et ces deux œuvres. Chateaubriand ne détestait pas Stendhal parce qu'il l'ignorait; mais Stendhal ne pouvait souffrir ce qu'il appelait l'emphase de l'auteur d'*Atala*. Toute la pompe verbale, tout ce qu'il y a de décoratif et d'un peu solennel dans le style de Chateaubriand devait exaspérer un écrivain passionné de ce qui est précis et naturel. Mais le rôle qu'ils ont joué à leur insu les rapproche; tous deux ont apporté, dans l'esprit nouveau, ce qui, dans l'esprit de l'ancienne France, était assimilable à l'esprit nouveau. Tous deux sont de bons Européens, parce que, dans l'Europe inquiète et divisée du XIXe siècle, ils représentent certains aspects essentiels de l'ancienne Europe française. L'un, l'humeur aventureuse et passionnée de l'antique noblesse, de cette noblesse ingouvernable, mais si fine et si fière, qui avait fait la Ligue et la Fronde; l'autre, l'esprit libre,

précis et hardi, l'âpre curiosité psychologique du XVIIIe siècle littéraire et bourgeois. Tous deux, d'ailleurs, avaient, dans l'âme, ce mélange de réalisme et d'espagnolisme, de passion et de raison qui constitue certains aspects essentiels et permanents du caractère français.

*
* *

Oui, l'auteur de *Racine et Shakespeare,* ce railleur impitoyable de tous les défauts français est, par son esprit, un homme du XVIIIe siècle; par sa façon de sentir, un homme de l'ancienne France. Rien de plus français que cet inventeur du cosmopolitisme, que ce renégat de la patrie, qui fit inscrire sur sa tombe : « Arrigo Beyle, Milanese. »

Il était né et il avait grandi, d'ailleurs, dans le milieu le plus traditionaliste, dans la grande bourgeoisie de province, et, si révolté qu'il soit contre le monde de son enfance, il lui devait beaucoup plus qu'il ne pensait. Dans cette volonté de voir clair en l'homme et de ne jamais se laisser abuser par les grands mots, qui domine toute son œuvre, il entre un peu de cette finesse dauphinoise qu'il reproche si âprement aux siens. Au reste, au travers des éclats de sa colère et de sa haine rétrospectives qui faussent un peu les traits, il est difficile de voir un tableau plus vivant de la vie d'une famille bour-

geoise à la fin du XVIII[e] siècle que dans *La Vie de Henri Brulard,* ce fragment d'autobiographie sans apprêts qu'il écrivit pour lui-même, quand il eut cinquante ans.

La famille de Beyle était une des premières familles bourgeoises de Grenoble. Son père, Chérubin Beyle, était un avocat estimé. Tel que nous le voyons au travers des récits de son fils, et en tenant compte de ses injustices d'enfant grondé, ce devait être un homme sec, étroit, positif, comme il y en avait dans la vieille bourgeoisie provinciale d'origine paysanne. Désemparé par la perte de sa femme qui mourut quand le jeune Henri avait sept ans, il était tombé dans la dévotion, à ce point qu'il fut assez sérieusement inquiété pendant la Terreur. Il ne voyait dans le monde que la considération, la religion et l'intérêt. Aussi ne comprit-il jamais rien à son fils.

La famille maternelle de l'écrivain était infiniment plus intéressante. Beyle avait gardé de sa mère une vision éblouie : il prétend qu'il était amoureux d'elle, soulignant ainsi un peu brutalement ce qu'il y a de physique dans certaines liaisons sentimentales. Son grand-père, Henri Gagnon, était le médecin le plus réputé de la ville. Le portrait qu'il nous en fait est charmant. C'était un homme du XVIII[e] siècle, dévot de Voltaire, poli, galant, mais d'un caractère faible. Il avait horreur des scènes, à ce point qu'il

8

craignait sa fille, Séraphie, l'odieuse tante Séraphie, que Beyle nous représente comme une sorte de harpie. Ce petit cercle de famille était complété par la tante Elisabeth Gagnon, sœur du docteur Gagnon, caractère élevé et « espagnol », dit l'écrivain, qui insiste, avec raison, sur cet espagnolisme, c'est-à-dire ce goût du style, de la tenue, cette fierté morale dont il avait hérité et qui le rendit merveilleusement impropre à l'intrigue. Cette tante Elisabeth, c'était la parente révérée à qui l'on cachait les petitesses de la vie quotidienne et qui ne voulait rien en connaître. Son abstention volontaire et la faiblesse du docteur Gagnon faisaient que la maison était en réalité gouvernée par Séraphie et par Chérubin Beyle, qui s'entendaient merveilleusement pour tyranniser le petit garçon.

En réalité, et Stendhal le reconnaît quand il ne cède pas à sa passion, le père et la tante, en gourmandant cet écolier indiscipliné et renfermé croyaient travailler à son avenir : ils voulaient le former « pour l'honneur du nom ». Au propre, il y eut toujours entre cet enfant imaginatif et sensible, intelligent et peu porté au respect, et ce père bigot et positif un malentendu auquel la mort même n'a pas mis fin.

L'affreuse enfance, où le petit Beyle n'apprit qu'à vivre en lui-même et qu'à haïr! Mais n'est-ce pas à ces journées de rage froide où il dévorait ses

humiliations, où il enviait d'une de ces envies effrénées d'enfant, la liberté des petits polissons qu'il voyait jouer sur la place Grenette, que nous devons cette pénétration psychologique, ce goût de la vie intérieure, si rare chez un homme peu porté au mysticisme spiritualiste?

Car ce qui fait peut-être la nouveauté de l'œuvre de Stendhal, c'est qu'il applique la netteté d'intelligence, la sécheresse, les méthodes d'un disciple de Cabanis à l'exploration d'un domaine où, seuls, des esprits religieux avaient pénétré jusque-là. L'affreuse enfance! Mais comme elle ressemble à celle du petit René de Chateaubriand, dans le sombre hôtel de Saint-Malo ou dans la tour glacée du château de Combourg. Ils les racontent bien différemment, mais les rêves de ces deux révoltés devaient se rejoindre. Car tous deux sont des révoltés en qui le monde nouveau tressaille à leur insu; tous deux portent dans leur cœur insatisfait l'inquiétude de demain et le dégoût d'hier. Mais tous deux transportent, dans la jeune lumière d'une société renouvelée, quelques-uns des trésors les plus précieux de l'héritage dilapidé.

*
* *

Au propre, Stendhal, c'est un Européen du XVIIIe siècle, un prince de Ligne bourgeois. Voyez de quel

air il parcourt *son* Europe, à la chasse de *son* plaisir ! A Paris, lors de son premier séjour à Paris, tandis qu'au ministère, il grossoye sous l'œil sévère de Pierre Daru, ce n'est qu'un adolescent timide et désemparé ; dans la loge de la belle Clotilde, l'actrice de l'Opéra, où le mène Martial Daru, ce n'est qu'un petit provincial ébloui — Paris, le Paris trouble et divers de 1800, ne se donnait pas d'un seul coup, même à un Stendhal. Mais, dès son arrivée à Milan, avec l'armée d'Italie, il se reconnaît lui-même, il sent où sera son chemin. Partout, d'Allemagne en Russie, de Russie à Paris, de Paris à Rome, de Rome à Londres, il va, flâneur allègre, avec cette vive allure des Français du XVIIIe siècle, qui étaient partout chez eux. Il rêve d'une Cosmopolis à venir, où la vanité française et cette humeur sociable dans laquelle il est un peu prompt à ne voir qu'hypocrisie, seraient corrigées par la passion italienne, par le flegme et la volonté britanniques (il ne parle pas de la profondeur allemande); mais il faudrait qu'on y parlât le français. Cette Cosmopolis, il faudrait qu'il y rencontrât Grimm et le prince de Ligne, lord Chesterfield et la comtesse d'Albany; cette Cosmopolis où il serait heureux, c'est un de ces salons de Paris où, vers 1780, tous les étrangers venaient se déprovincialiser, et c'est l'esprit d'un de ces salons qu'il apporte au XIXe siècle, non dans son faux brillant et sa frivolité superfi-

cielle, mais dans sa profondeur humaine, dans sa fine et mâle énergie. Que ne doit-il pas à Laclos, à Chamfort, à Voltaire, à tous ces bons connaisseurs d'hommes, qui cachaient si bien, sous le masque de la légèreté, le regard dur et sévère du psychologue? Voilà l'acquis psychologique qu'il apporte à ce monde européen, tout imprégné de sentimentalité allemande, et où les premiers romantiques mettent leur orgueil à larmoyer en mesure. Certes, son œuvre fut d'abord noyée sous ce torrent de bons sentiments qui avait envahi la littérature française; mais le jour où, enfin, les larmes furent taries, avec quel bonheur on la retrouva?

D'abord, semble-t-il, on se rendit pas très bien compte de ce qui faisait son inestimable valeur : ce ne fut que lentement et peu à peu que Stendhal s'imposa. On le considéra longtemps comme une sorte de monstre littéraire, amusant, agaçant, curieux, ingénieux, mais trop imparfait pour prendre rang dans le Panthéon officiel des gloires françaises. On le tint pour un de ces écrivains pour gens de lettres qui sèment des idées et des sensations, mais se montrent incapables de les mettre en valeur. Mais à mesure qu'on apprit à le mieux connaître, on comprit qu'avec lui la littérature française retrouvait quelques-unes des qualités inimitables, essentielles, qui la rendent indispensable à l'esprit européen : l'amour passionné de la vérité psychologique, le goût

de la clarté et de la sincérité dans les sentiments, et pourtant le style dans les sentiments, le naturel dans l'expression, enfin cet extraordinaire mélange d'esprit de géométrie et d'esprit de finesse, de bon sens populaire et de noblesse, de sociabilité et de pénétration à quoi l'on doit cette incomparable lignée de moralistes qui va de La Rochefoucauld et de Vauvenargues à Chamfort et à Laclos. Et le plus remarquable, c'est que les étrangers ne furent pas les derniers à sentir ce qu'il y a de précieux dans Stendhal et parmi les étrangers précisément ceux qui eurent l'obsession de l'esprit européen : Gœthe qui fut un de ses premiers lecteurs attentifs et Nietzsche, qui ne cesse de reconnaître ce qu'il lui doit. En ce Français si français, ils avaient reconnu un maître, un frère.

Maurice Barrès

La fortune des livres et des auteurs est imprévue. S'il est une œuvre qui semble s'adresser exclusivement à des intelligences françaises, et même à un petit nombre d'intelligences françaises, c'est bien celle de Maurice Barrès. Il écrivit d'abord pour ses compagnons, pour les amis de son âge, pour ses frères cadets : « Je crois causer ici avec quelques milliers de fidèles lecteurs », dit-il dans une préface. Puis c'est à sa nation qu'il s'adressa ; ce sont des électuaires, des toniques nationaux qu'il proposa, et nulle musique n'est plus exclusivement nationale que celle de ses livres où la rêverie romantique rejoint l'ordre classique. Mais, peut-être pour cette raison même, — l'Europe a toujours besoin d'une musique française — ses phrases et ses pensées ont résonné au-delà des frontières de la France, même avant que toute la France en eût compris la valeur, et ce nationaliste collabore à la constitution d'une forme nouvelle de l'esprit européen. Rien ne montre mieux à quel point l'hégémonie française est nécessaire à l'Esprit européen.

*
* *

Au premier abord, l'influence de Maurice Barrès hors de France paraît assez restreinte.

De certaines raisons, parmi lesquelles il ne faut pas oublier une sorte de rudesse barbare qui parut réconfortante à nos lassitudes, ont fait qu'un Nietzsche fut goûté de tout le public européen dès que la traduction d'Henry Albert l'eut fait connaître au public français; les nuances de Barrès, ce mélange singulier d'ardeur et de dédain, de conviction et de scepticisme, de foi et de clairvoyance, sont plus difficiles à connaître et à aimer pour des hommes qui n'ont pas subi la longue culture moraliste que la France ne s'épargna pas.

Aussi, l'étranger n'a-t-il d'abord vu dans ces livres que des singularités assez froides. Il ne partageait ni les passions ni les inquiétudes qui les avaient inspirés. Et à mesure que la doctrine individualiste de l'inventeur du « culte de moi » se transformait en un solide déterminisme français, l' « Elite cosmopolite » s'éloignait davantage d'un esprit que les préoccupations d'une politique agressive semblaient absorber.

D'ailleurs, l'influence française en Europe paraît au premier abord encore liée à la propagande des idées radicales. La victoire des « partis de gauche », l'évolution rapide de la politique démocratique ont fait qu'au-delà des frontières, les idées françaises sont de plus en plus, aux yeux du grand nombre, les idées de la Révolution. Comment ces Belges, ces

Suisses, ces Italiens, ces Espagnols, voire même ces Allemands, qui rêvent d'appliquer chez eux le programme politique d'un Clémenceau, auraient-ils pu goûter l'œuvre et l'action d'un Barrès : l'adversaire? Mais à côté de ce public, qui ne peut séparer la « France des Idées » de la « France de la politique », il en est un autre, plus curieux de littérature que de politique et de pensée que de phrases : le public de l'esprit. C'est lui que l'influence de Barrès a pénétré lentement.

Au commencement du XIXe siècle, l'esprit allemand, la « profondeur allemande » parut le dominer avec Gœthe, avec Hegel, avec Schopenhauer, avec Heine, mais depuis que le rude réalisme de Bismarck — hobereau prussien qui, de toutes les forces de son instinct et de son nationalisme, détesta cet esprit rhénan et méditerranéen — a imposé à la vieille Allemagne les charges et les bénéfices de l'impérialisme économique et de la grande politique militaire, le divorce s'est accompli, et le rôle de la pensée allemande est de moins en moins grand dans la haute culture cosmopolite. Si l'on y donne encore à Nietzsche une certaine importance, c'est qu'il apparaît comme une protestation germanique contre la nouvelle Allemagne. Au reste, ce « bon Européen », comme il voulait qu'on l'appelât, ne reconnaissait-il pas, en 1885 déjà, « que la France est le siège de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée

de l'Europe? » Et il ajoutait : « Mais il faut savoir découvrir cette France du goût. Ceux qui en font partie se tiennent bien cachés : — ils sont peut-être en petit nombre, ces dépositaires du goût; ce sont peut-être des hommes dont les jambes ne sont pas des plus solides, en partie des fatalistes, des mélancoliques, des malades, en partie des efféminés et des artificiels, de ceux qui ont l'amour-propre de se cacher. Une chose leur est commune à tous : ils se bouchent les oreilles devant la bêtise effrénée et la gueule bruyante du bourgeois démocratique... Ces hommes de goût ont encore autre chose qui leur est propre : la volonté de se défendre contre la germanisation de l'esprit — et une impossibilité plus grande encore d'y réussir. Peut-être, dans cette France de l'esprit, qui est aussi la France du pessimisme, Schopenhauer est-il maintenant déjà plus chez lui et plus à son aise qu'il ne l'a jamais été en Allemagne, pour ne point parler d'Henri Heine, qui a déjà passé dans le sang des lyriques parisiens les plus fins et les plus précieux, ou de Hegel, qui, par Taine, c'est-à-dire par le premier historien vivant, exerce une influence presque tyrannique. »

Prophétiques paroles! Se défendre contre la germanisation, cela fut tout le travail de l'esprit français en ces dernières années. Mais n'en déplaise à Nietzsche, cette défense n'a pas été vaine, et tout en se protégeant soi-même, l'intelligence française

qui, par sa jeune école philosophique, par le néo-classicisme de ses dernières formules artistiques, revient à ses traditions, a su défendre aussi l'âme européenne contre le réalisme sec, l'esprit économique et le verbalisme scientifique de la nouvelle Allemagne. Il a su combattre avec avantage contre le péril pangermaniste qui menaçait l'Europe mentale comme l'Europe politique.

Aussi bien, si dans cette France du goût, dans cette France de l'esprit, il y a des hommes « dont les jambes ne sont pas des plus solides », des « fatalistes », des « mélancoliques », des « malades », des « efféminés » et des « artificiels » elle n'en plaît que davantage à ces Européens, ornés de tous les traits caractéristiques que le poète du surhumain reconnaissait au décadent supérieur (le pessimisme, la lassitude, la curiosité inquiète et vaste, le désir du sommeil et l'attraction de la mort, le mépris et la préoccupation constante de la sensualité) elle n'en paraît que plus aimable à ces cosmopolites errants qui se sont assimilé la beauté de tous les paysages et les pensées de toutes les littératures, à ces dilettantes enfin, pour qui la vie n'est supportable qu'à la condition qu'elle soit ornée de toutes les émotions que peut emmagasiner un cœur humain. Ah! que l'on aima Bérénice dans les salons préraphaélites, où vers 1892 on associait dans un même culte esthétique Burne Jones, Verlaine et Maeterlinck! Mais dans

le même temps que ces âmes compliquées, précieuses et périlleuses, recherchaient le goût français pour ce qu'il a de décadent, voici qu'elles découvrirent la nécessité d'une réaction française contre cette décadence et cela, non seulement au profit de la France, mais encore au profit de l'Europe. C'est ce qui explique l'influence grandissante de Barrès sur ce public bigarré, c'est-à-dire l'influence du plus exclusivement français de tous les écrivains d'aujourd'hui.

*
* *

Cette influence intellectuelle de Barrès a commencé par une influence purement littéraire.

Longtemps, le public européen égaré, troublé, désorienté par l'Affaire Dreyfus, n'avait voulu voir dans Barrès que le « politicien ». Puis, il s'est efforcé de distinguer en lui l'homme d'action de l'artiste, le député nationaliste du poète. Fâcheuse méconnaissance de la valeur véritable d'une carrière où rien n'est gaspillé! Que l'on considère l'action politique de Barrès comme un remède contre cette obsession de l'universel, contre cette passion et cette horreur de la mort, contre cette douleur sans fond qui rendent si belles et si désespérantes certaines pages d'*Amori et Dolori sacrum* ou du *Voyage de Sparte ;* qu'on y veuille voir la révolte légitime de l'honneur français contre le

mercantilisme envahissant ou que l'on tienne le traditionalisme barésien pour une « protestation ardente contre ceux qui veulent bâtir une société géométrique dans laquelle les qualités viriles de l'individu, étouffées sous les théorèmes économiques, ne pourront plus servir une vie d'où la beauté sera exclue », le nationalisme et même le boulangisme de l'auteur du *Roman de l'énergie nationale* ne sont nullement négligeables, même au point de vue européen. C'est de cela qu'on commence à s'apercevoir partout où cet esprit européen manifeste ses inquiétudes, ses espérances et ses dédains.

Mais cette découverte est très récente, et c'est uniquement par l'harmonieuse intensité de cet art savant et tardif dont la moindre page de Barrès fait frissonner les mystérieuses musiques que s'est imposée d'abord cette pensée qui, tour à tour, exaspère et séduit ceux qui, l'ayant connue, ne veulent pas s'abandonner à sa puissance.

C'est par son romantisme que Barrès a commencé à s'imposer à l'étranger. En effet, l'esprit européen a toujours été très imprégné de romantisme. Il a été la première conquête du romantisme et le grand écrivain qui l'a incarné le premier est aussi le premier des romantiques, le précurseur des romantiques : Jean-Jacques Rousseau.

Où l'individualisme désordonné, la douleur insondable, le sentiment du néant de la vie, la psycho-

logie romantique enfin, auraient-ils pu se développer plus aisément que dans cette aristocratie errante, psychologiquement désorganisée par le scepticisme du XVIIIe siècle, décimée et ruinée par la Révolution qui forma le monde étrange et pittoresque de l'émigration? Or, c'est l'Emigration qui, en promenant de ville en ville, à travers l'Europe la culture de l'aristocratie française et les poisons qui l'avaient affaiblie, précipita l'éclosion de cet esprit européen qu'un siècle et plus de cosmopolitisme littéraire avait préparé. Qu'est-ce que le romantisme, j'entends le premier romantisme, le seul intéressant au point de vue moral — car depuis, le romantisme a été exploité par des gendelettres qui ont fait métier d'une douleur inventée — si ce n'est l'évènement intermédiaire entre une vieille âme, délicate, fragile et fêlée, et une âme nouvelle, ivre de jeunesse, mais encore un peu vacillante, et comme inquiète de l'avenir? Sur son œuvre entière repose le demi-jour que peut créer un regret continuel et un espoir éternellement vagabond — le demi-jour dont était baigné l'Occident, lorsqu'ayant rêvé avec Rousseau, dansé autour de l'arbre de la Liberté, tremblé devant l'anarchie démagogique et la tyrannie militaire, il se trouva balloté entre l'esprit libéral et le mysticisme réactionnaire de la Sainte-Alliance. Le sentiment romantique, c'est le sentiment d'une aristocratie qui sent

venir son heure dernière. Ce sentiment-là est plus vivant que jamais dans le public européen.

Ce public, en effet, se recrute nécessairement dans l'Elite et l'Elite a tout à craindre d'un bouleversement social qui semble menaçant et qui brouillerait les conditions, émietterait les fortunes et pourrait détruire toute culture raffinée sous la brutalité de sa lourde meule égalitaire. D'autre part, elle a perdu, du moins en France, l'énergie de sa supériorité, et partout certainement, le sens de la subordination, la conscience d'un devoir social, le sentiment de la discipline. Que d'anarchistes rationalistes, que d'anarchistes sentimentaux, que d'âmes désordonnées surtout se sont glissées dans ses rangs!

Epuisée d'intellectualité, avant tout curieuse de nouveauté, avide de plaisir, et lassée de plaisir, elle pourrait se répéter avec ravissement cette phrase de Senancour : « On s'effraye de n'avoir plus d'illusions, on se demande avec quoi l'on remplira ses jours. C'est une erreur : il ne s'agit pas d'occuper son cœur, mais de parvenir à le distraire sans l'égarer, et quand l'espérance n'est plus, il nous reste pour arriver jusqu'à la fin un peu de curiosité et quelques habitudes. »

Qui donc, dans les lettres contemporaines, comprendrait aussi profondément que Maurice Barrès cette citation? Qui donc possède au même degré le

sentiment de l'universel, et cette ivresse du rapetissement où vous plonge un Pascal?

« *Amori et Dolori sacrum* », disait Charles Maurras, est un livre de gémissement. Quel est le livre de Maurice Barrès qui ne fasse pas entendre des gémissements? Qu'il pleure sur soi-même, sur la vanité de l'action et le néant de ce « moi » qu'il avait exalté, qu'il ressente avec une incomparable énergie les blessures de la patrie et les périls d'un désordre moral à peu près sans exemple, il apparaît toujours comme une des âmes les plus meurtries qui se soient exprimées dans les lettres. Examinez son œuvre : les trois volumes consacrés au culte du moi, — ces cahiers d'un étudiant qui se cherche en ses années d'apprentissage — trouvent leur conclusion dans le sourire lassé de Bérénice; le *Roman de l'énergie nationale* — livre d'histoire passionnée où un partisan voulut laisser la trace de ses colères vengeresses, — se termine par un chapitre infiniment douloureux où il y a presque de la pitié pour ces avilis de la politique parlementaire que l'auteur a mis tant de vigueur à combattre; dans *Amitiés françaises*, enfin, ce pur cantique racinien, véritable chant de confiance en la vie, qu'il dédie à son fils, vient se glisser cette phrase : « Un jour les fées de ton berceau, c'est-à-dire notre terre natale, notre famille et l'honneur français cèderont elles-mêmes à l'éternel écoulement des choses;

qu'y pourrions-nous, Philippe, si cet arbre des fées : la France, avait vraiment reçu l'invisible piqûre dont chacun dépérit. »

Ne sentez-vous pas à quel point ces « intellectuels » fatigués de tant d'intellectualité, ces sensuels épuisés de tant de sensualité, ces lecteurs de Schopenhauer, de Heine, de Léopardi, de Verlaine et même de Nietzsche, doivent goûter de tels soupirs? Aussi, dans le moment que, métèques volontaires ayant renié toutes les patries, ils veulent mépriser le nationalisme étroit et dur que formula Barrès, dans le même temps qu'anarchistes-types, ils s'efforcent de sourire du déterminisme social auquel il adhère, on les entend murmurer : « Ah! s'il était encore des nôtres, ce cher et lointain homme libre, — cet adversaire! »

*
* *

Ce regret ils l'ont murmuré longtemps, mais voici qu'ils commencent à se dire que cet adversaire pourrait bien devenir un défenseur. Ce traditionalisme dont il leur a plu de sourire, cette retraite prudente sur les réserves morales que nous donnent « la Terre et les Morts », seraient-ils le seul moyen de défense à opposer aux forces révolutionnaires?

Il est délicieux de construire une Salente et d'édifier en rêve le bonheur de l'Humanité. C'est un plai-

sir enivrant et généreux pour des aristocrates blasés, que de se jouer parmi les systèmes sociaux et de conspirer contre l'ordre établi au moment même où ils jouissent de tous les avantages qu'il procure. Mais quand tout à coup, on voit cet ordre menacé par une force terrible et ingouvernable, quand, tout à coup apparaît le danger que va courir cette chère civilisation, cette rare et précieuse culture, qui seule donne du prix à la vie, on sent le besoin de se préparer au combat ou, du moins, de se garder.

Tel est le sentiment présent de toutes les aristocraties. Le socialisme égalitaire monte et grandit dans toute l'Europe. Il y a beau jour que la « Révolution » n'est plus un phénomène français que, de Londres, de Berlin, de Vienne ou de Saint-Pétersbourg, on pouvait regarder avec plus de curiosité que de crainte; il y a beau jour qu'il ne suffit plus, pour se garantir de l'esprit nouveau, de fermer les frontières aux armées de la propagande démocratique. Elle se répand partout dans le monde, et la crise sociale dont souffre la France, l'anarchie morale qui la divise, gagnent tous les pays de l'Europe. Dans les Etats en apparence les plus disciplinés, en Allemagne et en Angleterre, les ferments de dissociation que l'on voit agir à Paris se sont introduits. Le vieux monde craque de toutes parts. Toutes les valeurs morales dont notre idéal européen fut composé, sont remises en question, et si devant

le mécanisme des mœurs futures qui s'organisent, devant la distribution des énergies qui se préparent on peut concevoir de grandes espérances, on peut éprouver aussi de lourds soucis.

Il ne peut être question ici de chercher à déterminer ce que ces espérances ou ces soucis peuvent avoir de légitime. Les contemporains jugent mal les changements qui s'opèrent sous leurs yeux. Ils voient très nettement les choses précieuses qui disparaissent, et ils ne peuvent se rendre compte de la vertu des institutions, des sentiments, de la morale ou de l'art qui les remplacent. Toujours est-il que l'esprit européen est travaillé, depuis quelque temps, d'étranges inquiétudes. Ils se font rares parmi ceux qui le représentent, ces attardés qui jouent à l'anarchie et constituent une sorte de socialisme esthétique. Un courant nouveau se manifeste de plus en plus nettement qui, devant la brutalité de certaines revendications populaires, devant cette haine de toute supériorité que l'on sent poindre dans certaines manifestations du socialisme, cherche anxieusement une défense, une protection. D'abord, on avait cru pouvoir compter sur cette gigantesque force capitaliste qui paraît diriger la politique des Etats et qui, puisqu'elle détient le seul pouvoir organisé qui survive encore dans les sociétés contemporaines, le pouvoir de l'or, semblait devoir constituer une barrière solide contre le courant révolutionnaire. Mais, plus s'affirme sa puissance,

plus sa future tyrannie s'annonce brutale, barbare, grossière et éphémère. Ces grands manieurs d'or, qui sont aujourd'hui les rois du monde, se montrent aussi incapables de fonder une race, une tradition, une véritable aristocratie, que de comprendre une civilisation supérieure. Dans ces milieux délicats et inquiets où se réfugie la culture la plus raffinée de l'Europe, on s'en est aperçu et l'on a commencé à concevoir la nécessité de défendre la civilisation en en reconstituant les énergies naturelles et la discipline.

On refait donc le chemin parcouru par Barrès et on n'est pas loin d'accepter aussi le déterminisme social qu'il conseille. De qui ces âmes inquiètes et cultivées à l'excès accepteraient-elles plus aisément une discipline au moment où elles sentent la nécessité d'une discipline ? Un Maurras a quelque chose de dur, de sec, dans les lignes classiques et dogmatiques de son esprit : tout imprégné du sentiment le plus moderne, le plus large, le plus européen, Barrès parlera à des cœurs que jamais il n'aurait touchés et fera comprendre des nécessités que sa rude dialectique ne saurait imposer. Plus français que quiconque, il est seul assez universel pour faire comprendre hors de France le caractère universel de certaines nécessités françaises.

Poète de toutes les lassitudes, il était plus fait que nul au monde, — s'étant ressaisi et dominé d'un magnifique effort de volonté — pour prêcher aux

aristocrates énervés et lassés une action dont il conçoit peut-être la vanité mais dont il sent l'utilité présente et la volupté belliqueuse.

Certes, il n'avait songé qu'à la culture française quand, donnant un magnifique commentaire à cette psychologie byronnienne : « Pour les âmes actives, le repos, c'est l'enfer », il entreprenait de la défendre contre les forces destructives qui, à son avis, la menacent. Mais en défendant la culture française, il défendait toute culture aristocratique en Europe, il défendait une chose dont l'Europe ne peut se passer.

Erreur singulière et funeste, dira-t-on, qui fait confondre la France et la culture française avec les intérêts d'une certaine France du passé que représente une classe en dissolution. C'est possible. Qu'une France nouvelle et rajeunie sorte de la crise présente où périt l'antique unité morale de la patrie, on doit le croire aujourd'hui, mais il est incontestable que, par ses origines, par son passé, par son histoire tout entière, la culture française apparaît encore comme la culture aristocratique par excellence. De la force ardente, de l'ingénieuse distinction que lui donnèrent son XVI[e] et son XVII[e] siècle, elle a toujours gardé quelque chose de hardi, de noble et de guerrier, quelque chose de nietzschéen, pour appliquer un mot nouveau à de très anciennes conceptions. A la base de la civilisation française il y a Corneille et l'honneur

tel que l'ont conçu les « maîtres », tous les maîtres des bonnes races occidentales. C'est ce qui fait que les élites européennes l'ont prise comme éducatrice; c'est ce qui fait qu'elles ne peuvent se résigner à la voir disparaître dans le ciel brumeux des souvenirs. Elles sentent que leur force morale est liée à l'existence de cette civilisation qui, comme le disait Nietzsche, a inventé la noblesse du sentiment, du goût, des mœurs, la noblesse enfin, dans l'acception la plus élevée du mot, et c'est pourquoi elles commencent à accepter l'influence de celui qui la représente et qui la défend le mieux.

C'est dans ce sentiment que Gabriel d'Annunzio formulait une manière de nationalisme latin qui doit à Barrès son économie et son accent, c'est dans ce sentiment qu'en Belgique, en Hollande, en Scandinavie, en Russie, en Allemagne même, on commente une œuvre où l'on veut voir enfin autre chose qu'une séduction d'art. Qu'on suive avec un peu d'attention ces petites revues belges, suisses, italiennes, qui fournissent les précieuses indications sur l'état d'esprit de la jeunesse, on y verra que partout où ne domine pas l'esprit socialiste et radical l'influence de Barrès se fait sentir.

Poète romantique et clairvoyant, il a mis dans son œuvre l'expression éloquente et profonde des inquiétudes et des dédains d'une aristocratie menacée, et de toutes les aristocraties menacées. En for-

mulant des inquiétudes françaises, il a formulé des inquiétudes universelles, et sa sensibilité, parce qu'elle est la forme dernière de la sensibilité française, contribue plus qu'aucune autre à former un état d'esprit peut-être très éphémère, mais infiniment curieux, qui règne dans l'Europe entière.

Janvier 1907.

André Gide

Ce qui caractérise peut-être le mieux l'esprit européen d'aujourd'hui, c'est l'inquiétude de son humeur et même de son goût. Il ne sait ce qu'il aime, il ne sait ce qu'il admire et de l'anarchie la plus déréglée passe au traditionalisme le plus étroit. Ce tourment tour à tour paraît ou fécond ou stérile. Mais même dans ses excès, même dans ses ridicules, il a quelque chose de touchant : il exprime l'aspiration lassée des errants vers ce qui est étroit et solide, ou le désir éternel qui pousse les élites vers les cimes. Nul ne l'a traduit avec plus de force qu'André Gide et c'est peut-être pour cela qu'André Gide est un des plus *européens* parmi les écrivains français d'aujourd'hui.

*
* *

André Gide est un auteur difficile : il ne s'offre pas au lecteur. Même dans ses livres d'humour, *Paludes,* ou *Prométhée mal enchaîné,* il repousse l'ami frivole qui cherche dans l'écrivain l'amuseur des

jours moroses. La littérature est, pour lui, ce qu'il y a de plus sérieux, et il est aussi vain à ses yeux de vouloir pénétrer l'émotion artistique sans y être préparé que de vouloir s'enivrer des grands rêves métaphysiques sans s'être assimilé la langue spéciale qui en donne la clé. Mais, par le fait même de l'atmosphère sérieuse où elle se complaît, l'œuvre apparaît comme un des rares efforts durables qui, dans le temps présent, aient tenté de refléter le temps présent, comme une des rares beautés importantes qui, dans les lettres contemporaines, aient été produites, et quelque chose en avertit le lecteur le plus superficiel.

La perfection artistique de l'œuvre est ici presque secondaire. Que sur cette pensée, parfois obscure à force d'être intime et subtile, s'adapte le style le plus limpide, le plus pur, le plus sûrement français, que l'image, chez cet excellent écrivain, apparaisse toujours ennoblie, stylisée, que les nuances les plus fines de l'esprit moderne s'ornent des fermes élégances d'une période musicale où l'on retrouve parfois les violents raccourcis de Pascal ou les grâces sinueuses de Fénelon, voilà qui n'est que d'un intérêt professionnel. Des amuseurs, d'ailleurs pleins de mérite, nous présentent aujourd'hui de semblables séductions. Mais, sous ce style dépouillé, décanté, et qui montre une pudeur singulière de tout lyrisme verbal, une sensibilité ardente, cultivée, inquiète et

si bien nôtre que, dans chacune de ses manifestations, nous croyons retrouver un écho de ce qui se passe dans notre propre cœur, se traduit à chaque détour de la phrase. Ce n'est nullement un littérateur, ni un homme qui pense, sent, décrit par métier, qui se présente à nous; le « professionnalisme », qui a envahi les lettres et qui fait que tant d'hommes de talent fabriquent des romans ou des comédies comme on fabrique des conserves alimentaires, n'a rien à voir dans ces livres graves et tout chargés d'un sérieux d'autant plus passionné qu'il prend le masque de la plaisanterie : — dans cette fantaisie étrange et glacée, *Prométhée mal enchaîné,* ne distingue-t-on pas ce qu'il en coûte de se cultiver une conscience, et de se donner un devoir, une idée directrice? Dans *Paludes,* ne retrouvons-nous pas le même tourment, en même temps que « l'histoire de qui ne comprit pas la vie, de qui s'inquiète et s'agite pour avoir cru plus d'une chose nécessaire »? Chaque livre d'André Gide est un acte, un jalon qu'il pose, le terme d'une évolution antérieure, le compte-rendu d'un drame de conscience — car nul n'est plus consciencieux que cet homme qui sait ce qu'il en coûte d'avoir une conscience — et les contradictions apparentes qui, d'abord, se remarquent dans cette œuvre si abondante et si complexe qu'à chercher à la définir on en réduit toujours la puissance et la portée, sont la preuve la plus directe de son entière sincérité.

La sincérité! C'est peut-être le trait caractéristique de la physionomie littéraire de M. André Gide. L'éloge a l'air banal : mais il faut s'entendre sur la qualité de cette sincérité. « Je hais tous les gens à principes, dit Ménalque, un des personnages de *l'Immoraliste* (1), ils sont ce qu'il y a de plus détestable en ce monde; on ne saurait attendre d'eux aucune espèce de sincérité; car ils ne font jamais que ce que leurs principes ont décrété qu'il fallait faire, ou, sinon, ils regardent ce qu'ils font comme mal fait. »

Il faudrait se garder de chercher dans ces personnages de Gide, dont le nom impersonnel, classique ou fantaisiste indique au lecteur le moins clairvoyant la valeur allégorique, Tityre, Ménalque, Urien, Nathanaël, le porte-parole de l'auteur. Mais Ménalque exprime ici une de ses antipathies directrices.

L'homme à principes, c'est celui qui veut enfermer la Vie dans une formule qu'il n'a pas inventée, celui qui prend au sérieux son masque, se pipe de sa propre hypocrisie et se plaît à s'ignorer soi-même. C'est le « primaire » de la morale, néophyte de la « libre-pensée », rat d'église, catéchumène de la religion démocratique. Rien de plus hostile à la nature scrupuleuse et raffinée d'André Gide. L'homme à principes pour lui et pour les esprits de sa race est le premier ennemi que chacun se découvre en soi et l'ivresse

(1) *L'Immoraliste,* p. 165.

de la liberté est le premier mobile qui anime celui qui ne veut devoir sa vertu qu'à lui-même. La conquête de cette liberté, c'est déjà tout un voyage, et le point de départ d'un esprit comme André Gide, c'est le dernier terme de bien des vies.

On n'arrive pas à la sincérité du premier coup, en effet. Se découvrir soi-même sous les livres et les phrases, les systèmes et les gestes habituels, cela supporte de nombreuses victoires et des combats sans nombre. André Gide ne nous les a pas racontés par le menu. Mais puisque chacun de ses ouvrages est une confession plus ou moins développée sous la parure des symboles et des aventures imaginaires, leur histoire, c'est l'histoire de sa vie intérieure.

*
* *

Il serait absurde de chercher, dans *l'Immoraliste,* dans *la Porte étroite,* ou dans les récits des *Nourritures terrestres,* des fragments d'autobiographie. Il est bien entendu qu'André Gide, ce n'est ni le Michel de *l'Immoraliste,* ni le Jérôme de *la Porte étroite,* ni Ménalque, ni Urien. Peut-être bien que tous ces personnages vivent en lui, en compagnie de quelques autres, mais, en vérité, cela importe peu. Cependant, d'après ses livres, les historiens à venir lui referaient une biographie psychologiquement vraie.

« Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande, dit-il dans un article de polémique, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine? » Puis, plus tard, la revue *l'Occident* ayant cru intéressant de demander à plusieurs de décrire les aspects de la terre occidentale, il poursuit, dépeignant en de magnifiques paysages la Normandie et le Bas-Languedoc :

« Il est d'autres terres plus belles et que je crois que j'eusse préférées. Mais, de celles-ci, je suis né. Si j'avais pu, je me serais fait naître en Bretagne, à Locmariaquer la Dévote, ou près de Brest, à Camaret ou à Morgat. Mais on ne choisit pas ses parents, et même ce désir, je l'héritai, je pense, avec le sang catholique et normand de la famille de ma mère, le sang languedocien, protestant, de mon père. Entre la Normandie et le Midi, je ne voudrais, ni ne pourrais choisir, et je me sens d'autant plus Français que je ne suis pas d'un seul morceau de la France, que je ne peux penser et sentir spécialement en Normand ou en Méridional, en catholique ou en protestant, mais en Français, et que, né à Paris, je comprends à la fois *l'oc* et *l'oil,* l'épais jargon normand, le parlé chantant du Midi, que je garde à la fois le goût du vin, le goût du cidre, l'amour des bois profonds, celui de la garrigue, du pommier blanc et du blanc amandier. »

Rien de plus purement, de plus traditionnellement

français, en effet, que le style, l'art, le goût d'André Gide. Française, sinon cette ferveur, du moins cette application de la ferveur aux choses de l'intelligence; française, cette liberté d'esprit; française, cette rigueur impitoyable dans l'analyse; français, ce besoin d'accorder le rythme de la vie au rythme de la pensée. Pourtant, d'abord, il déconcerta le public français, même le public le plus cultivé. C'est qu'il est d'une minorité française, car s'il est impossible de distinguer laquelle des deux hérédités, normande ou languedocienne, a prévalu, on voit aisément que la tradition protestante a contribué seule à la formation première de cette intelligence, et, ce qui est plus important encore, de cette sensibilité.

Dans les quelques pages lumineuses qu'il a consacrées à Nietzsche, dont la rencontre fut une des aventures les plus importantes de sa vie mentale, je trouve cette phrase significative : « Il faut, pour bien comprendre Nietzsche, s'en éprendre, et seuls le peuvent comme il faut les cerveaux préparés à lui depuis longtemps par une sorte de protestantisme ou de jansénisme natif, des cerveaux qui n'ont rien tant en horreur que le scepticisme ou chez qui le scepticisme, — nouvelle forme de croyance qui mue amour en haine, — garde toute la chaleur d'une foi. » Et plus loin, citant M. Alfred Fouillée, dans le but de montrer que Nietzsche c'est l'aboutissement du protestantisme : « Je suis trop protestant moi-même,

et, pour cela, j'admire trop Nietzsche pour oser parler en mon nom propre. »

Peut-être M. Gide lui-même est-il un aboutissement du protestantisme, mais non à la façon de Nietzsche, en rude Germain d'autant plus passionné de culture et de liberté que la culture et la liberté sont, pour sa race, choses toutes nouvelles, mais en héritier d'une longue lignée de protestants français d'autant plus imprégnés de la culture moraliste du XVIIe siècle que la révocation de l'Edit de Nantes les a murés tout à coup dans leur famille en leur fermant jusqu'à la Révolution tous les accès de la vie sociale dont ces cent ans devaient modifier complètement l'économie.

Cette évolution, qui va du protestantisme traditionnel à l'immoralisme de Nietzsche, puis le dépasse et cherche d'autres voies, c'est toute l'histoire intellectuelle de Gide. Il faudra que j'y revienne. Ce qu'il est important de noter, tout d'abord, c'est la part de l'éducation protestante dans la formation de l'imagination et de la sensibilité de cet écrivain, qui, d'abord, ne fut qu'imagination et sensibilité.

On voudrait lui composer une biographie probable, une légende, avec le minimum d'éléments que ses livres fournissent :

Fils de toute une lignée de pasteurs et de savants, il naît dans une famille où les hautes spéculations sont une tradition sacrée et où on ne conçoit guère le tra-

vail que sous la forme de l'étude. Il naît à Paris, mais tous les siens appartiennent à la vieille bourgeoisie provinciale et comme il est de santé délicate, il va, dès sa petite enfance, passer une partie de l'année dans le clair soleil du Midi, ou à l'ombre parfumée du verger normand. Cette heureuse circonstance l'arrache tout petit à la fièvre des livres qui déjà possède sa jeune intelligence, et lui fait goûter les beautés vivantes : la lumière et les bois, la ligne pure des montagnes et le bruit des flots, les fruits juteux et le soleil clair. Son enfance est religieuse et fervente; tout, autour de lui, semble concerté pour lui donner la haine de ce qui est frivole, et la tendresse dont on l'entoure fait qu'il ne songe pas à réagir contre un milieu dont il sent la noblesse. Une notion très élevée du devoir domine du reste la maison tout entière et la religion qu'on enseigne à l'enfant, malgré tout ce que l'orgueil huguenot peut y avoir mis de pharasaïsme, reste vivante parce que l'on conserve encore le souvenir confus du temps où il fallait un certain courage pour en suivre les préceptes. Les rares et pauvres pratiques du culte protestant sont loin d'avoir sur l'imagination enfantine la puissance d'exaltation des magnifiques cérémonies du catholicisme, mais elles ne peuvent manquer de garder une longue influence sur un adolescent fier et grave qui s'enorgueillit d'avoir le droit de se faire de Dieu l'image qu'il lui plaît. Pour le

moment, le petit André Gide lit la Bible, et le livre sacré le passionne. Il y voit de merveilleux contes et s'y accoutume aux plus nobles symboles. L'Ancien Testament l'enchante, l'habitue à ce grand style tragique et pittoresque que plus tard il exprimera si puissamment dans *Saül*. Il lit la Bible, mais il lit aussi *les Mille et une Nuits* — dans la vieille et charmante version de Gallant, — et les grâces surannées de la sultane Schéhérazade, vêtue comme Roxane, adoucissent une imagination que le sombre éclat des chroniques hébraïques et la furieuse éloquence des prophètes pourraient tendre à l'excès.

O joie des rêves permis! « Vous savez mon admiration pour ce livre, écrit-il plus tard; mon père, qui l'admirait aussi, le mit entre mes mains de si bonne heure que c'est, je crois, avec la Bible, le premier livre que j'aie lu. » Jolies visions d'un Orient doré, romanesque et merveilleux, où rien n'est impossible, et où les plus beaux songes d'amour et de gloire se logent d'autant mieux que le décor en est plus lointain! Quels thèmes pour une jeune imagination qui s'éveille! Tous ces beaux récits arabes charment également l'enfant recueilli. Mais il en est un dont l'héroïsme et la mélancolie résonnent au plus profond de son âme : c'est l'histoire de Sindbad le marin, l'éternel voyageur, l'homme qui ne se résigne jamais aux délices habituelles. Il ne sait pas encore pourquoi, mais dans ce personnage, il sent un ami,

un frère lointain, et ce sont les tribulations impossibles de Sindbad qui lui donnent d'abord ce sens aigu de l'exotisme, ce besoin de fuir sans cesse à la recherche « de ce qui est autre », que nous trouvons dans toute son œuvre.

Sindbad le marin ! J'imagine qu'il songeait à lui lorsque, pour aller passer ses vacances en Normandie, il s'arrêtait au Havre et voyait les vaisseaux s'éloigner dans la rade. Avec quelle émotion il les regardait se perdre à l'horizon, les beaux navires que les vents — qui sait ? — peuvent pousser dans les tempêtes vers les pays mystérieux, où, bien loin, de l'autre côté de la terre, on admire des paysages étranges et l'on respire des parfums inconnus. Ivresse des départs, désir fou des nouveaux aspects de la vie, fuite éperdue vers l'éternel ailleurs, sentiments essentiels et directeurs de cette âme tendre et tendue, et qui dès l'aube furent en elle. « Ceux d'entre nous qui ont le sens de la fuite des choses, dit finement Jules Tellier, le nouveau les attire peu, mais ce qu'ils ont entrevu une fois, ils ne peuvent se faire à l'idée de ne le retrouver jamais. Ils ont moins la passion de voir que de revoir. Ainsi de moi. Il y a des lieux où j'ai laissé un peu de mon âme. » D'une nature toute différente, André Gide laisse aussi un peu de son âme partout où il passe. Mais, dans tous ses premiers voyages, du moins, il s'éloigna sans tourner la tête, peut-être parce

qu'il lui paraissait que les richesses de son cœur étaient inépuisables. An sens de la fuite des choses, s'oppose ici l'inlassable curiosité des choses nouvelles, à l'attachement, au bonheur difficilement conquis, le désir d'un bonheur toujours risqué.

*
* *

Tout cela est en Gide dès l'enfance, mais ce n'est d'abord qu'un sentiment confus. Son intelligence reste fidèle au chemin tracé. Il travaille, il s'orne de tout ce que la culture intellectuelle la plus fine peut lui donner. Il lit tous les livres et s'il ne néglige aucune littérature, la discipline classique et française ne lui en donne pas moins la couleur, la tenue de son goût, et cette horreur du médiocre et du bâclé qui lui permettra les plus dangereuses curiosités.

Mais que toute cette culture est desséchée! Les livres se répètent, on a vite fait d'épuiser ce qu'ils tiennent d'intime et de profond.

André Gide, à vingt ans, est fou de littérature, et excédé de ce que les livres comportent de vaine littérature. D'autre part, il a transporté dans le domaine de la pensée cet esprit d'aventure qui, tout petit, le faisait rêver des voyages de Sindbad le marin. Il a abandonné l'orthodoxie réformée; la discipline protestante, qu'il a subie si puissamment,

l'a poussé elle-même à cette renonciation, car par le fait même qu'une religion se délivre de son passé autoritaire, et qu'elle admet le libre examen, elle devient nécessairement illimitée, indéfinie, presque indéfinissable, et le jour où la liberté dont elle a fait sa loi lui apporte l'athéisme ou l'anarchie, elle se trouve dans l'impuissance de les proscrire, ou même de les éloigner d'elle. C'est parce qu'il est protestant par l'hérédité et par la culture que Gide veut chercher Dieu non sur la grand'route, la route commune, mais parmi les mauvais chemins.

Dès lors, il veut se faire sa loi. Mais, surtout, il veut vivre, sentir, aimer, « donner son sens complet au mot exister ». Tout l'y pousse et le moment même lui est favorable. Nous sommes aux environs de 1890. La génération française qui prend conscience d'elle-même étouffe dans les vieux cadres que les héritiers immédiats de la Guerre lui ont faits. Elle se refuse à reconnaître la légitimité de l'étrange compromis qu'on a naïvement cru durable, entre les nécessités d'une organisation sociale autoritaire et la logique d'une philosophie anarchique et démocratique. Le boulangisme a mis le débat sur le terrain politique ; la jeunesse le transporte partout, — littérature et sociologie mêlées, — liberté de l'art, liberté de l'amour, liberté du plaisir, liberté morale, liberté sociale ; c'est une insurrection universelle. On s'y jette avec fougue, avec ivresse, avec passion. L'am-

bition et l'esprit de secte y trouvent bien leur compte, mais quelle générosité!

André Gide aussi se mêle au tumulte, mais d'un peu loin, parce qu'une pudeur, une aristocratie instinctive le retiennent; puis aussi parce que, tout préoccupé de la vie intérieure, il laisse à d'autres le souci social. Cependant, comme toute sa génération, il aspire confusément à quelque chose de neuf; et de cette première incursion dans la vie, et du reploiement sur soi-même qui s'ensuit naissent *les Cahiers d'André Walter*.

Ces cahiers, à l'époque où ils parurent, ce furent, pour certains adolescents, ce que *Sous l'œil des Barbares, Un homme libre, le Jardin de Bérénice* furent pour d'autres : une révélation sur eux-mêmes, un bréviaire, presque une règle religieuse. « L'éducation, la force du sentiment intérieur, dit M. Albert Thibaudet, paraissent avoir interdit à Walter la vie présente. Il est fait tout entier de souvenir ou d'attente, ou mieux de tous deux ensemble, de ce que le latin unit dans cet admirable mot dont il faut goûter tout le sens étymologique : *desiderium*. Cette figure inoubliée de l'amour voilé, différé, recueilli, Emmanuèle, ne se révèle à nous que par son image dans une âme frémissante et tendue. Souvenir, attente, sont les milieux translucides ou tout s'ennoblit et s'épure, et la vie, semble-t-il, n'est plus qu'une brise qui dirige vers eux des cortèges de reflets. »

En vérité, qu'il était doux d'y vivre ! Mais on ne s'éternise pas dans l'attente. Il y avait déjà, dans *les Cahiers d'André Walter,* une vigueur fiévreuse et voilée qui montrait que, bientôt, celui qui avait tant aimé ce jeune homme trop fin allait partir pour de plus dangereuses aventures. *Le Voyage d'Urien,* c'est une série d'images somptueuses où s'amusait sa soif de départ; c'est l'odyssée de ceux « qui aimèrent la vie, et qui, de la hauteur même de cet amour, voulurent différer de vivre ».

Des *Cahiers* au *Voyage d'Urien,* l'œuvre de Gide semble figurer un va-et-vient de l'attente inquiète au départ triomphal, et *Paludes,* entre le désir et le regret, le rêve et l'aventure, c'est le symbole du temps présent, de la vie normale, du point fixe. Dans *les Nourritures terrestres,* la pensée s'affermit. Livre étrange et profond, livre intime, véritable confession d'une âme qui se cherche dans ses propres méandres : des paysages et des maximes, des symboles et des portraits, de l'humour et de la tendresse; le livre peut-être où l'auteur a le plus complètement mis à nu sa façon de sentir. Pourtant, dans l'apparent désordre de ses aspirations alternées, la pensée enfin cherche une ordonnance; un art plus mûr, plus complet et surtout plus simple, s'y annonce.

L'écrivain s'est décidément trouvé lui-même; il se connaît, il sait où sont les bornes de sa sensibilité, quelles sont les directions de son imagination

et quelles sont ses impossibilités. Certes, il donnera encore quelques-uns de ces livres où il humait des paysages, et s'y admirait en reflet, mais cet art, tout de sensibilité, ne lui suffit plus; il a compris que rien ne dure que ce qui est ordonné et précis. Il a été trop passionnément de son temps pour ne pas se donner d'abord entièrement à une littérature de sensations, à laquelle il a su imprimer un incomparable éclat, à une littérature purement impressionniste qui parut un moment la fin dernière de l'art. Mais la dernière aventure esthétique de notre temps a été précisément le repentir de l'impressionnisme, le retour de toute une génération d'artistes vers une discipline classique. Chacun y est revenu à sa manière. Sans doute beaucoup d'artistes estimables ont mis leur néo-classicisme dans une sorte de bimbeloterie artistique, qui ne peut rien nous donner que d'artificiel et de desséché; d'autres ont cru un peu vite qu'il était nécessaire de brûler ce qu'ils avaient adoré, et de biffer de l'histoire morale de la France toute « l'erreur romantique ». On n'en demanderait pas tant, et la réaction dépasse le but, mais cette retraite sur les réserves n'en a pas moins quelque chose de fécond et de profond. André Gide a obéi au mouvement général, mais, du moins, en suivant son chemin de Damas, il n'a rien voulu jeter de son bagage, et son retour au classicisme, ce n'est que la mise en ordre des richesses sentimentales qu'il a rapportées de ses plus romantiques voyages.

C'est de cette nouvelle tendance de son art et de son esprit qu'est sorti *l'Immoraliste*, livre contracté, imparfait, d'une concision stendhalienne, mais si plein de choses que le lecteur en est comme étourdi.

Magnifique évolution littéraire qui suffirait à donner à la carrière d'André Gide une valeur d'exemple. Mais, on l'a vu, la littérature, pour cet artiste de la morale, n'a d'intérêt que pour autant qu'elle exprime l'homme et sa vie profonde. *L'Immoraliste* et *la Porte étroite*, qui, jusqu'à présent, me paraissent ses œuvres les plus importantes, sont les deux volets d'un diptyque où l'on voit, comme dans les tableaux des vieux maîtres, en une émouvante allégorie, les deux pôles entre lesquels se balance l'idéal nouveau; André Gide qui, jusque-là, n'avait fait que raconter, pour quelques amis, les intimités de son âme, y expose quelques aspects essentiels des problèmes moraux les plus angoissants et les plus actuels.

*
* *

Il ne faut chercher, dans *l'Immoraliste* et dans *la Porte étroite*, ni des fragments d'autobiographie, ni des plaidoyers. Ce sont des œuvres d'art, des romans, et un roman qui est une œuvre d'art sincère et vécue, comme on disait il y a quinze ans, est doué d'une logique intime qui conduit l'auteur malgré lui; la dialectique n'a rien à y voir et s'il comporte

une signification, une leçon, c'est que tous les spectacles de la vie comportent une signification, ou plusieurs significations. André Gide ne prend parti ni pour ni contre son dangereux héros et ce serait une singulière aberration que de voir, dans *la Porte étroite,* une exaltation systématique de la vertu protestante, ou un acte d'accusation contre cette vertu.

Pourtant, il faudrait être aveugle et volontairement aveugle pour ne pas distinguer dans *l'Immoraliste* quelques « idées très pressantes et d'intérêt très général », que l'auteur a mis « toute sa passion, toutes ses larmes et tout son soin » à exprimer. Ce livre est sorti de la rencontre de Gide avec Nietzsche. Rencontre décisive. Certes, un esprit ne reçoit d'un autre esprit que ce qu'il possédait déjà. Le nietzschéisme de Gide était en Gide avant que celui-ci ait lu une ligne de Nietzsche. Il était dans le souci de se faire soi-même sa religion, sa morale, qui possède tous les protestants quand ils réfléchissent sur eux-mêmes. Mais la lecture du philosophe allemand n'en fut pas moins, pour l'auteur des *Nourritures,* le coup de fouet nécessaire. C'est là qu'il trouve la formule de certaines idées flottantes en lui et de certains sentiments innés : l'horreur du repos, du confort, de tout ce qui propose une diminution de la vie. C'est Nietzsche qui lui permet de transporter dans le plan intellectuel ce besoin du voyage qui était dans sa sensibilité; c'est Nietzsche, enfin, qui lui

impose la formule de cette vérité : que chacun possède *sa* loi et *son* Dieu, la loi commune n'étant qu'une question de police.

Au fond, c'est cela tout l'immoralisme. Gide, comme tant d'esprits contemporains, en est d'abord tout illuminé; affirmation de la vie, guerre à l'ascétisme chrétien, parce qu'il est d'essence pessimiste, affirmation passionnée de la morale individuelle contre la morale commune, désir de se surmonter sans cesse. Tout cela se tient : c'est presque un corps de doctrines. C'est l'aboutissement nécessaire du romantisme philosophique. Comment, quand on s'est habitué à la plus entière liberté d'esprit, ne pas tenter d'en faite l'expérience? *L'Immoraliste*, c'est cette expérience.

L'étrange et douloureux roman qui, sous son allure hardie, garde toujours une parfaite noblesse de ton! Michel est un érudit, de santé délabrée, d'intelligence fine, mais de volonté et de sensualité engourdies. Il épouse la saine Marceline; il l'épouse sans amour, mais il compte bien finir par l'aimer. Cependant, la tuberculose se déclare : il doit se soigner. D'abord, il y met de l'indifférence, puis, peu à peu, de la passion, et tout en lui se subordonne à cette passion : il veut guérir, il découvre son corps, il n'a plus qu'un but, qu'un devoir, rendre à ce corps la santé, la beauté. Il ne fréquente plus que des êtres instinctifs dont les instincts

s'expriment avec la force et la sauvagerie primitives. Ils sont pour lui le modèle à égaler, et il les égale en effet; il guérit, il reconquiert la santé, la force, il acquiert une volonté de vivre qu'il n'avait jamais eue, et cette volonté de vivre gouverne son être entier. Cet érudit, ce produit de la culture proclame l'échec de la culture. Il ne vit plus que pour sa liberté, et au désir de cette liberté, il sacrifie tout : son bien, sa considération, sa femme même, car la pauvre Marceline est tombée malade à son tour. Il voudrait bien la soigner, il s'y essaye, mais la maladie l'importune : les malades ne font que souiller la face divine de la Vie. Et peu à peu, Michel s'écarte de Marceline, qui meurt dans la solitude et le chagrin : il a conquis sa liberté.

Je crois que jamais mieux que dans ce roman on n'a pu sentir à quel point la logique intime d'une œuvre d'art conduit l'auteur malgré lui. J'imagine qu'en commençant son livre André Gide avait dessein de faire de l'immoraliste un héros. Mais le développement naturel des sentiments et sa scrupuleuse honnêteté ont contredit cette velléité. Michel n'est pas un héros : c'est presque un monstre. Toute sa volonté, toute son intelligence, toute sa ferveur aboutissent, en somme, au même résultat que le plat égoïsme des âmes les plus vulgaires. Il a recherché l'extrême, la perfection d'un genre, il retombe lourdement sous la loi commune. Son immoralisme n'est

qu'une sorte d'immoralité cynique et cette liberté si durement conquise ne s'exerce que contre des faibles; bien faciles victoires! La désillusion est rude pour ceux qui partirent d'un cœur triomphant vers la conquête de la morale des maîtres, et le théologien orthodoxe a le droit de sourire. Quelques beaux voyages qu'ait faits cette âme, elle retombe à la boue du port. Si la morale des maîtres ne peut s'exercer que quand on est en situation de vivre comme un maître, il faut avouer qu'elle perd beaucoup de sa valeur philosophique.

Pourtant il reste à l'immoraliste d'avoir tenté une belle aventure. Même quand les forces manquent, la bonne volonté mérite la louange. Michel n'a pas trouvé l'héroïsme, le surhumain, en dehors de la loi; à l'exemple de Pascal, n'est-ce pas dans l'obéissance à la loi qu'il faut le chercher? André Gide y songe et sa pensée orientée vers ce nouvel objet fait un curieux retour sur elle-même et sur son passé. Une curiosité fervente, comme toutes ses curiosités, l'attire un instant vers la morale autoritaire et catholique. Le point de vue social, pour la première fois le préoccupe, et il écrit cette merveilleuse parabole de *l'Enfant prodigue* où pour la première fois se trahit chez lui le souci de sauvegarder le patrimoine moral acquis par les ancêtres. Mais le catholicisme répugne aux extrêmes, et André Gide y tend toujours de toutes ses forces. S'il cherche le surhumain

dans la vertu, dans la vertu selon la loi, c'est à la vertu protestante qu'il le demandera : *la Porte étroite* est un roman huguenot.

*
* *

Rien de plus pur, de plus élevé que ce livre. Il y règne une atmosphère d'édification, une longue hérédité chrétienne s'y trahit. Pourtant, on n'y entrevoit ni le prêtre, ni le dogme : ce n'est que le développement, dans une âme exceptionnellement élevée, du germe chrétien déposé par le passé.

André Gide n'a pas écrit d'œuvre plus parfaite que *la Porte étroite;* son style, son art y atteignent à la simplicité sublime des grandes œuvres. La phrase limpide et diaphane y acquiert une fermeté toute classique et digne des plus beaux modèles. La véhémence et la profondeur dramatique des sentiments s'accroissent de la discrétion et de la modération du ton, et ceux-là mêmes qui ne s'intéressent pas aux problèmes intérieurs ne manqueront pas d'en sentir l'émotion pour peu qu'ils aient le sens de la beauté littéraire.

Le thème est plus simple, plus uni que dans *l'Immoraliste*. L'auteur nous introduit dans une famille provinciale et protestante, la famille Bucolin : un père qui vit retiré avec ses enfants dans une vieille propriété aux environs du Havre. La mère, trop aimable créole, abandonna jadis le foyer pour suivre

un amant, laissant derrière elle d'effroyables ruines sentimentales. L'aînée des filles, Alissa, assez grande, au moment de la fuite et de la faute, pour la deviner tout au moins, en a gardé dans l'âme une inguérissable blessure. Elle aime son cousin Jérôme, celui qui conte l'histoire. Tout les destine l'un à l'autre, tout les apparie. Pourtant, elle recule sans cesse l'heure attendue du mariage, et finit par se refuser pour ne pas appauvrir l'idée qu'elle s'est faite de son amour, ou, plus noblement encore, de crainte que Jérôme, satisfait, ne continuât pas de travailler à son perfectionnement.

Que cela est pauvrement dit! On ne résume pas, on ne raconte pas un tel livre, que l'auteur a su animer de cette magie qui fait vivre. L'héroïsme d'Alissa est fait d'une notion si fine de l'héroïsme et de la vertu qu'il faut être dans l'atmosphère du roman pour l'admirer et pour le comprendre. Nous assistons ici à la culture de la vertu, et derrière ce que le cas humain a d'humain dans son exaltation surhumaine, il n'est pas difficile de découvrir le pendant à *l'Immoraliste,* la recherche de l'extrême, de la perfection dans les cadres de la loi morale chrétienne.

Aussi bien a-t-on remarqué que l'effort d'Alissa n'est pas plus sain que celui de Michel.

Dans un article publié par *l'Art Moderne,* sous la signature L. St. H., je trouve cette observation

très fine : « Des natures comme celle d'Alissa sont désorbitées par leur noblesse même; la pureté de leur métal les rend impropres à la résistance; ne nous y trompons pas. Certes, le désenchantement de sa jeune âme fut atroce, mais qui de sensible n'a été, avant l'âge, désabusé d'aucune foi? Cette douce jeune fille est en révolte contre ce qu'il y a de plus féminin dans sa nature, contre justement cet attachement à l'individu, cette compréhension du particulier, cet amour passionné de l'être défini, limité et relatif, qui est le propre du cœur des femmes. Elle veut embrasser l'univers; ses forces n'y suffisent pas, et elle trompe par de subtils sophismes sa logique : sa vertu même, sa profonde honnêteté, son innocence de toute attitude la desservent. Tout son héroïsme n'aboutira qu'à créer autour d'elle une atmosphère de tiers ordre; il faudra qu'elle se dépêche de mourir pour sauvegarder un rayon de cette beauté intérieure qui comporte toujours de la joie. »

Juste objection, mais qui s'adresse en somme à toute la morale héroïque, et que les casuistes catholiques ont érigée en règle. L'héroïsme n'est pas permis à toutes les âmes. Quand on veut atteindre les cimes, il faut cheminer au bord des précipices et le moindre faux pas vous y jette. Qui a voulu trop s'élever retombe de plus haut. N'est-ce pas aussi la morale qu'on peut déduire d'*Isabelle* si l'on peut déduire une morale de cette romanesque nouvelle. Mais quoi!

il est beau et il est utile que certaines âmes n'aient pas peur de courir de vaines aventures. Quelle que soit la triste sagesse où ils arrivent, ceux qui chercheront la règle de leur vie sur les mêmes chemins qu'Alissa, ou même que Michel, se seront donné de nobles raisons de vivre, et peut-être, auront-ils plus qu'on ne croit éclairé la route pour le grand troupeau qui les suit.

Les meilleurs d'aujourd'hui se sont engagés, à l'heure la plus belle de leur vie, dans ces sentiers étroits, et il y a, dans la double aventure qu'André Gide a racontée, le symbole le plus clair et le plus émouvant des jeux douloureux où s'est risquée notre conscience trop instruite. De l'héroïsme de l'obéissance, à l'héroïsme de la liberté, quel beau, quel périlleux voyage que l'âme française entreprit sans crainte, au risque d'y perdre à jamais son incomparable héritage! Peut-être aujourd'hui songe-t-elle au retour. Mais le retour! Ce n'est jamais sans regret qu'on y songe. En nous parlant d'Alissa, André Gide ne peut oublier Michel, et si des esprits dogmatiques lui reprochent de ne pas s'être prononcé entre eux, on pourrait leur répondre: à qui ne veut de bonheur que risqué il est possible de s'imposer la contrainte de ne pas choisir. Notre temps n'a pas encore su choisir : est-ce sa faiblesse, est-ce sa noblesse?...

Et puis, André Gide n'a pas vécu sa dernière aventure...

Décembre 1909.

Maurice Maeterlinck

Il y a, dans les bibliothèques de province, des livres surannés et charmants dont les couvertures bleu-tendre ou saumon se décorent d'arabesques dont l'or terni évoqua jadis je ne sais quelle turquerie fantaisiste; le dos est fatigué et disjoint et l'on retrouve, entre les pages, des fleurs séchées, des silhouettes de papier noir, et des écheveaux de soie dévidée jadis à même le cocon par d'anciennes jeunes filles. Ce sont les livres de nos grand'mères : *Corinne ou l'Italie, Lélia,* un Keepsake, les œuvres de Mme Desbordes-Valmore et de Bernardin de Saint-Pierre. La poussière s'est accumulée sur leurs tranches, et si votre curiosité distraite entr'ouvre le livre, vous n'y verrez d'abord rien que de froid et de décoloré. Surmontez pourtant cette impression première; lisez. A votre ennui se mêleront des sourires. Puis, un charme montera de ces pages oubliées, et si vous y réfléchissez, vous discernerez ce que leur ont emprunté des sensibilités dont la vôtre est sortie. Que ne devons-nous pas aux rêveries de nos grand'mères?

J'imagine que, quand nos petits-enfants retrou-

veront ainsi les ouvrages de Maurice Maeterlinck, ils auront ce même sourire indulgent. Tout au moins liront-ils *La Vie des Abeilles* et *L'Intelligence des Fleurs* avec l'attendrissement rétrospectif que nous inspirent les vieilles toiles de Jouy, les meubles Empire et *Les Etudes de la Nature*. Ils y recueilleront le souvenir d'un climat moral qui régna sur l'Europe entière, et dont Maeterlinck aura fixé certains aspects essentiels en des images agréables et démodées, tout comme celles que nous laissa Bernardin.

Eh quoi! ne resterait-il que cela d'une telle gloire? De la plus européenne, non, de la plus universelle des gloires d'aujourd'hui?...

La gloire de Bernardin n'est point négligeable, et la comparaison s'impose d'elle-même entre Maeterlinck et lui. En écrivant *Les Etudes de la Nature*, cet auteur vieilli dont on ne lit plus guère qu'une bluette charmante qu'il composa en se jouant, apportait une nourriture salutaire au public de son temps, à ce public moyen que Jean-Jacques dépassait. Son finalisme ingénu calmait les inquiétudes de ceux que la sécheresse d'une morale utilitaire et d'un matérialisme sans grandeur avait déçus et qui, pourtant, se refusaient à faire, même avec Chateaubriand, le voyage du pénitent vers les autels délaissés.

Nos contemporains connaissent les mêmes angoisses. Les dernières années du XIXe siècle et les pre-

mières du XXe ont vu la faillite du positivisme de laboratoire, un grand vide s'en est suivi, un grand vide et une douloureuse incertitude. Maeterlinck n'a-t-il pas trouvé le moyen de nous empêcher d'en souffrir? N'a-t-il pas, lui aussi, inventé une sorte de religion commode à l'usage de ceux qui n'en ont pas? Au lieu de tirer des sciences naturelles — les seules disciplines où nous voyions encore des certitudes, — ce nihilisme moral dont on a reconnu le danger aussi bien pour l'épanouissement de l'individu que pour la santé des communautés humaines, n'y a-t-il pas découvert l'idéal dont notre temps éprouve le désir? Comme le bon Bernardin qui n'avait lu que Tournefort, Buffon et Jussieu, Maeterlinck qui a lu Darwin et les continuateurs de Darwin, n'a-t-il pas orné de poésie les découvertes des savants? Comme lui, n'y a-t-il pas trouvé des raisons de vivre, d'espérer, et de moraliser? Aussi, de même que nos grand'mères louaient l'aimable M. de Saint-Pierre de ce qu'il élevait l'âme, de même nous entendons aujourd'hui une ample voix populaire proclamer que « Maeterlinck ennoblit la conscience moderne ».

Mais cette voix lui conférera-t-elle autre chose qu'une gloire viagère? Les élites seules déterminent dans une œuvre ce qu'elle a de durable. Or, elles échappent peu à peu à l'influence de Maeterlinck qui, d'abord, les avait séduites. Plus sa gloire brille

sur l'Europe des Académies et des Congrès, plus se détourne d'elle l'Intelligence qui avait préparé sa prodigieuse réussite; et voici qu'on commence à se demander s'il vivra dans les mémoires aussi longtemps qu'un Bernardin de Saint-Pierre, car il n'a pas écrit *Paul et Virginie*. Il est vrai qu'il a écrit *Pelléas et Mélisande*...

*
* *

Mais craignons que l'excès de son discrédit ne dépasse l'excès de sa fortune, et que les déceptions qu'il nous a causées ne nous rendent injustes. Quoi que l'avenir lui réserve, il aura représenté avec éclat un aspect de l'esprit européen. Cette déception, c'est en France surtout qu'on l'a cruellement éprouvée. Maeterlinck, à ses débuts, y fut adopté avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il semblait apporter des richesses nouvelles que l'esprit français ne pouvait tirer de son propre fonds. Formée, même à son insu, par Descartes, par La Rochefoucauld, par Voltaire, une intelligence de trempe purement française ne voit dans la pensée que des raisonnements dialectiquement ordonnés; dans l'âme humaine, elle ne s'intéresse qu'à ce qui est clair, intelligible. Travaillant sur des terres cultivées depuis longtemps, elle se plaît à orner de vieux jardins spirituels souvent parcourus, mais toujours

nouveaux pour qui sait en découvrir les beautés, et elle admet difficilement qu'il y ait dans la psychologie d'autres champs encore en friche. Il n'y a pas bien longtemps qu'elle a reconnu l'importance de ce domaine de l'inconscient où la raison n'est pour nous que d'un faible secours. Or, c'est là que Maeterlinck nous fait pénétrer. « L'originalité de son œuvre, a-t-on dit fort justement, c'est qu'il a donné aux idées les plus spéculatives la forme du sentiment, c'est qu'il les a enveloppées dans ce demi-jour, qui, à côté des pensées claires, laisse pressentir les pensées obscures, la vie profonde et cachée où le Moi palpite du même rythme que l'Univers. » Voilà qui était assez nouveau dans la littérature française, et qui, pour sa nouveauté même, paraissait précieux. Mais, au moment où, croyait-on, Maeterlinck allait introduire son lecteur émerveillé dans ce temple du mystère, si étrangement attirant et nouveau, il s'est arrêté sur le seuil. Cette élite française, qui va toujours jusqu'au bout de ses entreprises, dussent-elles lui coûter bien des larmes, et qui aime d'autant mieux battre l'estrade dans les spéculations de la morale et de la philosophie qu'elle sait comment retrouver le terrain solide d'une sagesse instinctive à force d'être traditionnelle, il a offert tout uniment, — de crainte de quelque aventure — de la guider à petits pas vers une éthique lénifiante, de caractère composite mais non pas inédite. Pouvait-

il manquer plus complètement à ses promesses ?

Aussi, à mesure que Maeterlinck assurait son empire sur le grand public de demi-culture, sur ce grand public bourgeois de toutes les nations qui sait de quelle utilité sociale peut être une prudente philosophie, il perdait son crédit non seulement sur l'élite française, mais sur ceux aussi, à quelque peuples qu'ils appartiennent, qui marchent sur ses traces, qui, même dans le cadre social, n'ont pas renoncé à chercher *leur* vérité, et qui prisent, par-dessus tout, le désintéressement et la sincérité intellectuels.

C'était dans l'ordre. Un écrivain, pour peu qu'on envisage sa carrière avec le recul nécessaire, on verra qu'il a presque toujours l'espèce de succès qu'il mérite et qu'il n'en peut dérober d'autre. Si l'on suit la pensée de Maeterlinck dans son développement logique, on distinguera qu'il n'a si profondément touché le grand public bourgeois que parce qu'il a apporté dans des spéculations d'ordre supérieur dont ce public eut toujours la nostalgie, le tempérament de la bourgeoisie belge où il a ses origines, c'est-à-dire de la bourgeoisie la plus positive du monde. Certes, ses premiers ouvrages sont une réaction contre l'esprit terre-à-terre, contre l'orgueil rude et buté des siens. Le mysticisme bleuâtre de ses livres de début, c'est la protestation du jeune homme et de l'artiste contre un milieu où « l'âme

est en exil », comme dit le poète Georges Marlow. Mais à mesure que sa pensée, après bien des détours, retrouve sa pente naturelle, on découvre chez lui, sous cet idéalisme apparent, la sagesse ménagère du Flamand, transposée dans un domaine où des vertus d'un autre ordre sont de mise. De *La Princesse Maleine* au *Double Jardin,* Maeterlinck a fait le voyage vers soi-même que tout le monde entreprend, de vingt à quarante ans.

*
* *

En vérité, ce fut un beau départ, et le voyage fut coupé de quelques délicieuses escales.

Quand, au retour d'un séjour à Paris, qu'il fit en compagnie de son ami Grégoire Le Roy, après avoir terminé ses études, Maeterlinck, le fils du notaire Maeterlinck, publia *Serres Chaudes,* il y eut une manière de scandale dans la bonne ville de Gand. Les journaux locaux s'amusèrent infiniment de ces vers symbolistes où, d'ailleurs, la pensée balbutie dans le vague des images précieuses et contournées. C'était le temps où *La Jeune Belgique, Le Réveil, La Wallonie* d'Albert Mockel, quantité de petites revues ahurissaient les gens raisonnables de Belgique en tentant de les initier à la littérature la plus nouvelle. De tous ces jeunes hommes qui se faisaient gloire d'être incompris, Maeterlinck sem-

blait le plus hardi, et *La Princesse Maleine,* publiée d'abord à petit nombre d'exemplaires, et hors commerce, exerça la verve des journalistes du bon sens jusqu'au jour où parut dans *Le Figaro* le fameux article de M. Mirbeau qui déclencha le succès. Succès brusque et inattendu, mais que tout préparait. Complètement ignoré, sincèrement dédaigneux du public, le jeune poète gantois semblait avoir deviné d'où venait le vent. Paris, alors, avait besoin de grands hommes étrangers : on y cherchait des nouveautés lointaines et septentrionales ; le symbolisme se plaisait dans un décor à la Burne-Jones, semblable à celui où Maeterlinck avait situé sa pièce. Et d'ailleurs, il apportait au théâtre quelque chose de nouveau, une formule inédite et singulière. Non que les personnages invisibles qui dans ses *Petits drames pour marionnettes* jouent le rôle essentiel : l'Amour et la Mort, la Destinée et le Malheur, n'eussent été mis avant lui sur la scène, mais on leur trouvait un accent inédit, et leur présence, si habilement mêlée à l'atmosphère dramatique, imprimait aux protagonistes humains cette allure de poupées hagardes, de pauvres pantins au gestes élémentaires, qui figure assez bien l'angoisse d'une humanité privée de toute certitude et de toute boussole morale. Il y avait là les éléments d'un théâtre qui n'était pas sans grandeur, d'un art stylisé mais actuel et tout imprégné du climat de l'époque, d'un art élevé puis-

qu'il met nos émotions en rapport avec l'infini. Malheureusement cette formule nouvelle ne se prêtait qu'à l'expression d'un petit nombre de sentiments très simples, très primitifs; elle devait promptement s'épuiser au point que Maeterlinck lui-même sentit bientôt le besoin de la renouveler : il passa brusquement à l'esthétisme frelaté de *Monna Vanna,* à la froide allégorie, à la philosophie primaire de *Joyzelle* et de *L'Oiseau Bleu.* Vaines tentatives de s'élever à une poétique théâtrale, qui pût exprimer une conception nuancée de la vie.

*
* *

Aussi bien, dès l'aube de sa célébrité, Maeterlinck avait trouvé dans ses essais la forme la mieux adaptée à la subtilité de sa pensée.

Le Trésor des Humbles en commence la série. Ce fut une des admirations de mes vingt ans que ce petit ouvrage caressant et tendre. Il parut en plein essor symboliste, à un moment où tous les jeunes gens qui s'éveillaient à la vie de l'esprit sentaient le vide affreux de ce positivisme desséché, de ce plat naturalisme, de cette vulgarité à courte vue ou de cet esthétisme glacé dont nos aînés immédiats s'étaient contentés. On crut y trouver de quoi satisfaire la soif de mystère, de tendresse et de nouveauté qui brûlait les jeunes cœurs. Ah! que nous l'avons aimé

le Maeterlinck du *Trésor des Humbles!* Nous pensions assister au « réveil de l'âme ». Nous espérions la proclamation d'une vérité nouvelle qui nous eût pleinement satisfaits et pour laquelle nous eussions vécu. Nous en devinions les signes précurseurs. Nous attendions quelque chose... Quoi? Une certitude, une foi, un équilibre? Nous attendions quelque chose qui n'est pas venu et Maeterlinck nous apparaissait comme l'annonciateur de l'Aube...

Certes en relisant ce livre aujourd'hui je retrouve un peu du charme matinal qui m'enchantait alors, et je serais injuste envers moi-même si je ne voyais plus que de molles amplifications de rhéteur symboliste, dans quelques-unes de ces prières au Dieu inconnu : *Les Avertis, le Réveil de l'âme, le Tragique quotidien.* Au reste, si le lecteur candide et de bonne foi ne parcourt pas sans agacement les étonnantes études sur Ruysbroek l'Admirable, sur Novalis, sur Emerson, où Maeterlinck a montré une virtuosité prodigieuse dans l'art de jeter du noir, de noyer dans un brouillard fuligineux des pensées déjà obscures, du moins admirera-t-il dans ce livre une grande bonne volonté d'exprimer l'Inexprimable et un effort violent et soutenu pour s'élever à une sorte de lyrisme philosophique qui est quelquefois atteint.

Il y a dans le *Trésor des Humbles* un accent juvénile, hardi, généreux, que Maeterlinck ne retrouvera plus. *Le Trésor des Humbles*, c'est l'inévitable

folie de jeunesse de ce bourgeois très sage, mais qui ne se connaissait pas. D'autres, à ce moment, rêvèrent d'être « l'Ennemi des Lois » et de refondre le monde au creuset de l'anarchie : Maeterlinck promena sa pensée encore hésitante parmi les hardiesses prudentes d'un mysticisme transcendental. Folie de jeunesse, utile folie d'ailleurs, puisque c'était un peu celle de tout le monde. Il y a souvent une grande sagesse à être fou avec les autres.

« Au reste, le mysticisme de Maeterlinck portait en lui, dit M. Tancrède de Visan, cet idéalisme magique que certaines lectures firent plus vite éclore, et sa naissance, et son tempérament le prédisposaient aux conceptions artistiques d'une métaphysique concrète et pourvue d'image. »

Evidemment. Peut-être même toute la métaphysique de Maeterlinck est-elle commandée par les images, mais c'est pour cela sans doute qu'elle influe si peu sur sa vie profonde. Du moins alors ne troublait-elle pas beaucoup sa quiétude, car ce *Trésor des Humbles* qui place notre cœur au cœur du mystère laisse une impression d'optimisme. Au milieu des forces redoutables dont l'auteur se sent entouré, il entrevoit le moyen de vivre sans souffrance, et presque sans souci. Il conçoit une philosophie sans larmes.

Pourtant quel terrain dangereux que celui sur lequel il se plaçait! Pour être sorti heureux et tran-

quille de cette aventure, il fallait qu'il fût prédestiné au bonheur.

Les trois études philosophiques, et les dix méditations qui composent le *Trésor des Humbles* apparaissent en effet comme une tentative sincère de saisir la « Vie totale », de discerner les commandements de l' « Etre ». La vie totale! Elle a fait trembler tous ceux qui, par-delà la barrière des religions humaines, ont aperçu son visage terrible. Rêves apolliniens ou dionysiaques, théogonies mystérieuses des vieux âges, métaphysique scolaire ou religieuse, théologies compliquées des hérésiarques orientaux, toutes ces idéologies n'ont servi qu'à masquer l'aspect redoutable de la vie totale. La vie totale! Silence effrayant des espaces infinis, horreur de sentir s'écrouler tout ce qu'on possède, éternel retour, éternel *ignorabimus*, énigme permanente, solitude et contradiction! La vie totale qui est par-delà le Bien et le Mal, par-delà la Justice, et que la grande âme d'un Pascal ne veut connaître que par l'intermédiaire de Dieu! Maeterlinck, dès le commencement de sa carrière, a repoussé le Dieu de Pascal. C'est un Dieu tragique. Maeterlinck ne veut pas plus de la rude certitude qu'il impose que des héroïques négations d'un Nietzsche. Il croit que la destinée de l'âme humaine est d'être heureuse parce qu'il tient à être heureux, parce qu'il tient à conseiller le bonheur. Ce qui chez lui devint plus tard un ferme propos n'est d'abord

qu'un obscur instinct mais d'autant plus impérieux.

Aussi, soit qu'il entrevît le péril qu'il y a, pour un optimiste volontaire, à poursuivre la connaissance et l'expression de la « Vie totale », même au travers des brumes mystiques, soit que son instinct d'homme heureux l'ait, sans qu'il s'en doutât, écarté de la voie où il avait failli s'engager, Maeterlinck, un instant incertain entre Ruysbroek l'Admirable et Marc-Aurèle, opte délibérément, dès 1898, pour l'empereur philosophe, et délaisse l'inspiration mystique pour un rationalisme agnostique.

La délaisse-t-il? Pas tout-à-fait. Car Maeterlinck est resté l'esclave de son premier livre. « Il a voulu demeurer fidèle à ce qu'il y disait si bien, relier au moi nouveau l'ancien. Etrange mariage de l'individualisme et de l'humilité! » Etrange mariage, en vérité, et dont ceux qui prisent avant tout la loyauté intellectuelle ne peuvent pas s'empêcher d'être choqués. Il a fallu pour qu'il fût consommé que notre auteur usât de toutes les ressources d'une rhétorique onctueuse et nuancée qui doit bien quelque chose aux Jésuites du Collège Sainte-Barbe, où il fit ses études. Tout son effort, à partir du moment où il a pris cette attitude, sera de donner aux problèmes tragiques qu'il se pose une solution qui concorde avec le souriant stoïcisme auquel il veut se tenir.

*
* *

Au premier abord, quand on le suit dans cette tâche difficile, mais profitable, qu'il s'est donnée, on songe à incriminer sa bonne foi.

Oui, vraiment. Cette rhétorique, étonnamment impersonnelle d'ailleurs, est si habile, on en saisit si bien le procédé insinuant et caressant, on voit si bien l'auteur se tirant d'affaire chaque fois qu'une question l'embarrasse par une de ces images somptueuses et familières dont il a le secret, que l'on se demande parfois si, dans tous ces traités de morale, il y a autre chose que de la « besogne » bien faite, de la « copie ». Mais c'est surtout quand il s'agit de philosophes et d'hommes de lettres que la parole amère et pénétrante de Benjamin Constant reste vraie : « On n'est jamais ni tout à fait sincère, ni tout à fait de mauvaise foi »; il y a, dans la longue suite d'équivoques qui constituent *La Sagesse et la Destinée, Le Temple Enseveli, Le Double Jardin,* une sorte de demi-sincérité que Maeterlinck doit à cet instinct du bonheur ménager, à cette sagesse bourgeoise qu'il tient de sa race. Son esprit, d'éducation française, lui pose de graves problèmes; son « démon », qui est un démon flamand, lui en cache les aspects tragiques. Le sage, pour lui, — et comme il s'attache à cette idée! — c'est l'homme heureux. « Il serait nécessaire de temps à autre, dit-il, qu'un homme favorisé par le destin d'une félicité éclatante, enivrée, surhumaine, vint nous dire

simplement : J'ai reçu tout ce que vos désirs appellent chaque jour; j'ai la richesse, la santé, la jeunesse, la gloire, la puissance et l'amour. Aujourd'hui, je puis me dire heureux, non à cause des dons que la fortune a daigné m'accorder, mais parce que ces dons m'ont appris à regarder plus haut que le bonheur. »

Cela n'est pas extrêmement clair, car, plus haut que le bonheur, du moins dans le même plan, il n'y a que le détachement suprême, la contemplation et le renoncement, et Maeterlinck n'aurait ni le courage, ni la volonté d'entraîner son lecteur vers ces sommets glacés. Cela n'est pas très clair : qu'importe? Ce portrait du sage n'est-il pas séduisant? C'est celui de l'homme qui a le sens de la félicité, de l'homme qui a capturé *L'Oiseau bleu,* cet oiseau bleu qu'on va chercher bien loin, alors qu'il se cache au foyer délaissé. Et quel est-il, ce secret du bonheur? Rien de plus simple : c'est de « ne pas regarder du côté des larmes, mais du côté des sourires »; c'est de détourner les yeux des problèmes tragiques et « d'adopter l'hypothèse qui encourage notre vie dans cette vie universelle qui a besoin de nous pour percer ses propres énigmes ».

Et voilà notre philosophe parcourant l'histoire et la littérature, promenant le lecteur en d'agréables digressions, de l'*Orestie* « qui n'aurait pas eu lieu si l'on eût placé Socrate ou Jésus-Christ dans le

palais des Atrides », à l'émouvante et silencieuse biographie d'Emilie Brontë, pour nous montrer qu'on peut très bien vivre heureux en côtoyant les idées qui épouvantaient Pascal. Il suffit de « comprendre », de regarder avec détachement et d'aimer. D'aimer quoi ? D'aimer tout, ce qui est la meilleure façon de n'aimer rien.

Cette attitude que conseille Maeterlinck n'est pas sans grâce et il y a, dans *La Sagesse et la Destinée*, de vraies beautés sereines et graves qui s'imposent à l'esprit, malgré l'imprécision du style. Si depuis, certain personnage de *Monna Vanna* nous a brusquement révélé ce qu'une telle sagesse a d'insuffisant, — vous vous souvenez de cet odieux vieillard qui, chargé de fléchir le vainqueur brutal, destructeur de sa patrie, revient de sa mission avec des notations d'homme de lettres et des considérations de philosophe humanitaire admirant le condottière Prinzivalle... qui a lu ses œuvres, — tout de même il faut faire quelque crédit à cette ample rhétorique toute chargée d'images et qui, par endroits, a le charme berceur d'une belle homélie.

Mais, à mesure que l'œuvre se poursuit, le procédé s'accuse. Dans *Le Temple enseveli*, dans *Le Double Jardin*, Maeterlinck reprend les thèmes de *La Sagesse et la Destinée* et les développe. Devant toutes les questions, c'est le même balancement, la même fuite, la même volonté d'éviter ce qui est

angoissant. En cercles concentriques, la pensée de l'auteur tourne autour du temple, et de chacune de ces lectures, on sort avec l'impression pénible d'une méditation dans le vide, d'une rêverie autour de quelques mots. Après nous avoir proposé les problèmes les plus tragiques, Maeterlinck nous a endormis à la musique de ses phrases comme ces tziganes qui, dans les cafés de nuit des grandes villes, empêchent les citadins fatigués de penser aux échéances du lendemain.

Après *le Double Jardin*, le périple est accompli; l'enclos mystique d'où l'auteur est parti, il n'y revient plus que pour y cueillir des fleurs de rhétorique. Maeterlinck, devenu très sage, est le moraliste des gens très sages. Le bourgeois de Gand est arrivé à transporter son équilibre mental dans le domaine de la métaphysique, et il a trouvé son public, un public qui demande à croire « que le premier de tous les devoirs est d'être heureux ». Il est le sage bienfaisant des jours ordinaires et des gens ordinaires. Ses livres seront désormais pour ceux qui ne vont pas à la messe ce que sont les manuels d'édification pour les dévots. Il est le docteur Tant Mieux des âmes sans piété. Il satisfait à ce besoin de religion qui survit à la décadence des religions, au moyen d'un vague idéalisme vide de croyance, il confectionne un idéal pour savants positivistes, offre une ombre du divin à ceux qui avaient

cru pouvoir se passer du divin. Cela n'est peut-être pas inutile. « Nul doute, dit M. Lucien Maury, si nous avions en France le sens de l'utilité sociale, que nous n'eussions depuis longtemps accordé à l'œuvre de Maurice Maeterlinck le prestige et la dignité d'une véritable institution nationale : mais chacun sait que ce sens nous manque, et qu'au moment où nous assistons à la progressive déchéance des entreprises séculaires de prévoyance et d'assistances spirituelles, nous nous soucions peu d'en favoser une nouvelle, si laïque, incroyante et moderne soit-elle ; l'œuvre de Maeterlinck demeure suspecte en raison de son efficacité même. Les peuples étrangers, qui ne connaissent ni nos scrupules, ni nos pudeurs, ni nos fausses hontes, en jugent autrement ; un intérêt pratique domine leur intellectualité ; un souci de bonne administration et d'hygiène commande leurs enthousiasmes littéraires ; édifiant tant de lazarets confessionnels, d'asiles, et de sanatoria dont parfois la lourde atmosphère nous choque si désagréablement, comment n'eussent-ils point accueilli le secours de cette séduisante thérapeutique ? Ils l'accueillirent, affectionnèrent tout de suite la maison de Maurice Maeterlinck, sa douce lumière, ses blancheurs ripolinées, et la préférèrent avec la décision émerveillée de gens qui abandonnent un hôpital enfumé et démodé pour un laboratoire médical net, éclairé à l'électricité et pourvu du plus élégant confort ».

Ces considérations utilitaires ont leur importance. Sans doute ces peuples étrangers sont-ils très sages, et si l'on considère l'œuvre de Maeterlinck à ce point de vue, il ne faudra pas lui tenir rigueur des emprunts qu'il a pu faire à Plotin, à Porphyre, aux gnostiques, à la Kabbale, aux Soufis, à Guyau, à Renan, à toutes les doctrines mystiques que la poésie philosophique a fait naître, et à quelques doctrines rationalistes que le bon sens a maintenues loin des abstractions où le sage moraliste n'aime pas à se perdre. La plupart de ses sources sont trop lointaines pour que le public, même le plus cultivé, y puisse aller puiser, et si Maeterlinck n'a fait que s'y abreuver en passant, du moins a-t-il rapporté quelques-unes des fleurs qui poussent sur leurs rives. On pourrait aussi lui savoir gré d'avoir prévu le goût passionné qui porte toute la génération actuelle vers la philosophie de Bergson. Ce qu'il y a de commun entre *Le Trésor des Humbles* et les traités suivants, n'est-ce pas la double application qu'on y trouve de la formule bergsonienne?

Mais Maeterlinck se contenterait-il de n'être qu'un vulgarisateur des idées oubliées et un metteur en œuvre des idées flottantes? Ne fait-il pas figure de penseur, de directeur intellectuel? C'est contre cette transmutation de valeurs qu'une protestation s'élève en France et de France se répand en Europe.

Sans doute elle est dangereuse cette sincérité

intellectuelle qui est le propre de l'esprit français et qui l'éloigne d'un Maeterlinck. Mais c'est à cette dangereuse sincérité qu'il doit sa souveraine élégance, son aristocratie, et le rôle qu'il joue dans la civilisation universelle. La race française ne conçoit l'Eglise que militante et qu'elle recherche Dieu ou la vérité scientifique, elle refuse de s'arrêter en route par considération pour sa santé. A cette témérité intellectuelle qui fait son orgueil elle a sacrifié bien des choses. Pour obéir à cette sincérité envers l'Esprit n'a-t-elle pas abandonné des doctrines et des croyances qui ont suffi à quelques-uns des plus grands esprits qu'elle ait produits? Ce n'est pas pour remplacer ces croyances par une rhétorique harmonieuse, mais si molle, où se fondent, en images renouvelées, les vieilles hypothèses immobiles de la philosophie orientale. Rhétorique pour rhétorique, celle de Bossuet a tout de même plus d'ampleur et de fermeté, et les élans de *L'Imitation*, même pour ceux qui ne connaissent pas l'objet de leur vénération, sont plus poignants que tous ces appels à l'amour qui terminent les méditations de Maeterlinck. Il est vrai que *L'Imitation* est trempée de larmes : Maeterlinck croit que l'âme humaine est faite pour être heureuse et son temps le croit avec lui.

*
* *

Tout son succès tient à cela : il offre à ses con-

temporains une philosophie sans larmes, sans angoisse et sans effort et notre monde démocratique qui n'aime pas l'effort, qui a peur de l'angoisse, et qui a inventé le « droit au bonheur », veut tout de même se donner le luxe d'une philosophie. Maeterlinck y suffit, et c'est pour cela que son œuvre vivra peut-être dans l'histoire des idées comme une exacte représentation de l'idéal à bon marché qui suffit à une partie de la société européenne.

Somme toute, lui aussi, il veut « donner un sens complet au mot exister ». Mais avec une sagesse flamande, il a mis à son existence des bornes précises. Comme la béguine de Bruges, il possède l'art d'embellir l'humble enclos où s'accomplira sa destinée : nul mieux que lui ne connaît sa maison, son jardin, mais il sait qu'on ne doit pas regarder par-dessus le mur, si l'on ne veut pas souffrir de la nostalgie de l'impossible.

Quand on peut s'en contenter, c'est peut-être là une bonne règle pour la vie intérieure, et il semble qu'il n'y ait point de meilleure méthode pour acquérir cet optimisme, dont l'âme européenne, après tant d'inquiétudes, a le besoin périodique. Quand on a tremblé pendant « les nuits enceintes », on aime, au retour de l'aurore, à prendre confiance dans la journée qui vient, et l'on écoute avec plaisir celui qui conseille l'espoir et veut ennoblir les forces triomphantes. Maeterlinck, comme Bernardin de Saint-

Pierre, fut ce bon conseiller. Comme nous aimons Bernardin qui avait trouvé les mots qui faisaient pleurer nos grand'mères, nos petits-enfants, sans doute aimeront Maeterlinck qui a rendu quelque crédit à de très vieux mots dont nous ne pouvons pas nous passer. Mais qu'il ne prenne pas une place qui convient à des écrivains d'une tout autre lignée. Ceux qui veulent remplir les mots de toute leur signification, ceux qui n'ont pas peur des idées, ceux qui n'ignorent pas quel vide affreux laisse dans les grands cœurs les petits bonheurs que la main peut saisir, ne s'y trompent déjà plus : ils savent où mène cette philosophie sans larmes. S'il est vrai — et comment ne pas le croire ? — que Maeterlinck joue un rôle très considérable dans le nouvel esprit européen, ce n'est pas un très bon signe.

Septembre 1912.

Quelques crises françaises

Comment, disaient ces Cosmopolites, la France pourrait-elle prétendre à jouer dans l'évolution de la pensée européenne un rôle aussi important, alors qu'en France même il n'y a pas de véritable esprit public? Sur aucune question essentielle on n'y réalise l'unanimité, et dans le même temps qu'on nous convie à accepter l'hégémonie spirituelle française, vingt voix contradictoires s'élèvent en France même pour réclamer le monopole de ce qui est français :

« Il n'est rien de français que catholique », dit celui-ci. « Tout ce qui est catholique est antifrançais », riposte l'autre. « Il faut faire dater la France de la Révolution », assure ce radical. « La Révolution est le commencement d'une lente dissolution de la France », répond ce royaliste. « Ecouterez-vous ce rhéteur ivre d'idéologie, indifférent aux réalités contemporaines? » — « Entendez-vous ce Juif sans tradition? — « Ce qui est protestant n'est pas français! » — « Si la France meurt, ce sera l'intrigue ultramontaine qui l'aura tuée. » — « La France du XXe siècle se doit de déclarer la paix au monde. » — « La France éternelle ne vit que par l'épée. » — Autant d'hommes de talent, autant de partis, autant de doctrines. A qui prêter l'oreille?

Ecoutez ces voix d'un peu loin; elles se fondront en une même harmonie : celle d'une vie française dont l'équilibre est fait d'un éternel combat. L'histoire de la France ne se développe pas d'une ligne continue, mais par bonds. Rien ne s'y fait que dans la fièvre, et c'est toujours dans la fièvre que ce pays conçoit, renie et répand ses idées. Chaque crise française est une étape de l'évolution spirituelle de l'Europe.

Réflexions sur l'Immoralisme

Nietzsche est déjà démodé, dit-on. Et, en effet, depuis quelque dix ans, bien des noms sont entrés dans le vocabulaire intellectuel de la jeunesse, qui ont fait oublier le bruit que faisait naguère l'auteur de *Par delà le bien et le mal*. Parmi ces cabarets de l'Idéal dont la vogue s'empare et puis qu'elle abandonne, le bar élégant de M. Bergson accapare aujourd'hui le meilleur de la clientèle, et l' « assommoir » de Nietzsche semble un peu délaissé.

Pauvre grand homme incomplet! Il aura eu le sort étrange d'être célèbre avant d'être lu et d'être démodé avant d'avoir été compris. Du moins son nom restera-t-il attaché à certaines questions éternelles et à certaines inquiétudes éphémères. On l'a beaucoup moins lu qu'on n'en a parlé, mais il serait injuste de méconnaître son influence, même sur ceux qui ne l'ont connu que de seconde main.

Que l'on donne à la question ce nom sonore, ou qu'on la détermine avec plus de nuances et même d'imprécision, elle s'impose toujours avec la même vigueur à tous les esprits, aux plus vulgaires comme aux plus fins : quels sont les droits de l'individu vis-

à-vis de la morale? Double et vétuste aspect du mouvement individualiste, qui conduit, d'une part à l'anarchie, de l'autre à l'immoralisme, selon que l'on veut situer le problème dans le plan social ou dans le plan moral. C'est le second aspect que je voudrais examiner ici. Aussi bien, l'étroite relation des deux questions apparaît dès qu'on considère la morale, non comme une émanation d'un principe religieux supérieur à la société, — mais de la société elle-même.

*
* *

Les théologiens et les législateurs se sont toujours méfié des psychologues, fussent-ils religieux et mystiques. C'est à bon droit, car pour peu qu'on étudie le cœur humain en ses secrets replis, on y constate une passion singulière pour l'interdit, le dangereux, l'anormal, et l'on observe que cette passion est d'autant plus vive que l'individualité sur laquelle on expérimente est plus forte.

Au temps, aujourd'hui très lointain, où la société s'ordonnait en un magnifique édifice, suivant le double principe de l'autorité hiérarchique et de la religion, au temps où toutes les forces humaines, et même les plus intimes ressorts des âmes se disciplinaient selon certaines lois, préjugées intangibles, cette passion était tenue unanimement pour mauvaise et

pernicieuse. Aussi bien, faite pour et par des maîtres, la loi morale mêlée et confondue avec la loi sociale laissait aux maîtres une latitude suffisante au développement de leur personnalité. La Rochefoucauld put être un homme libre dans les cadres de la morale monarchique et catholique. Mais rien ne dure ici bas : tandis que cette loi se resserrait, se momifiait en se précisant, les bases sur lesquelles elle reposait s'effritaient, se lézardaient au contact de l'esprit critique. Au XVIII[e] siècle, tandis qu'on remettait Dieu en question, que d'immoralistes, du Neveu de Rameau à Valmont! Et cependant, ils étaient encore exceptionnels : on ne s'était pas encore aperçu de ce que coûte à une société les funérailles de son Dieu.

La Révolution les ignora. Dans ce maelstrôm, l'on ne distingue rien; l'Individu disparaît, c'est la foule qui parle. Mais le principe individualiste ne cesse pourtant de s'enrichir et profite du grand désordre. Stendhal, au lendemain des troubles qui ont disloqué la société européenne tout entière, détermine avec une admirable netteté à quel point les lois gênent la réalisation complète des puissances essentielles de l'âme humaine. On ne le goûta guère. L'Instinct vital, aussi puissant dans les communautés que dans les individus, cherchait à rétablir la vigoureuse loi de jadis, et les philosophes d'Etat inventaient de jolis raisonnements pour justifier, par une

métaphysique négative, une morale positive héritée d'une métaphysique positive.

La contradiction pourtant ne se pouvait dissimuler longtemps, et tandis que les romantiques, immoralistes inconscients, ne craignaient pas d'opposer à toute loi le caractère sacré de la passion, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus personnel dans l'homme, l'œuvre destructive commencée cent ans auparavant se poursuivait dans le plan philosophique avec une invariable méthode. Guyau, avec son *Essai de morale sans obligation ni sanction,* apparut comme l'aboutissement d'une critique toujours plus hardie des valeurs morales traditionnelles. Peu importent ses tentatives de reconstitution généreuse mais assez vaines! En nous assurant de sa belle voix harmonieuse et grave « que le vrai commandement est celui que nous nous donnons à nous-mêmes », en fixant comme seule base acceptable de la loi morale « ce qui favorise la Vie », il donnait une formule abstraite et précise à une génération qui demandait « toute licence, sauf contre l'Amour ».

Mais d'une formule élégante à un programme d'action, à une application dans la vie, il y a toute la distance qui sépare la chambre d'étudiant d'un siège de député. A quoi se résolvait-elle, en somme, cette formule, si ce n'est à l'enrôlement dans les régiments socialistes, ou parmi ces bandes de déclamateurs naïfs, dont les plus belles phrases se terminent par l'écla-

tement d'une bombe? Les plus subtiles exégètes ne pourraient justifier d'aussi vaines agitations ou une plate politique aux yeux de celui qui s'était fait :

...« Ce moi le magnifique
Lançant de front les cent pur-sang
De ses vingt ans tout hennissant »

comme écrivait Laforgue, le poète de ce moment, dans une dédicace à cet aîné Paul Bourget. Etait-ce la peine de nettoyer son âme de tout ce que les « Barbares » y avaient déposé, c'est-à-dire d'un devoir non personnellement découvert et accepté mais imposé, pour aller faire la concurrence aux grands hommes de cabaret, et concourir à la défense ou au renversement d'un ministère? Assez de rêves, assez d'analyses! disaient, en terminant leurs livres, les hommes de cette génération qui aspiraient à la tâche d'instruire leurs cadets et leur égaux. Agissez! Développez votre Moi dans la vie.

Le beau conseil! Agit-on à vide? A-t-on tous les jours une conspiration à offrir à un cœur de vingt ans? Est-ce un but, vraiment, que d'aller aux colonies pour gagner beaucoup d'argent, comme le conseillait gravement quelques romanciers, dits psychologues? Ah! qu'il est beau d'être homme d'action quand on est Bonaparte et qu'on peut devenir Napoléon! Mais combien de fois en un siècle, voit-on naître un Napoléon? En vérité cette action sociale, cet effort

vers l'Amour, c'est-à-dire vers la vieille utopie fraternelle, permettraient-ils cette expansion de l'individu vers la somme de ses possibles à quoi nous aspirions, aux heures de fièvres : où nous détestions de toute l'ardeur de nos vingt ans nos aînés, nos professeurs, et tous les faiseurs de lois et tous les inventeurs de contraintes? Oh! je me souviens des phrases exaltantes : « Supprimez le cadastre ainsi que le budget de la gendarmerie, et l'humanité sera comme une belle forêt où tous les arbres librement s'épanouissent ». « Accomplir des actes spontanés, suivre sans lutte son âme perfectionnée par tant de siècles d'éducation morale! » « Laisser parler tous les cœurs aimants, afin que tous les cœurs s'aiment! »

Et puis, après!... « Votez donc pour le candidat socialiste, et sachez obéir au comité de votre syndicat. »

Il faut toujours en rabattre de ses rêves :

« Le pur flacon des vives gouttes
Sera, comme il convient, d'eau propre baptisé ».

Mais vraiment, pour certaines âmes précieuses et délicates, la déception était trop rude, et soit qu'elles suivissent quelques-uns de leurs maîtres vers le déterminisme nationaliste, soit qu'elles se repliassent sur elles-mêmes dans l'attente d'une nouvelle annonciation, elles quittèrent la partie. D'autres se résignèrent, acceptant la vie comme elle vient, ou coı.

tentèrent leur désir de la dominer en acceptant la discipline des partis dont on peut, en en parcourant les cadres, espérer la satisfaction d'une ambition légitime.

*
* *

Quelque temps avant ce divorce nécessaire dont l'Affaire Dreyfus fut l'occasion, un nouvel aliment était venu nourrir ces inquiétudes — qui après tout donnaient à cette noble génération un sentiment élevé du problème de la vie. En 1892, *La Société Nouvelle* publiait la traduction de quelques fragments de Nietzsche, d'ailleurs mal choisis et passablement incohérents. C'est à ma connaissance le premier contact de Zarathustra avec le public français. On ne le con-connaissait que par de vagues ouï-dire, et d'ailleurs, en Allemagne même — qu'elle était mal préparée pour son action, cette nouvelle Allemagne utilitaire, si lourdement tranquille dans son triomphe! — il n'était guère connu et aimé que d'un petit cercle. A partir de ce moment, d'année en année, les articles de revues se succèdent, mais ce n'est guère qu'à dater de la publication du premier volume de la traduction d'Henri Albert (1898) que l'influence de Nietzsche sur le public français et sur le public européen se fait sentir. Pour beaucoup d'esprits, elle fut décisive et foudroyante.

Que la doctrine de Nietzsche — peut-on employer ce mot « doctrine » à propos de Nietzsche ? — soumise à l'analyse philosophique, se résolve en une poussière d'antinomie, comme dit M. Alfred Fouillée, ou que du moins, elle contienne de nombreuses contradictions, je le veux admettre. Mais en des âmes obscures et troublées, que d'éclairs elle jette, et comme ses contradictions mêmes concordaient avec les contradictions de la jeune âme française, ou mieux de la jeune âme occidentale !

« Tout se vaut (1), et cependant Nietzsche aboutit à une autorité, à une hiérarchie des hommes, dit M. Fouillée. Il n'y a aucune fin et aucun sens aux choses, et cependant Nietzsche veut que le Surhomme soit ou se fasse le sens de la terre. Rien n'est vrai, et cependant il faut trouver ou inventer les évaluations vraies. Tout est nécessaire, tout passe et revient, et cependant il faut créer quelque chose qui n'ait pas été. L'égoïsme est le fond de toute vie, et cependant il faut pratiquer le grand amour, qui est celui de la Vie totale ; la dureté est la loi, et cependant il faut avoir la grande pitié ; la volupté est le mobile de l'instinct vital, et cependant il faut vouloir la douleur. Toutes les passions sont bienfaisantes, et cependant il faut savoir les réfréner, les soumettre à une

(1) *Nietzsche et l'Immoralisme*, par Alfred Fouillée. Paris, Alcan.

discipline sévère. Il n'y a pas d'idéal, et cependant il faut sacrifier tout, se sacrifier soi-même à la vie plus haute, plus sereine, plus riche, plus idéale ».

Antinomies irréductibles, pour le logicien qui cherche chez nos philosophes un système du monde conçu selon les préjugés de la Vérité. Soit. Mais nous n'avions que faire d'un système : nous savions trop bien comment on les démolit, et comment on les construit. Nous avions depuis longtemps envoyé les logiciens à tous les diables. Ce que nous cherchions, c'était un aliment à nos fièvres, à nos ardeurs, à nos rêves, c'était un motif d'agir et de sentir, c'était un suffisant héroïsme. Le lyrisme de Nietzsche, et cette pensée brûlante et glacée à la fois, nous fournissaient cela. Il nous donnait ce que nous avions déjà. Mais que demandions-nous d'autre? Ah! combien ce romantisme qui se niait soi-même agréait à nos déréglements et convenait à merveille à ce double besoin de l'âme européenne : le cabotinage héroïque, et le désir de ne pas s'y tromper!

Et puis, toutes ces antinomies, toutes ces contradictions se fondaient en un magnifique amour de la vie intense, de la vie complète, sans pudeur et sans crainte, en un somptueux programme de réalisation intégrale de tout l'Etre, tel qu'il est sorti du cœur de la terre.

C'était cela dont nous avions soif, mais comment mettre en action un pareil idéal?

Nietzsche, du moins, ne conseillait pas l'ambition politique. Bien mieux, esprit foncièrement religieux, il méconnaissait le fait politique contemporain, et si, formulant une morale des maîtres, il lui arrivait de rêver un gouvernement des maîtres, du moins ne songeait-il pas à en faire l'immédiate application. Il se tenait uniquement dans le plan moral, et son essai de « transmutation de toutes les valeurs » est avant tout, un programme de transformation des cœurs, des intelligences, et surtout des caractères. C'est, pour les libres esprits d'une certaine formation ce que les exercices spirituels d'Ignace de Loyola sont pour les catholiques, un « dépuratif », et un « cordial ».

Pour des âmes lassées, maladives, et avides de santé ou plus encore de force, il fut donc l'excellent maître dont les phrases enivrent comme un merveilleux alcool. Mais l'activité d'un cœur moderne, toujours désireux d'une vie plus intense, ne se lasse pas. Que faire de ce « Moi-le-Magnifique », de cette âme libre et grandie par-delà le Bien et le Mal?

*
* *

Quelques écrivains, et des plus exquis, s'appliquèrent à tenter des expériences, ou, plus exactement, à nous montrer des expériences. Dans le nombre, j'en veux choisir trois, d'âge, de formation

et de tempérament différents, mais qui, tous trois, se recommandent à l'attention par la parfaite tenue, par l'entière noblesse de leurs livres : André Gide (1), André Ruyters (2), René Gillouin (3).

Parmi les lettrés, qui ne connaît *l'Immoraliste* d'André Gide ? Il est peu de livres plus fiers et plus séduisants. Même parmi l'œuvre des grands psychologues de l'école classique, on ne trouverait guère d'analyse morale plus nette et plus souple. Michel, le personnage qu'il propose à notre étude, est conduit à l'immoralisme, non par un maître, non par un livre, mais par le dégoût des maîtres et des livres. Historien et philologue, il a cru pouvoir constater que la culture née de la vie finit par tuer la vie. Or, cette vie qu'il a failli perdre, il la veut goûter en son extrême intensité, en ses manifestations les plus vives et les plus interdites, et d'expérience en expérience, il arrive à ne plus aimer que ce qui sent la Bête, ce qui sent la Terre, l'extrême sensualité d'un enfant berbère ou la personnalité déviée d'un hors-la-loi. Il aboutit donc au dédain de la culture, et surtout d'une culture morale où il ne voit qu'entraves à la libre expansion de son moi reconquis. Il retrouve ainsi son essentiel, son caractère irréductible : il est lui-même, et il n'a pas peur d'être lui-même.

(1) *L'Immoralisme*. A Paris. Mercure de France.
(2) *Le Tentateur*. A Paris. L'Ermitage.
(3) *Ars et Vita*. A Paris. Sansot.

Fort bien, mais que fera-t-il de cette individualité dont il connaît tous les aspects, dont il possède tous les secrets mobiles? Une machine à sentir?

Dans l'action, son individualisme se traduit par une cruelle indifférence à la maladie qui mine sa femme. Son cœur n'est plus qu'un merveilleux violon où sa sensualité joue d'interminables mélodies. Cela nous suffit-il? Ne savons-nous pas combien promptement les thèmes s'épuisent? Ne savons-nous pas que nous faisons partie d'une race d'âmes actives, pour qui « le repos c'est l'enfer »? Je sais bien que ce livre n'est pas un traité d'éthique. Il ne conseille pas, il constate; il ne juge pas, il dépeint. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il nous présente une expérience, une expérience d'individualisme libéré, d'immoralisme. Or, l'immoraliste qu'il produit à nos regards, quelle que soit la noblesse ou la profondeur de ses motifs, n'en agit pas moins comme le commun des hommes, qui condamnent l'égoïsme tout en le pratiquant, et qui tiennent d'autant plus à leur « Moi » qu'ils ont moins conscience de ses puissances et de ses limites.

L'exemple de M. André Ruyters n'est pas moins intéressant. Dans *Le Tentateur,* M. Ruyters étudie, avec un sens exquis des nuances, un type de volonté effrénée qui n'accepte le contrôle d'aucune volonté, le frein d'aucune loi morale, une manière de Julien Sorel. Mais au lieu de décrire la courbe que trace

un tel personnage dans la société, il l'examine en lui-même, et le met en scène dans la comédie de l'Amour. Je veux bien qu'il s'y montre admirable d'énergie, de souplesse et de pénétration, mais quels jeux faciles pour une telle force que ceux auxquels il s'exerce! La séduction d'une âme un peu naïve et la libération d'une emprise amoureuse à laquelle il allait succomber. Il sent, du reste, quelle est la médiocrité de son action et il en souffre.

« Ah! cette force que je traîne partout, insatiable, oisive et grondante, dit-il. C'est elle qui fait ma ferveur même violente et agitée. C'est pour l'éprouver et l'occuper à nouveau qu'à peine ai-je succédé dans une entreprise, l'inquiétude me pousse à convoiter ailleurs, à reprendre une fois de plus une expérience que d'avance, je sens inutile! »

Ne croyez-vous pas entendre un monologue de Don Juan? Et de fait, les deux personnages sont de la même famille.

Les excès de leur force viennent de ce qu'elle est inemployée, et demeure vaine. Parce que leur âme se consume dans les frivolités de la lutte amoureuse, elle se fait plus ardente, plus sauvage, plus cruelle, et s'ils réalisent dans le sentiment le maximum d'intensité dont il est susceptible, ils n'en souffrent pas moins de ne pas employer leur énergie à de plus enivrants combats.

Encore qu'il ne soit pas formulé, un même chagrin

obsède le personnage cruel et dur que M. René Gillouin met en avant dans *Ars et Vita*. Au reste, il aborde très franchement le problème. De formation philosophico-esthétique, Claude ne trouve ni dans la spéculation ni dans l'art un univers complet. Il est donc invinciblement conduit à tâcher de transporter dans la réalité des fragments de ses rêves ou plutôt de son individualisme, mais, de par les conditions de la vie réelle, il n'y réussit, comme l'immoraliste d'André Gide, qu'en infligeant autour de lui la souffrance, en sacrifiant à son avenir hypothétique, à sa liberté reconquise l'amour et même la vie de la femme aimante, dont il a tenté la conquête par exercice, sinon par jeu. Faut-il avoir lu tant de livres, poussé si loin tant d'analyses, pour arriver à pratiquer un immoralisme dont les faits-divers des journaux racontent si souvent les manifestations dernières ?

Je sais bien que dans le livre de M. Gillouin, comme dans celui de M. André Ruyters, ces actions se décorent de l'élévation intellectuelle de leur motif ; c'est de la noble littérature, et rien de bas ne la vient avilir. Mais les efforts mêmes que font ces auteurs pour maintenir leur personnage à un certain étiage moral, malgré la médiocrité de l'action où ils sont forcés de le placer est un argument de plus contre la valeur agissante d'une doctrine, qui fut sans doute un excellent tonique moral, mais qui demande à se décanter encore un peu avant d'être mise en

action. Et cela n'équivaut-il pas à dire que, dans une société cultivée, l'individualisme sans frein, se résolvant en immoralisme, ne peut être qu'une révolte, une anomalie dangereuse, dès qu'on le pratique; joli jeu de cœur et d'intelligence, il est sans valeur dans l'action, dans la vie vivante, actuelle, réelle.

« Nos vues les plus hautes, disait Nietzsche, doivent forcément paraître des insanités, parfois même des crimes, quand, de façon illicite, elles parviennent aux oreilles de ceux qui n'y sont ni préparés, ni destinés. »

Qui donc peut se dire préparé à faire souffler sur le monde ce grand vent, fortifiant peut-être, mais si dangereux?

Du moins en gardera-t-on dans le cœur la force vivifiante et créatrice d'énergie?

Je le crois, mais qu'alors, elle ne règne pas seule. « Née de la Vie, la Culture tue la Vie », ou du moins réduit la Vie, « la Vie dont l'intensité doit être notre seul but. » Peut-être. Mais cependant, du sauvage, de l'enfant, qui écoutent uniquement leur instinct, ou de Pascal, individualiste discipliné, êtes-vous bien sûr que ce soient le sauvage et l'enfant qui réalisent le maximum d'intensité? Il est délicieux de spontanéité perverse, le petit Arabe Moktir que décrit Gide, dans *L'Immoraliste*. Mais souvenez-vous du jeune René de Chateaubriand, se consumant de mélancolie et de désir, et s'enivrant de soi dans la petite chambre froide de la Tour Maure,

au château de Combourg! L'âme humaine est comme ces torrents dont on renforce la puissance en les contenant d'abord par des digues ingénieuses, et j'incline à croire que jamais elle ne se développe plus fortement que quand elle se plie à l'idée de Loi. Il n'y a là du reste que de l'humble réalisme. La culture est un fait comme la société dont elle est issue. Nous le voudrions que nous ne pourrions renoncer à cet héritage, nous les détenteurs de cette civilisation romaine, dont ce fut la fonction de mettre de l'ordre dans l'univers. Il nous tient, autant que nous le tenons, et c'est lui qui nous impose avec force cette vérité, qui commence à n'être presque plus un truisme : « N'étant pas seul au monde, tu ne fais pas la loi. » Chaque être humain n'est que le chaînon d'une chaîne sans fin, et le Moi, ou le Soi sont conditionnés par tant de « Moi » présents ou défunts que l'analyste, dont rien n'aveugle la clairvoyance, en arrive toujours à prendre le sens social.

Eh, sans doute, les morales sont des constructions arbitraires, dont les obligations et les sanctions ne se peuvent fonder en bonne logique, outre qu'elles contredisent la libre expansion de l'individu abstrait. Mais où existe-t-il, l'individu abstrait? Et que vaut, sur ce terrain, une logique qui ne tient pas compte de l'illogisme humain? Et que vaut toute cette critique philosophique, dès qu'il faut agir? La morale, les morales sont des compromis entre l'individua-

lisme et l'instinct social. Nous pouvons en réviser les clauses. Il ne nous appartient pas, si nous voulons dire « oui » à la Vie d'en nier la nécessité, puisque nous ne pouvons concevoir la vie que socialement.

*
* *

Tel est apparu le nouvel aspect du problème de l'immoralisme après les différentes expériences jusqu'ici tentées. Eh quoi ! dira-t-on, est-ce à cela qu'aboutissent toutes ces fièvres, toutes ces révoltes, toutes ces impatiences, toute cette soif de renouveau qui agitait, il y a quinze ans, une génération avide entre toutes de changement et de révolution ? Vous acceptez les plus vieux codes, et c'est tout au plus si vous daignez en secouer la poussière. Vous sacrifiez à de vieux dieux décrépits, et le seul bénéfice que vous retirez de cette culture individuelle que vous avez poussée à l'extrême, c'est de savoir que ces Dieux sont décrépits. Votre vieux précepteur catholique doit bien rire, et de même ce bon anarchiste qui vous dit que vous n'êtes pas sincère.

Qu'ils rient tout leur soûl, l'un et l'autre.

Le culte du Moi et l'immoralisme furent de précieuses étapes.

Le grand péril, après tant d'inquiétudes et d'agitation, c'était celui dont Zarathustra menaçait son ombre :

« Ton danger n'est pas petit, esprit libre et voyageur. Des vagabonds comme toi finissent par se sentir bienheureux, même dans une prison... Garde-toi qu'une foi étroite ne finisse par s'emparer de toi, une illusion dure et sévère, car maintenant, tu es séduit et tenté par tout ce qui est étroit et solide. »

On voit la prédiction se réaliser. A la suite de Charles Maurras, beaucoup de jeunes esprits et des meilleurs, prescrivent à l'intelligence une hygiène dure, étroite et violente, qui est peut-être nécessaire, mais dont nous ne supporterions pas la sécheresse, si, dans le même temps qu'on nous conseille ses préceptes, nous n'entendions l'harmonieux gémissement qui s'élève d'un livre comme *Amori et Dolori sacrum*. Le ci-devant immoralisme et le souvenir de l'ennemi des Lois nous préservent de ces excès.

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage... »

On a beau se résigner à n'avoir point trouvé, après tant de croisières, le trésor que l'on cherchait, il reste quelque chose de tant de périls et de tant d'aventures dans un cœur bien né : quand ce ne serait qu'un peu de désir, un peu d'inquiétudes, un peu d'indulgence pour ceux qui s'en vont aussi, vers la vingtième année, à la recherche du Dieu inconnu.

Mars 1907.

Dilemme

A Edouard Willems.

Quelle que soit la direction de leur développement, les grandes âmes vivent dangereusement; peut-être est-ce le plus grand honneur de notre époque qu'on n'y puisse vivre que dangereusement. Le drame nous entoure et nous baigne de toutes parts; il n'est aucun de nous qui n'y joue son rôle, et ceux-là mêmes pour qui la vie intérieure n'est qu'un insondable mystère ou un secret insoupçonné, ceux aussi que contente le grossier optimisme des discours politiques perçoivent à certaines heures un écho confus du conflit tragique dont tant d'esprits sont obsédés. En vain cherchons-nous à vivre au jour le jour, à nous plonger dans une agitation qui nous étourdisse, en vain notre âme tente-t-elle de s'absorber dans des affaires ou des plaisirs où elle croit se dissoudre, elle n'échappe pas à son souci et le besoin de paix qui l'aiguillonne l'entraîne vers une guerre constante d'elle-même contre elle-même, vers un incessant conflit de son cher passé et de son implacable avenir. Magnifique débat qui dépasse en grandeur les crises

d'âme où s'agitèrent jadis les hommes qui hésitaient sur l'aspect véritable qu'il convenait de donner au divin. Grave querelle qui domine tout le temps où nous vivons, et où nos notions mêmes du divin, la nouvelle comme la périmée, vacillent au contact de notre religion de la Vérité.

*
* *

Cette religion de la Vérité est la dernière croyance de cette espèce d'homme à la fois précieuse et dangereuse que le XVIIIe siècle appelait des philosophes et que nous nommons des intellectuels. Elle est leur justification et leur noblesse, elle suffit à donner une raison de vivre à ces savants qui se font gloire de regarder la vie sans y prendre parti. Et la science qui, pour beaucoup de nos meilleurs esprits, n'est pas une nouvelle idole, mais une divinité très présente et très agissante, y puise une certaine force morale qui peut faire illusion.

Tant que les diverses morales d'origine métaphysique, morale rationaliste selon la formule kantienne, morale traditionaliste ou religieuse, furent encore debout, cette illusion parut suffisante. L' « homme objectif », l'homme de science, n'ayant pas besoin de morale, parce qu'il n'a pas le temps de vivre, — on ne peut agir quand on ne dépasse pas le champ de son microscope, — a pu dire, de très bonne foi, que la

science suffirait à la conduite de la vie. On lui avait accordé tant de confiance qu'on l'a cru sur parole, et cela non seulement dans les milieux scientifiques, où le moral, c'est-à-dire le « psychique », est toujours un embarras, mais encore parmi les philosophes de profession, et même dans le public cultivé. Toute la génération qui prit ses formules dans Taine ou dans Renan a vécu dans l'admiration respectueuse du biologiste, et il lui a fallu quelques dures expériences pour pénétrer cette vérité que je ne sais quel professeur formulait à l'ouverture d'un cours médical : « Et d'abord, les hommes ne sont pas des lapins. »

Si une réaction s'est produite contre le positivisme étroit qui veut qu'aucune explication ne soit valable si elle n'a des bases biologiques ou même physico-chimiques, toute la haute culture européenne n'en est pas moins si fortement imprégnée d'une sorte de respect religieux pour la vérité scientifique qu'elle ne peut se soustraire à son influence. Hormis en Allemagne, où la pensée s'ordonne en catégories imperméables, savants et philosophes ne peuvent admettre ni une restriction, quelle qu'elle soit, à la rigueur de leur pensée, ni une hésitation devant la beauté nue de la vérité. Or, voici qu'ils aperçoivent que le développement inflexible et normal de cette pensée, dès qu'elle s'exerce sur le moral, conduit à la négation de toute morale. Si, comme Nietzsche l'a remarqué, les purs artistes, les prêtres de l'Art pour l'Art

finissent par dire : « Le diable emporte la morale », les purs connaissants, les savants objectifs, en arrivent au même point, pour peu qu'ils consentent à s'intéresser au problème moral. La religion de la vérité conduit à une sorte de nihilisme anarchiste, dont l' « étudieur du cerveau de la grenouille » peut se contenter, parce que pour lui le monde se borne au cerveau de la grenouille, mais qui est d'autant plus intolérable à ceux qui ont une vie psychique consciente qu'ils ont commencé à s'apercevoir du danger qu'il y a à répandre de telles constatations autre part que dans les laboratoires.

D'abord cependant la découverte de cet âpre pays dévasté les remplit d'ivresse. Quand, vers la vingtième année, l'indépendance de la pensée s'allie à l'intensité des jeunes désirs, il y a une âcre et triomphante volupté à répéter la vieille devise satanique : « Rien n'est vrai, tout est permis. » Le savant lui-même, qui tout à coup découvre entre deux expériences quelques idées générales et les savoure avec cette jeunesse d'âme que la vie de laboratoire conserve, se sent l'étoffe d'un Faust; le fils chéri d'une vieille lignée autoritaire, ayant trop connu l'ordre et le repos, fuit le toit paternel, à la recherche de la liberté sans entraves.

André Gide a raconté dans un conte philosophique du plus grand effet le voyage et le retour de cet enfant prodigue, et cet écrit, bien qu'il ne fût

adressé qu'au petit nombre, a l'importance d'un manifeste : « J'ai peint ici, dit-il, pour ma joie secrète, comme on faisait dans les anciens triptyques, la parabole que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous conta. Laissant éparse et confondue la double inspiration qui m'anime, je ne cherche à prouver la victoire sur moi d'aucun Dieu — ni la mienne. Peut-être si le lecteur exige de moi quelque piété, ne la chercherait-il pas en vain dans ma peinture, où, comme un donateur dans le coin du tableau, je me suis mis à genoux, faisant pendant au fils prodigue, le visage à la fois, comme lui, souriant et trempé de larmes. »

Paroles capitales, où dès l'abord, apparaît l'importance de ce tableau, puisqu'il s'agit d'un tableau, et sa valeur comme symptôme, car André Gide commande à trop d'esprits pour que sa pensée ne soit pas un symptôme. Or, c'est le repentir de l'enfant prodigue qu'il a peint; c'est donc à l'enfant prodigue repentant qu'il consent à ressembler.

Ecoutez la réprimande qu'il entend avec humilité; c'est son frère aîné qui la fait, son frère qui est demeuré à la maison, qui est demeuré dans l'ordre civilisé, tandis qu'il est allé chercher au désert la liberté sans entraves :

« Songe à ce qu'il serait advenu si j'avais, comme toi, délaissé la maison du père. Les serviteurs, les bandits auraient pillé tout notre bien.

— Peu m'importait alors, puisque j'entrevoyais d'autres biens...

— Que poétisait ton orgueil. Mon frère, l'indiscipline a été. De quel chaos l'homme est sorti, tu l'apprendras si tu ne le sais pas encore. Il en est mal sorti ; de tout son poids naïf, il y retombe dès que l'Esprit ne le soulève plus au-dessus. Ne l'apprends pas à tes dépens : les éléments bien ordonnés qui te composent n'attendent qu'un acquiescement, qu'un affaiblissement de ta part pour retourner à l'anarchie... Mais ce que tu ne sauras jamais, c'est la longueur de temps qu'il a fallu à l'homme pour élaborer l'homme. A présent que le modèle est obtenu, tenons-nous-y. « Tiens ferme ce que tu as », dit l'Esprit à l'Ange de l'Eglise, et il ajoute : « afin que personne ne prenne ta couronne. » Ce que tu as, c'est ta couronne, c'est cette royauté sur les autres et sur toi-même. Ta couronne, l'usurpateur la guette ; il est partout ; il rôde autour de toi, en toi. Tiens ferme, mon frère. Tiens ferme. »

La leçon est si nette qu'elle se passe de tout commentaire. En un temps où règne la furie de remettre en question tout l'édifice de la civilisation et de la morale, sous prétexte qu'il n'est point parfait, le personnage de M. André Gide donne la formule précise de l'ordre classique, opposé à l'individualisme romantique.

Je sais bien qu'à la fin de la parabole, en une

merveilleuse scène, le prodigue confie tous ses espoirs à son frère puîné, qui l'imite et part aussi, à la conquête du bonheur ou de la liberté. Mais lui, il reste, il sait qu'il faut rester, il sait que, n'étant pas seul au monde, on ne fait pas la loi, pas même *sa* loi, fût-ce au désert. Il sait que la civilisation, la culture, le passé, la maison de son père, sont des nécessités auxquelles on n'échappe pas, des assises profondes que nulle exaltation du moi n'arrive à détruire. Cette parabole annonce chez Gide, comme chez Barrès, une théorie de l'acceptation et cela est d'autant plus intéressant que Gide, négligeant volontairement le point de vue social, a peut-être été plus loin encore que Barrès dans l'individualisme. Il a été de ceux qui, dans leur vie intérieure, pratiquèrent, avec la plus confiante ivresse, la religion de la vérité et le souci d'être sincère.

Lui aussi, il a voulu « donner son sens complet au mot exister ». Mais, au bout de ses expériences, voici qu'il a entrevu le gouffre où elles conduisaient. En lui, autour de lui, il a reconnu l'usurpateur, le barbare, qui est au fond de tout homme, si cultivé soit-il, et qui, pour le grand nombre, est encore tout l'homme.

« Les peuples les plus civilisés, dit Rivarol, sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. »

Cela est aussi vrai des hommes que des peuples.

Une heure d'abandon suffit à ternir la plus brillante surface, et quand, après avoir prêché cet abandon, on voit la rouille apparaître, on recule de crainte, pour avoir failli perdre le résultat de tant d'efforts.

Que l'on ait voulu renoncer à l'autorité de soi-même sur soi-même, ou à l'autorité des hommes sur les hommes, on trouve au bout de sa tentative le même effroi des conséquences régressives, la même sensation de la nécessité; on revient à cette philosophie résignée, sage et peu confiante que formulèrent jadis ceux qui connurent les cœurs et les peuples, on comprend à quoi servent les mensonges éternels où l'Autorité puise sa force.

*
* *

La nécessité de l'Autorité! Quand cette idée se présente à l'homme moderne, elle le fait d'abord reculer d'effroi. En tout cas, il veut lui donner une justification.

« Il serait bon, dit Pascal, qu'on obéît aux lois et coutumes parce qu'elles sont lois, et que le peuple comprît que c'est là ce qui les rend justes. » Ferme pensée, qui trace les limites de la discipline sociale! Mais il faut, par une longue culture, avoir appris ce que vaut la culture pour être arrivé à ce grand sentiment de la subordination. Le commun des hommes ne veut obéir qu'à la religion ou à la raison, à ce

que Nietzsche appelle « notre petite raison ». Il faut donc que la discipline qui émane de « la grande raison », pour s'en tenir au vocabulaire nietzschéen, prenne le masque de la « petite raison », ou de la religion : il faut qu'elle crée une illusion qui est à la base de toutes les sociétés humaines et de toutes les civilisations ; c'est cette illusion qui est l'image la plus claire de Dieu.

Il y a longtemps que cette conception s'est imposée à quelques esprits : on la retrouverait dans l'ésotérisme de presque tous les vieux cultes, mais elle n'a pas influé sur la culture moderne, soit que ceux qui l'ont entrevue l'aient repoussée, soit que leurs observations et leurs formules, encore inopportunes, n'aient pas eu de retentissement.

Ce n'est qu'en ces derniers temps que cette philosophie désolée, mais précise — et Dieu sait si elles sont rares, les idées précises, au temps où nous sommes — est apparue comme un facteur capital de l'inquiétude universelle et c'est précisément aux intellectuels les plus fanatiques de la sincérité entière, de la vérité nue, qu'elle s'est imposée avec le plus de force. Ils se sont trouvés devant cette rude alternative : ou travailler au nom de la vérité, de la vérité qu'ils savent transitoire, à la destruction d'une civilisation dont ils sont la fleur la plus fine, ou renoncer à des habitudes de pensée qui sont leur propre raison d'être. Pour ceux qui avaient coutume

d'envisager le problème moral, l'hésitation n'était pas longtemps possible, car le fait même d'envisager le problème moral suppose la notion d'un devoir envers la communauté, envers le passé et envers l'avenir. Devant l'intérêt d'une civilisation si longue à conquérir, il n'est rien qui résiste. Le mensonge envers soi-même ou, si le mot vous révolte, le maintien volontaire d'une illusion, serait-ce là le devoir?

Mais quel mensonge, quelle illusion? A l' « intellectuel », soucieux d'ordonner sa vie intérieure et qui vient de faire cette découverte, tous les marchands de philosophie ou de religion viennent offrir un système dont ils célèbrent les mérites à grand fracas d'éloquence sur les tréteaux d'un théâtre politique.

Tout l'édifice du rationalisme historique s'est lézardé sous nos yeux et ceux qui tentent de cacher l'irrémédiable débilité de ses fondations paraissent infiniment plus fous que les religieux qui s'efforcent de galvaniser le cadavre de leur Dieu, parce qu'ils croient à l'utilité sociale d'une croyance qu'ils ne partagent plus. — Négligeons ceux qui, dans les deux partis, soutiennent les colonnes de leur temple, parce qu'il les nourrit. — Illusion pour illusion, l'ancienne, la chrétienne, a le privilège de l'antiquité; on l'a connue à l'user, on lui doit toute une noblesse sentimentale, des habitudes de sentir, de dire et de penser dont ceux-là mêmes qui travaillaient à la détruire n'ont pu se débarrasser, et qui sont encore

solidement établies dans l'âme populaire. Ah! qu'il serait simple de s'y tenir ou d'y revenir! Est-il un lieu au monde où l'enfant prodigue se sentirait mieux à l'abri que dans l'Eglise de son village et parmi les siens? Le son des cloches, et les gestes accoutumés, les sentiments permis, berceraient son âme blessée, et le veau gras lui rappellerait que l'acceptation et la tradition comportent une certaine dose de confortable. Mais — André Gide le prévoit — il faudrait que la vie eût brisé dans l'Enfant prodigue les meilleurs ressorts de la vie, pour qu'il pût se résigner ainsi. Pour qui a senti le vent violent des cimes, où la pensée s'enivre de sa solitude, le confortable du village traditionnel devient promptement odieux. Le son des cloches, c'est la rengaine de l'ennui, et le fumet du veau gras fait entrevoir les digestions laborieuses où l'esprit s'engourdit. Si l'Enfant prodigue se sent les jambes trop faibles et la sagesse trop timide pour repartir vers les pays où l'on cherche perpétuellement à lutter avec l'Ange, il souhaite que quelqu'un de sa famille parte à son tour. L'esprit d'aventure et le goût du péril qui est la suprême noblesse de notre race, méprise la prudence de ce repentir résigné.

Puissantes raisons que le sentiment commande ! Mais il en est d'autres d'ordre purement rationnel. L'esprit d'analyse qui, de déductions en déductions, est arrivé à détruire l'illusion philosophique comme

l'illusion religieuse, n'abdique jamais. Quand il est entré dans une âme, on ne l'en déloge point, quand bien même on sent la nécessité des idées-forces qu'il dissout. Peut-être au temps de Pascal, pouvait-on, par un héroïque effort, imposer silence au désir de connaître. Mais, depuis Pascal, nous avons passé par deux siècles de culture rationaliste et scientifique. Nous avons discuté avec Condillac, avec Cabanis, souri avec Voltaire, rêvé avec Rousseau; nous avons passé par plusieurs révolutions et une infinité de systèmes éducatifs, tous basés sur la raison : il n'est pas d'héroïsme qui prévaille contre de si vieilles habitudes d'esprit.

Quand on veut être loyal envers soi-même, il n'est pas possible de s'obliger à croire, quelque bienfait général ou particulier qu'on attribue à la croyance.

Douloureuses antinomies parmi lesquelles le contemporain se débat vainement! Où se rattacher, à quel terrain ferme se tenir? Il a fini par se faire une vague philosophie d'attente, qui permet d'ailleurs aux natures à la fois basses et fines, si fréquentes dans nos grandes villes, toutes les capitulations de conscience. On se range parmi les anarchistes ou parmi les traditionalistes sans croire ni à l'anarchie, ni à la tradition. On combat pour la discipline sociale en s'y dérobant, pour la justice et l'humanité en cherchant des privilèges. L'attitude manque de noblesse, mais on la relève à force d'intelligence. On échappe

au dilemme en escomptant l'avenir, ou en soupirant: « A quoi bon? »

Le monde a connu de semblables crises morales; elles apparaissent chaque fois qu'une civilisation touche à son déclin, et, à ce point de vue, les derniers siècles de l'univers antique ressemblèrent étrangement à notre temps.

Quand le vieux culte civique de Rome se fut éteint avec la notion même de la Cité, quand la religion d'Etat instituée par les Empereurs sur ses ruines se fut desséchée à son tour, les peuples connurent la grande orgie de croyances et de systèmes que nous traversons, les théogonies orientales, émouvantes et confuses, ignobles et sublimes, toutes gonflées de métaphysique, de poésie et de sensualité envahirent les âmes claires des Occidentaux. Isis et Sérapis, la Grande Mère et Mithra, Astarté et tous les Baals de Syrie pénétrèrent les Gaules et l'Italie avec les marchands syriens, les médecins d'Egypte et les prisonniers parthes. On passa d'un Dieu à l'autre; on en vint à chercher une règle morale dans la science. Mais une grande vague sortit des profondeurs du peuple, emporta tout, et l'histoire de la civilisation recommença...

Histoire d'une Génération

Prévoir est une maladie du cœur propre aux races occidentales. C'est une forme de cette insondable angoisse qui nous prend devant le flux des choses, peuples de bâtisseurs et d'agriculteurs que nous sommes. Nous voulons durer, nous ne pouvons nous faire à l'idée que nous disparaîtrons tout entiers. Et notre désir le plus cher et le plus constant est de revivre dans nos œuvres, ou dans nos descendants. Qu'adviendra-t-il des premières? Les seconds garderont-ils, de nous, quelque chose? Douloureux problème, à l'obsession duquel nul n'échappe, et qui fait que nous ne pouvons regarder sans inquiétude les jeux des enfants à qui nous confierons notre héritage. Dans le mépris qu'ils nous montrent pour nos préoccupations et nos idées, ne faut-il voir que le feu de l'adolescence et cette ivresse de vivre qui, vers la seizième année, empêche le jeune homme de se demander pourquoi il vit, ou faut-il discerner les symptômes d'un renouvellement du monde où nous n'aurions point de part? Ah! Qui nous le dira? Qui de nous saura interroger l'âme cabrée des collégiens d'aujourd'hui?

A défaut de plus sûrs éléments d'information, peut-être pourra-t-on consulter avec profit ces petites revues où, entre dix-huit et vingt-cinq ans, les jeunes littérateurs cherchent à formuler les haines et les espérances qui bouillonnent dans les cœurs. Elles n'ont aucune action sur le public, et les écrivains sérieux les méprisent. Mais c'est là que s'élabore l'avenir. Pour comprendre l'extrême individualisme, le romantisme suraigu, l'anarchie intellectuelle de ces dernières, il faudra que les historiens futurs étudient de très près *La Revue blanche*, le *Mercure de France*, *La Vogue* et *L'Ermitage*. C'est là que cette fureur d'analyse, cette passion de connaître et de comprendre, poussée jusqu'à la destruction, dont nous avons vu les résultats, se manifesta tout d'abord. Dans les pages jaunies de ces recueils, et parmi bien des enfantillages, dort l'histoire d'une génération qui fut, entre toutes, ardente et inquiète, à ce point que, pour jeter sa gourme, elle fit le boulangisme et la terreur anarchiste, d'une génération qui enferma dans son cœur les plus grands espoirs et les plus mornes déceptions ; douloureuse et belle aventure qui contient plus d'une leçon, et dont le souvenir nous aidera à comprendre peut-être ceux qui nous suivent.

*
* *

Il serait difficile et assez vain de chercher à établir une sorte de hiérarchie des influences, de tâcher à

déterminer celles qui furent les plus actives. Certains écrivains très illustres, certains artistes parfaits, ne furent d'ailleurs jamais des auteurs pour jeunes gens, et si Anatole France, par exemple, a donné une des plus jolies formules du dilettantisme intellectuel contemporain, je ne crois pas qu'il ait jamais éclairé une conscience juvénile comme a pu le faire un Huysmans, si important aux yeux de certains jeunes catholiques, un André Gide, ou plus récemment un Claudel, un Clemenceau, — car ce parlementaire a passionné beaucoup de jeunes ambitions françaises, — un Maurice Barrès. L'influence de ce dernier, semble-t-il, a été la plus caractéristique. Elle n'a fait que grandir, et depuis Victor Hugo, il n'est pas un écrivain qui ait occupé une aussi haute situation morale. Il fut un temps l'homme-drapeau de cette génération qu'on pourrait appeler la génération de 1889 — bien que l'âge climatérique (la vingtième année) se soit échelonné pour ceux qui en partagèrent la sensibilité entre 1889 et 1895, — et au point de vue de l'histoire morale de son temps, il est celui qui en représente le mieux les contradictions, les regrets et les espoirs.

*
* *

Tous les jeunes hommes de quelque culture qui, de 1889 à 1895, lurent *Sous l'œil des Barbares*, et *Un homme libre*, crurent avoir trouvé leur maître, ou du moins leur frère aîné. Dans le même temps que

ces livres donnaient une raison d'être à leur activité, ils leur expliquaient ces inquiétudes, ces ardeurs, ces fièvres, ces découragements qui leur trituraient l'âme, et tous, dans ces promenades nocturnes, où, sur l'asphalte sonore des grandes villes, les adolescents exaspèrent leurs exaltations, se répétaient avec enthousiasme l'oraison qui termine *Sous l'œil des Barbares :*

« Toi seul, ô mon maître, m'ayant fortifié dans cette agitation souvent douloureuse où je t'implore, tu sauras m'en entretenir le bienfait, et je te supplie que, par une suprême tutelle, tu me choisisses le sentier où s'accomplira ma destinée. Toi seul, ô mon maître, si tu existes quelque part, axiome, religion, ou prince des hommes ! ... »

Lucien Muhlfeld a décrit avec beaucoup de charme cet enthousiasme juvénile, et Jean de Tinan, qui, lui aussi, a quitté la partie, écrivait un peu plus tard cette phrase significative :

« Les jeunes gens sur lesquels M. Barrès a agi n'ont pas parlé de lui encore. Il a été mieux que le lettré, l'idéologue, l'écrivain que l'on a discuté il y a une demi-douzaine d'années. Il a été notre éducateur, il a été notre professeur d'énergie... Ensuite, nous avons fait de cette énergie ce que nous avons pu ou nous en ferons ce que nous pourrons... Mais il a su être notre maître sans rien nous prendre de notre initiative. Et nous ne lui en aurons jamais assez de reconnaissance. »

Depuis lors, ces jeunes écrivains ont parlé. Ils ont confirmé l'opinion prophétique de Tinan, et bien que le grand bouillonnement de l'Affaire Dreyfus ait accusé tout à coup les différences latentes qui devaient, tôt ou tard, créer des inimitiés entre les barésiens de 1889, aucun d'entre eux n'a cru devoir contredire cette phrase que Barrès publiait en juillet 1904 au seuil d'une réédition de *Un homme libre :*

« Nous nous groupâmes tous, mistraliens, proudhoniens, jeunes-juifs, néo-catholiques et socialistes, dans la fameuse *Cocarde.* Du 1er septembre 1894 à mars 1895, ce journal fut un magnifique excitateur de l'intelligence. Je n'ai jamais fini de rire quand je pense que cette équipe bariolée travailla aux fondations du nationalisme, et non point seulement du nationalisme politique, mais d'un large classicisme français. Parfaitement. Fournière, Henry Bérenger, Camille Mauclair étaient avec nous. Il y avait un malentendu. On le vit quand parurent *les Déracinés,* qui, avant une crise publique trop retentissante, obligèrent de choisir entre le point de vue intellectuel et le traditionalisme. »

La rupture n'alla pas sans déchirement, et l'on se souvient encore du p. p. c. à la fois cruel et navré que M. Herr envoya à Barrès. Que pouvait-il y avoir de commun entre ces rationalistes passionnés, pour qui le programme politique du radicalisme avait une valeur de dogme, et le dur patriote positiviste

qui disait : « Que Dreyfus soit innocent ou coupable, que m'importe? La France d'abord! » Entre ces démocrates mystiques, inventeurs de la religion du peuple, et l'aristocrate dédaigneux qui n'en était venu à l'acceptation du déterminisme social que par désespoir de n'avoir pu trouver un cadre suffisant pour l'expansion de son individualisme? Entre ces intelligences anarchiques, et cet autoritaire, d'autant plus autoritaire qu'il avait eu à vaincre en lui-même, à force d'intelligence et de volonté, la sensibilité la plus déréglée qui soit?

Et pourtant, le bel élan qui avait entraîné la jeunesse de 1889 dans les aventures successives d'une crise inévitable avait laissé quelque chose de commun entre tous les hommes qui l'avaient partagé, et ceux-là mêmes que l'attitude de Barrès dans l'Affaire, et toute cette dure discipline nationaliste, et toute cette politique où l'entraînaient les nécessités électorales, avaient le plus profondément déçus, n'ont pu s'arracher à l'amitié développée dans leur cœur par la première admiration pour un maître qui les avait révélés à eux mêmes.

« Ne comptez plus sur l'adhésion des cœurs qui vous ont été indulgents dans vos moins tolérables fantaisies », avait écrit M. Lucien Herr, dans son fameux « Adieu » de la *Revue Blanche*. « Oh! l'imprudente déclaration, disait, dans *L'Ermitage*, à propos du *Voyage de Sparte*, M. Michel Arnaud, Herr

pouvait la signer, sûr d'y rester fidèle. Mais comment aurai-je eu la force d'y souscrire? Je savais trop que Barrès, même devenu l'Adversaire, ne cesserait pas de m'intéresser autant et plus qu'un ami. Le renier, c'eût été rompre avec une part, non la moindre, de ma jeunesse, avec les joies d'art les plus neuves qu'aucun vivant, sauf Gide, m'eût fait goûter. En lui, je ne voyais pas un compatriote, l'ayant connu à Paris quand toute la Lorraine ignorait son nom. Mais il était mon premier choix, la première aventure de mon goût personnel, une merveille qui ne m'avait pas été, comme toutes les autres, mêmes les plus rares, tout d'abord, révélée par autrui, mais que j'avais devinée, préférée à travers les articles et les propos hostiles. »

Paroles significatives, auxquelles auraient pu souscrire, j'imagine, et Lucien Mulhfeld, et Camille Mauclair, et même peut-être Henry Bérenger, paroles qui précisent avec autant de netteté que d'émotion l'influence persistante de Barrès sur ceux des chefs de la jeunesse française qui repoussent le plus violemment ses idées, sa politique, et tous les toniques sociaux dont il veut opposer la vertu à la crise que subit la conscience nationale. A quoi bon parler des autres, de ceux qui se sont reconnus ses disciples, au point de ne rien marchander, ni de leur admiration, ni de leur confiance, au point d'accepter comme une inflexible doctrine les idées, pourtant si nuancées

encore jusque dans leur fermeté dernière, de l'homme qui écrivit *Huit jours chez M. Renan?*



Une telle action ne peut s'expliquer par le seul prestige personnel de l'écrivain, ni même par la séduction d'un art incomparable. Elle a de plus profondes racines. Ce qui fait l'importance, au point de vue moral, de l'œuvre d'un Barrès, c'est son caractère symptômatique et « représentatif ». Dans le drame constant dont son âme est le théâtre, on trouvera la synthèse d'une crise de l'âme française, et le terme dernier d'une longue évolution de la conscience nationale.

L'esprit français, en somme, a payé fort cher le bénéfice d'être arrivé brusquement, et pour ainsi dire d'un coup, à cette perfection : la culture du XVIIe siècle. Certes, la forte, la rude discipline, qui, d'un consentement unanime, et par un phénomène inouï, s'imposa aux esprits à cette époque climatérique, n'entrava pas l'épanouissement de quelques personnalités vigoureuses. Mais elle n'en courba pas moins les âmes sous le poids d'une méthode intellectuelle et d'une religion qui sacrifiait toujours l'individu à la magnificence d'une civilisation merveilleusement ordonnée, à une unanimité morale difficilement conquise. L'individu se défendit d'abord par l'hypocrisie : pas

de siècle plus hypocrite que le XVII[e]. Mais dans la lutte éternelle et universelle de l'individu contre l'Etat ou contre la Société, l'hypocrisie, si précieuse et si naturelle aux Anglais, n'a jamais été, pour les Français, qu'une arme insuffisante et peu maniable. Ils préfèrent la révolte. Celle-ci fut prompte. Depuis le début du XVIII[e] siècle, elle a poursuivi son œuvre dans tous les domaines. L'édifice intellectuel et moral de l'ancien régime était depuis longtemps compromis, quand l'édifice politique s'est écroulé, et depuis lors, en un perpétuel va-et-vient, l'âme française, vainement, cherche son unité.

Mais une telle évolution est lente; elle subit des temps d'arrêt, elle revient sur elle-même. Dans le même temps qu'il poursuit sa lutte contre la discipline morale et contre la règle, ou ce qu'il en reste, il arrive que l'individualisme triomphant s'effraye des ruines qu'il cause et de l'émiettement où il mène. C'est le romantisme. Au propre, le sentiment romantique, l'état de conscience et de sensibilité d'un romantique sincère, — laissons à leurs tréteaux les professionnels comme Victor-Hugo — c'est cela, ce n'est guère que cela. La force d'un esprit du XVII[e] siècle, c'est qu'il se sent encadré, soutenu. Il sait qu'il fait partie d'une architecture admirable, et qu'il admire. Le romantique, au contraire, qui a détruit cette architecture, et qui ne pourrait souffrir la subordination qu'elle suppose, se voit isolé dans le vaste monde. Il

ne peut compter que sur lui-même, et s'il en prend de l'orgueil, il en souffre infiniment. Devant l'univers, il se sent éphémère et minuscule et lui, qui a refusé les sacrifices nécessaires à la conservation d'un organisme qui assure la durée, lui qui, avant de faire partie d'une église ou d'une patrie, a voulu être lui-même, voici que devant la mort, devant la dissolution totale, il se sent pris de désespoir. Ah! durer! durer! Laisser quelque chose de soi sur cette terre, une œuvre, une idée, une descendance fidèle! C'est tout l'espoir, et c'est toute l'angoisse de l'Occidental.

Telle était, à peu de nuances près, la vie intérieure d'un Chateaubriand, d'un Byron, d'un Benjamin Constant, et de toute la génération à qui ils fournirent la substance sentimentale. Telle était aussi celle de Barrès quand, à vingt ans, ayant trop lu les poètes, il s'essaya dans l'art d'écrire. Il veut être lui-même, il méprise la discipline sociale qu'on a voulu lui imposer, il s'enivre de déplaire et de scandaliser, il est « l'ennemi des lois », et c'est avec une magnifique sympathie qu'il étudie les grands réformateurs, qui sont aussi les grands destructeurs, les Saint-Simon, les Fourrier, les Proudhon, les Lassale, les Bakounine, les Marx. Mais, tandis qu'à l'ordinaire, ceux qui suivent une telle indiscipline, s'emplissent l'âme du plus naïf optimisme, ce jeune écrivain, tout plein de combativité, refuse de croire à la Vie. Il compose *Du Sang, de la Volupté et de la Mort,*

un livre qui pourrait aussi être consacré à l'Amour et à la Douleur, il s'emplit du sentiment qu'il formulera plus tard en cette phrase :

« Les magnificences des grandes époques vénitiennes ont moins de pointes pour nous toucher au vif que les mouvements d'une ville, quand sa désagrégation libère des beautés et d'imprévues harmonies que contenaient ses premières perfections. »

Ainsi, tout occupé de la mort, il s'attachait dès ses heures d'ardente jeunesse, à découvrir dans une chose vivante la beauté qu'elle présenterait ruinée. Quoi de plus romantique? Qui, de Byron, de Chateaubriand, de Vigny, de Senancour, n'eût pu écrire cette phrase? Et pourtant, qu'il est différent d'eux! Il est différent, d'abord parce qu'au sentiment romantique sur la mort, il ajoute et approfondit la volupté de la mort inventée par Baudelaire. Entre les grands romantiques et lui, il y a la guerre de 1870; mais ce qui accentue surtout ces différences, c'est qu'à cette sensibilité blessée ou déréglée qu'il possède en commun avec les romantiques, il joint la plus lucide intelligence. Il connaît son cas. Il sait la stérilité de cette mélancolie à laquelle il aime à s'abandonner, il a appris à en sourire, et il croit posséder dans sa raison un remède qu'il pourra appliquer à son mal trop chéri le jour où il le voudra. Nul n'a eu plus profondément le sens amer de la fuite des choses, nul n'a plus délicatement raffiné le regret du passé, nul

n'a plus nettement exprimé l'éternelle faillite métaphysique. « La vie n'a pas de sens, s'écrie-t-il. Je crois même que chaque jour elle devient plus absurde. Se soumettre à toutes les illusions, et les connaître très nettement comme illusoires, voilà notre rôle. Toujours désirer, et savoir que notre désir, que tout nourrit, ne s'apaise de rien. De quelque point qu'on les considère, l'univers et notre existence sont des tumultes insensés. » Mortel découragement d'un esprit critique que rien n'a retenu! Mais si, lorsqu'il se laisse aller à sa sensibilité, il s'abandonne à ces rêveries nihilistes, il n'en écrit pas moins, pour en préserver son fils, un chant de confiance en la Vie, tandis que, pour en préserver sa nation, il formule une politique.

Malheureusement, une loi morale est plus difficile à formuler qu'un programme parlementaire, ou qu'un poème éducatif : et aucune des solutions proposées n'est arrivée à nous satisfaire. Nous en sommes toujours au même point et la seule façon que nous ayons de supporter nos inquiétudes, c'est de nous enivrer de nos recherches comme Ulysse qui, dans le même temps qu'il se désespère de chercher toujours son Ithaque, se satisfait du plaisir de courir les aventures. Malgré l'apparente fermeté de sa nouvelle attitude, Barrès n'échappe pas à cet état d'esprit : mais il ne renonce pas à la tâche. Du sein même de cette ivresse morbide, il fait appel à sa raison française, et pour

désigner l'électuaire qu'il propose, il demande un mot signifiant : « qui guérit par l'intelligence de prédestination. » L'univers et notre existence sont des tumultes insensés, se dit-il; qu'importe, puisqu'il faut vivre, et pour vivre, ne faut-il pas les régler, mettre dans le sublime et terrible désordre de la nature un ordre conforme aux lois de notre esprit? Inventer l'illusion dure et sévère qui nous donnera le courage de vivre noblement, tel est notre devoir, notre unique devoir.

Tous ceux qui avaient connu cette agitation, ce balancement, cet extrême romantisme que Barrès avait exprimé, mais que toute sa génération avait senti, ont compris que c'était là la grande tâche; mais où prendre cette règle?

Pascal qui, lui aussi, a entrevu ces « tumultes insensés », connaissait un port où se réfugier, un point fixe où se tenir. Mais, en 1889, ce port de Pascal était bien ensablé, bien délabré. Le point où Pascal s'était tenu avait cessé d'être fixé. Le catholicisme ne fournissait même plus une sensibilité commune à toute la race.

Aussi fut-ce, de la part de Barrès, une merveilleuse inspiration que de choisir son point de départ dans l'individualisme même auquel il cherchait à remédier. « Où prendre autre part, dit-il fort justement, ces grands principes de subordination que la plupart des étrangers possèdent instinctivement ou

trouvent dans leur religion? Les jeunes Français croient en eux-mêmes. Ils jugent de toutes choses par rapport à leur personne. Ailleurs, par exemple, il y a le loyalisme; chez nous, c'est l'honneur, l'honneur du nom qui fait le principal ressort. Mes compagnons ne m'eussent pas écouté, si j'avais pris mon point de départ ailleurs que dans le « moi ».

Il faudrait être bien aveugle pour contredire cette parole. Regrettez tant qu'il vous plaira le bel ordre classique, maudissez l'orgueil individuel et le romantisme, mais si vous voulez agir sur ceux qui en sont possédés, ne méconnaissez point leur puissance. Pour faire comprendre à des hommes qui ne veulent plus travailler que pour eux-mêmes la nécessité de se subordonner à une œuvre commune, le seul moyen est de leur montrer que cette œuvre commune est indispensable à leur activité, à leur existence même. Pour aboutir au déterminisme social des *Déracinés*, un Français ne pouvait partir que d'*Un homme libre*. Et si l'on peut expliquer toute l'œuvre de Barrès par une crise sentimentale, si l'on peut dire que son nationalisme n'est qu'une tentative pour échapper à son isolement, si son culte du moi n'est qu'un essai de combattre par l'intelligence le sentiment du néant de soi, il n'en est pas moins vrai que sous leur apparence contradictoire, les deux doctrines sont unies par un lien très solide. Poète et philosophe, Barrès a été, pour sa génération, un créateur de valeurs.

Qu'il y ait, dans la doctrine nationaliste, telle qu'elle est formulée par l'auteur des *Déracinés,* une force féconde, une valeur d'action, on n'en peut douter. Les défaites mêmes qu'elle a subies ont imposé à ses adversaires la notion d'une vérité française. Cependant, il est évident que ceux qui l'adoptent s'exposent à de cruelles contradictions. S'il est absurde de la dire régressive et réactionnaire, il faut du moins la considérer comme conservatrice. Or, le rôle est bien ingrat, d'un conservateur impuissant à saisir le pouvoir, d'un traditionaliste, obligé d'agir en révolutionnaire pour entraver la révolution. Devant les forces anarchiques qui se déchaînent en France, il se sent incliné à appuyer l'autorité, c'est-à-dire le gouvernement que sa doctrine et ses rancunes le poussent à combattre et dans le même temps que, courant au plus pressé, il soutient de ses forces et de ses vœux un pouvoir que la logique même de sa fonction pousse à préserver ce qui reste de l'ordre social, il souhaite de le voir renversé, parce qu'il considère que ce pouvoir ne résiste pas suffisamment au courant destructeur.

Au point de vue moral, même contradiction : s'il est vrai que le « moi » est supporté tout entier par la Société où il s'est développé, si le Moi est un produit de la terre et des morts, c'est-à-dire de la culture traditionnelle de la nation, mon devoir me commande de conserver et de défendre toutes les

vertus, toutes les idées-forces sur lesquelles repose cette société : l'honneur, l'honnêteté, le patriotisme, l'esprit de sacrifice, le respect de la famille, de la hiérarchie et des lois. Le même devoir m'incitera à combattre tout ce qui tend à détruire l'ancien idéal que ces vertus avaient édifié : l'esprit mercantile, l'esprit critique, la soif de l'interdit, tous les aspects de l'individualisme.

Mais quoi ! Ces forces mauvaises je les porte en moi, j'obéis aux nécessités d'une société mercantile, je suis possédé de l'esprit critique et individualiste, parce que je ne peux m'arracher à mon temps. D'autre part, je constate chaque jour combien ces vertus antiques se démodent, au point que ceux qui les pratiquent sont nécessairement des vaincus ; je vois qu'elles n'ont plus de valeur relative, je sais qu'elles n'ont plus de valeur absolue. Comment n'inclinerai-je pas à considérer que mon sens social et mon classicisme ne sont que de vains regrets. Eh ! sans doute, l'honnête homme trouve toujours à vivre honnêtement. Le terrain de l'action et le terrain de la spéculation sont fort heureusement séparés par de hautes barrières. Mais qu'il est douloureux pour un honnête homme de ne pas croire à son honnêteté, qu'il est cruel de se cramponner à des mots vides comme le naufragé à son épave !

*
* *

Qui s'étonnera que, dans une situation aussi bizarre, les jeunes gens, ceux à qui la vie n'a pas encore appris à se résigner à l'absurdité de la vie et à tout attendre du Destin, se soient sentis désespérés et désemparés ? Où prendre un idéal, après tant de faillites nouvelles ? Où trouver un port dans cette tempête d'antinomies ? Celui de Pascal a gardé sa beauté, mais le grand nombre ne le voit plus et les autres le trouvent bien archéologique, bien lointain. On n'est pas catholique sans la foi, et quand un peuple a passé par cent ans de critique historique, d'anticléricalisme et d'exégèse, il ne retrouve pas la foi par un effort de volonté. Il y a aussi le hâvre socialiste : là tout est assuré. Cet idéal est un asile commode, pour ceux qui ont besoin d'avoir la fixité dans les idées. Mais cet asile, pour un homme libre, ressemble beaucoup à une prison. Et puis, quels que soient les efforts de quelques-uns de ses chefs qui comptent parmi les plus cultivés des hommes de ce temps, ne voit-on pas qu'ils poussent malgré tout à une barbarie égalitaire où la vraie culture serait presque impossible, et dont ils seraient les premières victimes ? Il y a enfin « l'empirisme organisateur »... Mais peut-on enfermer tout le problème moral dans une formule politique à quoi seul le talent de Maurras et le prodigieux empire qu'il exerce personnellement sur une partie de la jeunesse ont donné la vie ? Alors...

Hélas ! il faut bien vivre, et la vie se charge de

démontrer qu'on peut très bien vivre sans idéal. C'est une façon comme une autre de s'en tenir à son « moi ».

Toute une génération parut accepter cette philosophie. Très intelligente, très affinée, très cultivée, mais aussi très lasse, ne sachant plus ni d'où elle vient, ni où elle va, regrettant beaucoup et espérant un peu, elle eut l'air de se laisser aller aux événements, de jouir délicatement du spectacle et de se résigner à la domination du nombre en la méprisant.

C'était peut-être la suprême sagesse. Il ne faut jamais désespérer de l'homme, il n'est même pas déraisonnable de croire au progrès, et nous ne pouvons rien discerner de l'avenir que nos contradictions, nos querelles et nos souffrances préparent.

Pour peu qu'on regarde avec un certain recul les événements qui se sont succédés en France depuis 1789, on acquiert la conviction que la révolution n'est pas finie. (N'oublions pas que, dans le monde antique, infiniment moins complexe que le nôtre, une révolution analogue dura plus d'un siècle : de l'agitation des Gracques (130 av. J.-C.) à la mort d'Auguste (140 ap. J.-C.). Une société nouvelle s'organise parmi des ruines. L'œuvre se poursuit au travers des expériences successives, des erreurs, des désordres inhérents à toutes choses humaines, et ceux qui y travaillent — et tous y travaillent, qu'ils le

veuillent ou non — ne voient pas ce qu'ils font. C'est l'obscur instinct de la race, et son inconsciente volonté de vivre qui les mène. On peut lui accorder quelque confiance; il n'est dans l'histoire française pas une période d'anarchie à quoi n'aît succédé le plus magnifique épanouissement.

Cinq ans après

Il n'est pas dans l'histoire française une période d'anarchie à quoi n'ait succédé le plus magnifique épanouissement. Il y a un peu plus de cinq ans que ces études sur les « crises françaises » furent écrites. Depuis, que de changements!

A une jeunesse qui n'avait plus aucune foi, a succédé une jeunesse qui accepte n'importe quelle foi, non parce qu'elle en est pénétrée, mais parce qu'elle s'est aperçue que pour vivre, il faut agir, et que pour agir il faut se donner une foi. C'est une vue très fausse que d'attribuer le retour de sympathie dont bénéficie le catholicisme auprès des jeunes Français de la dernière génération à une « vague de mystérieuse ». Je ne vois rien de mystique dans leur adhésion à des dogmes qu'ils ne veulent même pas discuter; ils les adoptent, parce qu'ils ont cru distinguer, ou plutôt parce qu'ils ont senti qu'une société, une nation, a besoin de dogmes, et parce que tous les dogmes nouveaux qu'on leur a proposés se détruisent les uns les autres, tous également incapables d'assurer cette paix de l'âme à laquelle ils

aspirent tout uniment parce qu'elle favorise la vie et l'action. Ils acceptent en bloc une discipline religieuse traditionnelle, qui a fait ses preuves, et qui est nationale. Ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir ses insuffisances, ces insuffisances dont leurs devanciers étaient uniquement frappés. Au pessimisme fatigué, au scepticisme résigné, en effet, on a vu se substituer, dans les milieux ardents et nerveux où se forme l'intelligence de l'avenir un optimisme résolu, actif et même un peu grossier. C'est le mouvement d'esprit qui s'est traduit dans la retentissante enquête d'Agathon. Certes il serait absurde d'attribuer à une « merveilleuse jeunesse », une miraculeuse renaissance nationale qui réaliserait brusquement l'unité morale depuis si longtemps perdue. Un changement d'orientation dans le monde intellectuel ne suffit pas à résoudre ou à supprimer de si graves problèmes, les plus graves peut-être qui se soient posés devant un peuple. Ce n'est pas d'un effort d'optimisme qu'on arrive à concilier un passé aussi lourd que celui de la France et un présent aussi incertain, mais il n'en est pas moins vrai que ce mouvement des esprits qui se préparait d'ailleurs depuis longtemps, répond à quelque chose de profond, à un de ces sursauts de l'instinct national qui ont tant de fois secoué la France aux heures de péril. Devant cette France nouvelle, quelle peut être l'attitude de l'Europe? C'est ce que je cherchais à indiquer

dans cette lettre à Agathon, qui fournira la conclusion actuelle et provisoire de ce livre.

Votre enquête sur les « jeunes gens d'aujourd'hui », mon cher Agathon, a donné une précision parfaite à ces observations que font, même malgré eux, non seulement les Français à qui il arrive de réfléchir à l'avenir de leur race, mais aussi les étrangers qui voyagent en France autrement qu'en touristes distraits.

Depuis cinq ou six ans il y a quelque chose de changé dans les allures, dans les mœurs, dans les façons de sentir et de penser de la jeunesse française, cela saute aux yeux. Certains mots sonnent autrement, d'autres n'ont plus le même sens, et il faudrait être complètement insensible pour ne pas se rendre compte que le climat moral de Paris surtout, s'est profondément modifié. On voyait bien dans quelle direction soufflait le vent nouveau, mais il importait grandement de déterminer ce qu'il avait desséché, ce qu'il avait vivifié. C'est l'œuvre que vous avez menée à bien, et votre rigoureuse analyse ne peut que donner une impulsion nouvelle à un mouvement d'esprit dont les bienfaits au point de vue exclusivement français, se font déjà sentir. Mais c'est un des dangereux privilèges de la France que d'intéresser passionnément l'étranger. Cette renaissance de l'énergie française a produit en Europe un

étonnement et une inquiétude où les Français pourront voir peut-être quelques enseignements.

L'étranger connaît mal la France, d'autant plus mal qu'il croît la bien connaître. Même dans les pays qui ont avec la France les liens les plus étroits et qui participent à sa culture, comme la Suisse et la Belgique, il y a certaines valeurs françaises qui échappent à la pénétration des observateurs les plus bienveillants; pour les étrangers qui ne parlent pas la même langue, il y a un monde français qui leur reste complètement fermé, et c'est l'essentiel. A côté d'une France aimable et superficielle, qui se donne aisément, qui semble s'offrir au touriste le plus vulgaire et dont n'importe quel professeur peut répandre la culture aisément assimilable au moyen d'une bonne anthologie scolaire, il y en a une autre qui se réserve, se replie sur elle-même et que l'étranger le plus intelligent et le plus fin n'arrive que rarement, et après de longs efforts, à pénétrer. Voltaire, Rousseau, la plupart des romantiques sont d'un usage psychologique universel : hors de France, il est bien rare qu'on goûte pleinement la musique mystérieuse d'un Racine, l'accent vif et précis, le tour parfaitement noble d'un La Rochefoucauld. Il y a là quelque chose de spécifiquement français et tant qu'un étranger ne s'en rend pas compte, il s'expose, s'il veut juger des choses françaises, aux plus graves erreurs.

Un notable Américain qui se pique de sociologie, venant étudier la France il y a peu, demandait qu'on lui montrât le tombeau de Napoléon, le Moulin-Rouge, et un paysan français. C'était d'une psychologie un peu sommaire, mais assez juste et dont peu d'étrangers sont capables. Ne sont-ce pas là trois choses qu'un Américain ne peut trouver qu'en France : un paysan qui soit un homme libre et civilisé, un lieu de plaisir où les plaisirs les plus élémentaires ont tout de même un certain vernis de politesse, d'élégance et de fantaisie, — vous connaissez les music-halls d'Allemagne — et le plus beau souvenir qu'ait gardé, de tant d'aventures, l'esprit guerrier de la France ? La plupart des étrangers auraient négligé la visite au paysan et au tombeau de Napoléon ; mais ils auraient demandé à voir la Sorbonne, car la France qu'ils aiment et qu'ils admirent avec une nuance de dédain d'ailleurs, c'est la France rationaliste, humanitaire et décadente que la jeune génération répudie si violemment. Le reste, généralement, leur échappe.

*
* *

Les Français autrefois furent pour l'Europe, un peuple aimable et dangereux, séduisant et peu sûr, follement amoureux de la gloire, et dont les enthousiasmes et les caprices étaient un perpétuel danger pour la paix du monde. A côté de cette France

guerrière, cette bonne vieille Europe avait bien appris à connaître une France humanitaire et chimérique, passionnée de répandre le culte de l'esprit comme la France chrétienne avait été passionnée de répandre le culte de Dieu; mais elle s'en défiait. Sous prétexte d'assurer le bonheur de l'humanité, la France guerrière, alliée de la France humanitaire, n'avait-elle pas fait flotter ses drapeaux sur les grand'routes du monde? Or, vers 1889, il semblait à l'Europe que la France humanitaire et pacifique avait décidément étouffé l'autre : le désir de la revanche s'éteignait; l'organisation de la démocratie devenait la préoccupation capitale, et la génération de la défaite, arrivant automatiquement à fournir les cadres du parlementarisme et de l'administration apportait dans le gouvernement de la République et particulièrement dans la politique étrangère, une résignation lassée, une timidité, une humilité qui tranchait violemment avec les attitudes historiques d'une nation qui a tant de fois sacrifié son intérêt à son honneur.

Vous avez très délicatement analysé l'espèce d'orgueil maladif avec lequel les jeunes Français de 1889, ceux qui arrivèrent à l'âge d'homme aussitôt après la fièvre boulangiste, acceptaient toutes les conséquences du traité de Francfort et souriaient à la décadence acceptée de la patrie. Comme l'Europe admira cette attitude! Elle était généreuse, elle était raisonnable. L'acceptation du fait accompli

n'était-elle pas conforme à la sagesse d'un vieux peuple civilisé, décidément dédaigneux de la force? N'était-il pas juste que chaque nation eût à son tour les bénéfices de l'hégémonie? La France laissant délibérément aux races fortes, conquérantes et triomphantes, le premier rang qu'elle avait occupé autrefois, ne cédait-elle pas élégamment à la destinée? Et son rôle n'était-il pas le meilleur, puisqu'on lui reconnaissait la supériorité du goût, de la culture, le soin de défendre théoriquement la justice éternelle et de philosopher à l'usage de l'univers? N'était-il pas dans la logique des choses que le Français devînt le *græculus* de l'Europe moderne? Le *græculus*? Non pas. Car l'Europe cultivée ne demandait qu'à honorer, qu'à admirer cette France de l'Idée, cette France renonçante et souriante; elle était pour elle pleine de tendresse et de sympathie. Souvenez-vous des effusions de Nietzsche, de son enthousiasme pour « cette France du goût, qui est aussi la France du pessimisme ». Comme il les aimait, ces hommes « dont les jambes ne sont pas des plus solides, en partie des fatalistes, des mélancoliques, des malades, en partie des efféminés et des artificiels, de ceux qui ont l'amour-propre de se cacher! » Toute l'élite européenne partageait ces sentiments, et encore aujourd'hui sa très sincère et très profonde sympathie pour la France est faite de ce qu'elle croit encore à une élégante décadence française.

A quelques nuances près, presque tous les amis très nombreux et souvent très sincèrement passionnés que la France compte à l'étranger, sont dans le même état d'esprit. Les uns sont ces aristocrates de l'intelligence qui considèrent que le sacrifice du moindre des raffinements aux nécessités de la défense nationale est un crime contre la civilisation universelle, ces cosmopolites pour qui le préjugé patriotique est une entrave au rayonnement de l'Esprit. Les autres sont des jacobins anticléricaux, héritiers plus ou moins attardés de l'idéal humanitaire et démocratique de 1848 qui comptent sur la France pour réaliser la Révolution sociale, ou du moins pour faire triompher par la force de la persuasion, les principes mystiques de la démocratie et de la république. Tous ont la crainte et l'horreur de l'esprit guerrier de l'ancienne France, et dans leur amour pour la France d'aujourd'hui, la conviction que cet esprit guerrier était décidément aboli, entrait pour une bonne part.

Or, c'est cet esprit guerrier qui se réveille, car une renaissance de l'énergie nationale suppose chez un peuple naturellement belliqueux un sursaut de l'esprit guerrier, et l'Europe ne s'y trompe pas.

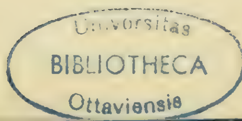
Comprenez son étonnement et sa crainte : certes, lors de la crise d'Agadir, toutes ses sympathies allaient d'enthousiasme à la France. Dans toutes les villes plus ou moins cosmopolites où bat le cœur de la vieille Europe, il y eut contre le procédé allemand

une indignation sincère : il troublait la fête, gênait les affaires, empêchait de croire au désarmement prochain. Et les « bons Européens » maudissaient l'agression injuste. Aussi la bonne tenue de la nation devant le péril d'abord les enchanta. Mais depuis qu'ils s'aperçoivent que ce sursaut d'énergie n'est pas momentané, qu'il a été le véritable point de départ d'une renaissance non seulement du patriotisme, mais même d'une sorte d'impérialisme français, ils s'effarent et s'inquiètent : faudra-t-il de nouveau apprendre à la craindre, cette France que l'on s'était mis à aimer autant pour sa faiblesse que pour ses grâces ? L'ennui d'avoir à reviser un jugement, autant que l'horreur instinctive pour l'esprit guerrier, les jettent dans une vague indignation. Ces symptômes que vous avez signalés, ils ne veulent pas les voir. L'entraînement de la jeunesse vers les sports les fait sourire. La reprise de la question d'Alsace-Lorraine, vain sentimentalisme, l'antiromantisme de la jeunesse littéraire, mode passagère, l'*Action Française,* nouvelles agitations des « trublions » d'Anatole France.

Ces symptômes, ils ne veulent pas les voir, mais tout de même, ils en sont irrités. « Eh quoi ! disent-ils, la France d'aujourd'hui renoncerait-elle à cette élégance d'esprit, à ce culte des idées, à ces raffinements d'art et de mœurs qui en faisaient notre vraie patrie ? Que nous importerait une France militariste, impérialiste, prussianisée par horreur de la Prusse ? »

La France ne sera jamais prussianisée. D'instinct, elle a trop le culte des idées, elle a trop de générosité naturelle pour tomber dans les excès du réalisme allemand. Mais il faut que ses amis de l'étranger, les plus éclairés du moins, s'en rendent compte : pour qu'elle continue à représenter avec éclat la culture la plus raffinée, la plus aristocratique et la plus humaine qu'il y ait en Europe, il faut qu'elle garde son rang parmi les peuples forts. Et il me semble que le mouvement que vous avez si bien décrit ne vise pas à autre chose. Nos « bons Européens » peuvent se rassurer...

FIN



TABLE

Extrait du Catalogue des Editions FIGUIÈRE & Cie, 7, rue Corneille

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT

Contes — Romans

Georges Beaume
Le Borgne. 3 50

B. Barbery
Le Fils unique. 3 50

Jules Bois
L'Amour doux et cruel. 3 50

Sylvain Bonmariage
A l'Ombre des grandes Ailes. 3 50
Les Caprices du maître. 3 50

Alexis Calliès
La Route de l'Est. 3 50
La Tutrice. 3 50

Nonce Casanova
Populo. 3 50

Loïs Cendré
Le Double Visage. 3 50

Fred Chau
Potins de Patelins. 3 50

G. Clouzet
Jeaune Moreau (Prix des Annales). 3 50

Myriam Derox
Amour nomade. 3 50

Charles Dornier
Amour et Discipline. 3 50

Emile Dousset
Les Idées fatales. 3 50

Louis Dumont
L'Aube sur le Village. 3 50

Yvonne Durand
La Petite Gratienne (couronné par l'Académie française). 3 50
Le Bonheur accessible. 3 50

Grégoire Le Roy
Joë Trimborn. 3 50

P. Lelong
Luroué le Braco, préface de Marcelle Tinayre. 3 50

Jules Leroux
Une fille de rien. 3 50
Léon Chatry, instituteur. 3 50

Hugues Lapaire
Les Demi-paons. 3 50

Al. Machard
Trique, Neness, Bout, Miette et Cie. 3 50

Tancrède Martel
La Flûte du Chevalier Pèbre. 3 50

Martial Martel
En Congé 3 50

Al. Maseras
L'Arbre du Bien et du Mal. 3 50

Alex. Mercereau
Gens de là et d'ailleurs. 3 50

F. Mougenot
Un Sabre. 3 50

J.-B. Natali
Lilla. 3 50

Jacques Nayral
L'Etrange histoire d'André Leris. 3 50
L'Empereur et le Cochon. 3 50

Georges Polti
L'Ephèbe (rom. achéen). 3 50

Edgy
La Voix du sang. 3 50

Jacques Fréhel
La Guirlande sauvage, 3 50

Gonzague Gignoux
Contes à celle qui ne viendra pas. 3 50

H. Guilini
Le Manchot. 3 50

G. Hue
Le Petit Faune. 3 50

Paul Husson
La Quotidienne Aventure 3 50

Martial Hémon
La Vaine Bonté 3 50

Charles-Henry Hirsch
Eros cojnugal et vengeur. 3 50

Pierre Jaudon
Dieudonné Tête. 3 50

Alfred Joubert
Choses de Paris et d'ailleurs. 3 50
Sourires et Grimaces. 3 50

M. des Ombiaux
Les Manches de lustrine. 3 50

Renée Lafont
L'Appel de la Mer. 3 50
L'Insurgée. 3 50

M.-C. Poinsot
La Joie des Yeux (Prix Balzac). 3 50
Toute la vie. 3 50

Georges Polti
L'Ephèbre, roman achéen 3 50

Cornélius Price
Hiéronyme. 3 50

Th. Richeviel
L'Emprise inévitable. 3 50

G.-Ch. Richard
Madeleine et Jean. 3 50

Ridéo
Gens de loi (dialogues). 3 50

Marcel Rogniat
Les Blasés. 3 50

Jules Romains
Puissance de Paris. 3 50
Mort de quelqu'un. 3 50
Les Copains. 3 50
Sur les quais de la Villette. 3 50

J.-H. Rosny, aîné
Amour Etrusque, suivi de Flûte de Pan. 3 50

Han Ryner
L'Homme fourmi. 3 50

Louis Roubaud
La Rose et le Gris (prix des 45). 3 50

Lucien Rolmer
Les Amours ennemies 3 50

Robert Scheffer
Les Taciturnes. 3 50

Anna Schneider
L'Arabe française. 3 50

Paul Sénéca
Monde de Bohême. 3 50
Opium d'amour. 3 50

L. Tenars
M. Guérin, fonctionnaire. 3 50
Le Curé Bourgogne. 3 50

S. Voirol
Augurales et Talismans. 3 50

Série parlementaire
Sociologie — Philosophie

H. Auriol, député
Décentralisation musicale. 3 50

J. Ageorges
La Marche montante d'une Génération. 3 50
Discours et Causeries. 3 50

Georges Berry, député et Jean Berry, avocat
Le Vagabondage et la Mendicité. 3 50

J. de Bonnefon
Dans les Débris et sur les Ruines. 3 50

Charles Dumas, député
Libérer les indigènes

ou renoncer aux colonies. 3 50
Benoist-Hanappier
En marge de Nietzsche : Philosophèmes. 3 50
F. Boucaru
Le Livre de l'homme. 3 50
Ch. Daniélou, député
Etudes contemporaines, 1re série. 3 50
Charles Jeandet
Qui sème le vent. 3 50
Hubert Fillay
Etapes Sociales. 3 50
André Lebey
Sur la Route Sociale, 1re série. 3 50
Sur la Roufe Sociale, 2e série 3 50
Grosmaire
Education et Démocratie (à paraître). 3 50
Frédéric Passy
Par-dessus la Haie. 3 50
Han Ryner
Le Ve Evangile. 3 50
Le Fils du Silence. 3 50
Les Paraboles Cyniques. 3 50
Les Pacifiques (à paraître). 3 50
Fernand Divoire
Cérébraux, dialogues. 2 »
Metchnikoff philosophe. 1 25
Faut-il devenir mage. 2 »
Francis Grierson
La Vie et les Hommes. 4 50
Alexandre Mercereau
Paroles devant la Vie. 3 50
M.-C. Poinsot
Clemenceau. 0 60
Le Temple qu'on rebâtit. 1 00
Marcel Sembat, député
Faites un roi, sinon faites la paix (16e éd.). 3 50
Jacques Trèves
Du rôle de la femme dans la vie des héros. 3 50

Poésie

Anthologies des poètes nouveaux (préface de G. Lanson). 3 50
Les Grandes Anthologies
Direction : A. Mercereau
H. Guilbeaux
Anthologie des poètes allemands, depuis Nietzsche (préf. de E. Verhaeren). 5 »
A paraître : Belgique, par M. Gauchez ; Russie, par Tastevin ; Amérique Espagnole, par F. Contreras ; Angleterre, par Malye, etc.
Azaïs
La Chevauchée nocturne. 3 50
Ed. Blanguernon
La Vie Orgueilleuse. 3 50
Ph. Blanc
La Moisson des Jours. 3 50
Alcanter de Brahm
A travers Champs. 3 50
Marc.-José de Chantal
Sur les Routes du Silence. 3 50
Sur les Chemins Effacés. 3 50
Edouard Chanal
Atta Troll (adapt. de H. Heine). 3 50
S. Clausen
De Thulé à Ecbatane (trad. Guy Ch. Cros). 2 »
Marg. Coleman
Les Heures Intenses (Prix Jacques Normand). 3 50
V. Coudron
Ironiques Désenchantements. 3 50
E. Crück
L'Eternel Ephémère. 3 50
Laurent Clarys
Aux Champs de l'Ame. 2 50
René-Louis Doyon
Un Passé Mort. 2 50
Paul Fort
prince des Poètes
Ballades françaises.
Ile de France (9e sér.). 3 50
Mortcerf (10e série), précédée d'une étude de M. Louis Mandin. Très rare. 10 »
La Tristesse de l'Homme (11e série). 3 50
L'Aventure Eternelle (12e série). 3 50
Montlhéry-la-Bataille (13e série). 3 50
Vivre en dieu (14e s.). 3 50
Chansons pour me consoler d'être heureux (15e série) 3 50
Exemplaires sur holl. 20 »
Exemplaires sur jap. 30 »
Choix de Ballades Françaises. 6 »
Les séries précédentes des « Ballades Françaises » ont été éditées à la Société du Mercure de France.
Hubert-Fillay
Les Pourpres du Couchant 3 50
René Ghil
Œuvre (2e part.). Dire des sangs. livre III ; les Images du monde. 3 50
M. de Lanartic
La Force de la Vie. 3 50
Théo. Legrand
Vibrations (prix Jacques Normand). 3 50
Jules Leroux
La Muse noire. 3 50
Fernand Mazade
Dyonisos et les Nymphes. 3 50
Monfils-Chesneau
Tout simplement (prix de la Société d'encouragement au bien). 3 50
Jacques Nayral
La Dentelle des Heures. 3 50
A. de Pouvourville
Rimes d'Asie. 3 50
M.-C. Poinsot
Les Minutes profondes. 3 50
P.-N. Roinard
Les Miroirs. 10 »
Léon Riotor
Les Poèmes légendaires : le sage Empereur. 3 50
Le Pêcheur d'Anguilles. 3 50
Schneeberger
Les Visionnaires. 3 50
V. de Saint-Point
La Soif et les Mirages. 3 50
G. Strarbach
Le Temple abandonné. 3 50
A. Tustes
Les Clameurs. 3 50
F. Vanderpyl
Les Saisons d'un poète. 3 50
E. de Villers
Les Ames de la Mer (couronné par l'Académie Française), 3 50
G. Walch
Nouvelles pages anthologiques. 4 »
Oscar Wilde
Poèmes en prose (trad. G. Bazile). 1 »

Littérature — Critique

Aurel
Le couple, essai. 3 50

H. d'Ameras
Avant la Gloire, leurs débuts. 3 50
Cagliostro. 3 50

Aurel
Jean Dolent et la femme. 1 »

H.-M. Barzun
Ere du Drame (Essai de synthèse poétique moderne). 2 50

P. Bruzon
La Musique Arabe. 3 50

R. Canudo
Gabriele d'Annunzio et son théâtre. 1 »

Léo Claretie
Sourires littéraires. 3 50

René Dumesnil
Flaubert (Etudes). 3 50

Florian-Parmentier
La Littérature et l'Epoque. 3 50

Louis Estève
De Nietzsche à Bouhélier. 1 »

Augustin Hamon
Le Molière du xxe siècle, Bernard Shaw. 3 50
Considérations sur l'art dramatique de Bernard Shaw. 1 »

G. Khan
Le Vers libre. 1 »

Louis Landron
Bouquet d'Orties. 3 50

Alexandre Mercereau
La Littérature et les Idées nouvelles. 3 50

V.-E. Michelet
Figures d'Evocateurs (Baudelaire, A. de Vigny, Barbey d'Aurévilly, Villiers de l'Isle Adam). 3 50

G. Maurice
L'Enseignement de la Langue Française à l'Ecole primaire. 3 50

O.-W. Milosz
Chefs-d'Œuvre lyriques du Nord. 3 50

Georges Polti
L'Art d'inventer les Personnages. 3 50

E. Rigal
Victor Hugo, poète épique. 3 50

Robert Scheffer
Plumes d'oies, plumes d'aigles. 3 50

Edouard Franchetti
Essais de Critique dramatique. 3 50

René Ghil
De la Poésie Scientifique. 1 »

André Gide
Charles-Louis Philippe. 1 »
Dostoïevsky. 1 »

Louis Mandin
Etudes sur les Ballades Françaises. 1 »

M. Meunier
Sappho. 1 »

J. Metzinger
Alexandre Mercereau. 1 »

Mirman
Les Mots, les Propositions. 1 »

Han Ryner
Jules Renard (de l'Humorisme à l'Art Classique). 1 »

M.-C. Poinsot
Littérature Sociale. 3 50

Sainte-Beuve
Correspondance inédite avec Collombet. 3 50

Vera Starkoff
Le Vrai Tolstoï. 1 »

Paul Stapfer
Victor Hugo à Guernesey (avec illus.). 3 50

Laurent Tailhade
Plâtres et Marbres. 3 50

Pl. Vulliaud
L'Humanisme. 1 »

Régionalisme — Histoire — Nationalités — Voyages

H. d'Alméras
Les Dévotes de Robespierre. 3 50
Emilie de Sainte-Amaranthe. 3 50
Fabre d'Eglantine. 3 50

A. Barrau
Au Pays Maraichin. 3 50

G. Bouchacourt
Les Vrais Aînés de la Maison de France. 1 »
Le Prochain Roi de France 1 »

Ant. Bout
Notre ancienne Picardie. 3 50

Y. Berthoud
Des Vessies pour des Lanternes (régionalisme breton) 3 50

M. de Benoist-Sigoyer
Arausio la Merveilleuse. 3 50

H. Chantavoine
Les Principes de 1789. 3 50

O. Diraison-Seylor
Du Fond des abîmes (Etudes coloniales). 3 50

J. Guaument et Camille Cé
C'est la vie. (Dans la Province d'hier). 3 50

Georges Jary
Les Derniers Berbères (Maroc). 3 50

Alfred Joubert
Les maîtres de volupté (illustrations de Fabriano). 3 50

Yves Lefèvre
Le Sang des Emeutes. 3 50
Les Barbares. 3 50
Les Féodaux. 3 50

L.-G. Mayniel
Contes du Pays d'Oc. 3 50

M.-C. Poinsot
Esthétique régionaliste. 3 50

Al. de Pouvourville
Ce qui Meurt, ce qui Demeure (l'Ancienne et la nouvelle Chine). 3 50
Physique et Psychique de l'opium. 5 »

J.-D. Pinelli
Corsica de Pietrasanta. 3 50

Etienne Richet
Iles lointaines (Voyages). 3 50
Voyages au Maroc (Illustré). 2 »

Théâtre

M. de Faramond
La Dame qui n'est plus aux Camélias, suivi de Nabuchodonosor. 3 50
Diane de Poitiers. 3 »

R. Hebbel
Les Nibelungen (trad. de J. Vandervelten). 5 »

Michaud d'Humiac
Le Cœur de Se-Hor. 3 50
Lope de Vega
Le meilleur Alcade est le Roy, tragi-comédie, trad. de MM. Camille Le Senne et Guillot de Saix. 3 50
Marcel Rogniat
Théâtre fantaisiste. 3 50
Han Ryner
Les Esclaves. 0 50
Mario Prax
La Pythie de Delpes (couronné par l'Académie-Française). 3 50
Caïn, Mystère biblique. 2 »
Bernard Shaw
(Traduction de A. et H. Hamon).
Pièces déplaisantes. — La Profession de Mme Waren, Non Olet, L'Homme aimé des Femmes. 6 50
Pièces plaisantes. — L'Homme du Destin, Candida, Le Héros et le Soldat. On ne peut jamais dire. 6 50
Les pièces se vendent séparément). 2 25
J.-M. Synge
(tr. Pennequin)
La Brume dans le Vallon.
La Chevauchée à la mer (Pièces en 1 acte) } 2 50
Léon Van Riel
Parsifal (petit manuel) trad. M. Gauchez. 1 »
Saint-Pol Roux
Monodrames.
Le Tragique dans l'Homme (8 pièces diverses) à paraître 3 50

Petits bréviaires

FORMAT ÉLÉGANT, AVEC ILLUSTRATIONS EN COULEURS A 0 FR. 60

Eugène Figuière
Le Bonheur, illustrations de Black Cathlen.
Les Heures, illustrations de Black Cathlen.
La Volonté, illustrations de Domin.
M.-C. Poinsot
La Vie, illustrations de Black Cathlen.
Trois contes, illustrations de Breval.
R.-L. Doyon
L'Amitié, illustrations de Terragni.
G. Clouzet
La Jeunesse, illustrations de Bréval.
Han Ryner
Paraboles, illustrations de Bréval.
La Mort
Pensées, illustrations de Commere.
L'Amour
Poésies de Ronsard, illustrations de Mlle Marie Laurencin.
La Sagesse
Fables, illustrations d'André Warnod.

Collection illustrée du Paris-Pittoresque

André Warnod
(Texte et dessin)
Le Vieux Montmartre. 3 50
Bals, cafés et cabarets. 3 50
La Brocante (à paraître). 3 50
Charles Fegdal
Les Vieilles Enseignes (dessins de A. Warnod). 3 50
M.-C. Poinsot
Le Quartier Latin (dessins de A. Warnod). 3 50

Arts

J.-B. Uhde
Henri Rousseau (in-4o tellière, nombreuses illustrations. 3 50
Albert Gleizes
et Henri Metzinger
Du Cubisme in-4o tellière, 30 reproductions. 3 50
Guillaume Appolinaire
Les Peintres Cubistes (in-4o tellière, 46 reproductions). 3 50
A paraître :
Etudes sur Puvis de Chavanne, Daumier, Rimski-Korsakow, etc. 3 50
Henri Duhem
Impressions d'Art contemporain. 3 50

Collection des Cahiers du Centre

Daniel Halévy
La Jeunesse de Proudhon 3 50
Jules Renard
Mots d'Ecrit. »
Causeries. 2 50
Romain Rolland
Extr. par J. Bonnerot. 2 50
Charles-Louis Philippe
Faits divers 2 50
André Spire
J'ai trois Robes distinguées 2 50
Emile Guillaumin
Au Pays des Ch'tits Gas. 2 »
La Peine aux Chaumières. 2 »
Maurice Mignon
Jules Renard. 3 50

VERS ET PROSE

RECUEIL TRIMESTRIEL DE HAUTE LITTÉRATURE — 8e ANNÉE

Prix d'abonnement pour 1 an (4 volumes), à l'édition sur simili-hollande
10 francs — Étranger : 12 francs

LE FIGUIER

Bulletin Officiel des Publications Eugène Figuière & Cie
Prix du numéro : 0 fr. 25. — Prix de l'abonnement annuel : 3 fr.

SORTI DES PRESSES DE EUGÈNE FIGUIÈRE ET C[ie], A BRUXELLES, A L'IMPRIMERIE DES ARTS ET MÉTIERS, 118, RUE VAN ARTEVELDE, LE 14 FÉVRIER 1914.

Des Presses de Eugène Figuière et Cie, à Bruxelles.

